

**Université de Montréal**

**Carrières Criminelles dans le Milieu  
marseillais**

Par

**Frédéric Pascal Perri**

Ecole de Criminologie  
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès sciences (M.Sc) en Criminologie

Avril 2005

© Frédéric Pascal Perri, 2005



HV

6015

U54

2006

V. 009

## AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

## NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

**Université de Montréal**

Faculté des études supérieures

Ce mémoire est intitulé :

***Carrières Criminelles dans le Milieu  
marseillais***

présenté par :

**Frédéric Pascal Perri**

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Tremblay, président-rapporteur

Carlo Morselli, directeur de recherche

Michel Kokoreff, membre du jury

Mémoire accepté le : ...6. janvier 2006.....



## SOMMAIRE

Pour la majorité des citoyens, ceux qui s'engagent et persistent dans des activités délinquantes le font : soit par intérêt personnel, soit par inadaptation à la vie sociale. Mais le crime peut être, aussi, une activité professionnelle. Loin d'être des sociopathes inadaptés que la société voudrait « traitée », ils exploitent les failles de celle-ci pour réaliser des profits souvent considérables. Or, la criminologie a préféré mettre l'accent sur leurs échecs, plutôt que de s'intéresser à leur réussite.

Ce mémoire se propose d'approfondir le champ des connaissances sur le thème des carrières criminelles, dans un contexte bien spécifique, qui est celui des groupes composant le Milieu marseillais ; en nous fondant sur une hypothèse originale à savoir qu'une carrière criminelle réussie est une carrière riche en capital social. Pour cette étude un groupe de quinze individus fut sélectionnés, six se trouvaient en liberté et neuf incarcérés. Fort de nos résultats, il a été possible de démontrer que la délinquance est la résultante de l'histoire d'individus, souvent miséreux. L'entrée en délinquance leur permettant d'accéder à divers types de capital et de les accumuler. Toutefois, nul ne peut réellement réussir sans être coopté. Nos résultats indiquent également que pour perdurer dans le Milieu, les acteurs illégaux doivent posséder certaines qualités et maîtriser de nombreuses ressources. Puis, arrive le moment où les délinquants de profession vont chercher à mettre un terme à leurs activités. Mais abandonner n'est pas évident. Il faut persévérer, déménager ou couper toute relation avec ses anciens amis qui contribuent, comme les échanges de services, à les faire replonger.

**Mots clés :** carrière criminelle, capital social, capital criminel, cooptation, violence, corruption, clientélisme, abandon.

## ABSTRACT

For the majority of citizens, individuals who repeatedly demonstrate criminal conduct do so for personal gain or due to an inadaptation to society. However, criminality can also be a professional activity. The professionals exploit weaknesses for profit and, often, a lucrative one at that. Traditionally, criminology has placed emphasis on the failures of the professional criminal.

This dissertation follows criminal careers in a very specific setting, groups in Marseille. The main inquiry addresses whether a successful criminal career is a profession rich in social capital. Experiences on such matters were gathered from interviews with fifteen individuals who participated throughout their lives in the 'Milieu marseillais' (nine respondents were incarcerated and six were free at the time of the interview). Results indicate that criminality is the outcome of a personal history. Participation in crime allows for the individual to meet basic needs and to store capital for future successes. As such, they will undertake street-wise investment strategies to ascend the criminal ladder until reaching a level of cooptation. The latter seals their introduction into one of Marseille's crime-oriented groups. Entrance is facilitated by two conditions: a demonstration of 'manliness' or criminal aptitudes, and benefiting from a pre-existing reputation. Based upon the results of the study, it was concluded that criminals who succeed in Marseille generally present certain qualities and possess numerous resources. Eventually, the person will attempt to dissociate himself from the environment and become 'legitimate'. However, to exit is not easy. It requires perseverance, moving, or terminating old friendships involved in the exchange of services that may draw the person once again into the criminal underworld.

**Key words :** career, social capital, cooptation, violence, corruption, clientism.

## TABLE DES MATIERES

<b>SOMMAIRE</b> .....	iii
<b>ABSTRACT</b> .....	iv
<b>TABLE DES MATIERES</b> .....	v
<b>REMERCIEMENTS</b> .....	viii
<b>INTRODUCTION</b> .....	1
<b>I. ACCES, SURVIE ET REUSSITE DANS LE MILIEU CRIMINEL</b> .....	11
<b>1.1 REUSSIR</b> .....	14
1.1.1 La violence .....	14
La violence de « compétition » .....	15
Les conflits de « transaction » .....	15
La violence liée à la délation .....	16
1.1.2 Corruption, clientélisme et Impunité .....	18
La corruption .....	18
Le clientélisme .....	20
1.1.3 Contacts et réseaux .....	22
1.1.4 Les qualifications nécessaires pour la réussite .....	26
<b>1.2 CAPITAL SOCIAL ET REUSSITE CRIMINELLE</b> .....	29
<b>1.3 CONCLUSION</b> .....	34
<b>II. DEMARCHES METHODOLOGIQUES</b> .....	35
<b>2.1 LES ENTRETIENS</b> .....	36
2.1.1 Type d'entretien .....	37
2.1.2 Le déroulement du terrain .....	37
Les entretiens exploratoires .....	38
Le guide d'entretien .....	38
Modifications et élaborations .....	40
Déroulement des entretiens .....	41

<b>2.2 LE CHOIX DES SUJETS.....</b>	<b>42</b>
2.2.1 <i>Constitution de l'échantillon.....</i>	42
2.2.2 <i>Echantillon final.....</i>	44
<b>2.3 AUTOCRITIQUE DES DEMARCHES METHODOLOGIQUES .....</b>	<b>47</b>
<b>2.4 ETHIQUE.....</b>	<b>48</b>
<b>2.5 ANALYSE DU CORPUS .....</b>	<b>49</b>
<b>III. RECRUTEMENT ET MOTIVATIONS .....</b>	<b>50</b>
<b>3.1 LES ORIGINES .....</b>	<b>51</b>
<b>3.2 LE MILIEU .....</b>	<b>54</b>
<b>3.3 LA DELINQUANCE PROFESSIONNELLE : UNE HISTOIRE DE VIE .....</b>	<b>57</b>
3.3.1 <i>La misère.....</i>	58
3.1.2 <i>Fratrie et bandes de copains.....</i>	61
3.1.3 <i>Les associations.....</i>	65
3.1.4 <i>La rébellion.....</i>	69
3.1.5 <i>La prison.....</i>	71
<b>3.4 LA COOPTATION.....</b>	<b>76</b>
<i>La capacité à garder le silence, source de confiance .....</i>	78
<i>Les habilités criminelles.....</i>	79
<i>La réputation.....</i>	80
<b>3.5 CONCLUSION.....</b>	<b>85</b>
<b>IV. REUSSITE ET ABANDON.....</b>	<b>86</b>
<b>4.1 LES OUTILS NECESSAIRES A LA REUSSITE CRIMINELLE .....</b>	<b>87</b>
<b>4.1.1 Les qualités .....</b>	<b>87</b>
« <i>Etre ambitieux et tenace</i> » .....	88
« <i>Penser à long terme</i> » .....	89
« <i>Savoir s'adapter</i> » .....	89
« <i>Etre vicieux</i> » .....	90
« <i>Etre altruiste</i> » .....	91
« <i>Etre opportuniste</i> » .....	91

<b>4.1.2 La violence</b> .....	92
<i>La délation</i> .....	93
<i>La concurrence</i> .....	94
<i>Les conflits de transaction</i> .....	96
<i>La violence comme ascenseur social</i> .....	97
<b>4.1.3 Corruption/ clientélisme et capital social</b> .....	97
<i>La corruption</i> .....	98
<i>Le Clientélisme</i> .....	101
<b>4.1.4 Les contacts</b> .....	104
<b>4.2 ABANDON ET LEGITIMATION</b> .....	109
<b>4.2.1 Les difficultés de l'abandon</b> .....	116
<i>Les amis</i> .....	116
<i>Les services</i> .....	118
<b>4.2.2 Voyou d'un jour – voyou pour toujours</b> .....	120
<b>V. CONCLUSION</b> .....	123
<b>5.1 RESUME DE RECHERCHE</b> .....	124
<b>5.2 PERSPECTIVES DE RECHERCHE</b> .....	131
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	134
<b>APPENDICES</b> .....	144
<b>APPENDICE I</b> .....	145
<b>APPENDICE II</b> .....	146
<b>APPENDICE III</b> .....	147
<b>APPENDICE IV</b> .....	148

## REMERCIEMENTS

Tout d'abord, j'adresse des remerciements particuliers et profonds à tous ceux qui m'ont supporté tout au long de ce projet, que ce soit en pensée ou en action.

Ensuite, je voudrais remercier Monsieur Carlo Morselli, Docteur et Professeur à l'Ecole de Criminologie de l'Université de Montréal, qui sans ses conseils éclairés et éclairants, sa patience, son soutien moral et intellectuel, il m'aurait été difficile de terminer ce mémoire.

Merci également à Pierre Tremblay, Docteur et Professeur à l'Ecole de Criminologie de l'Université de Montréal, et Michel Kokoreff, Maître de conférences à l'Université Paris IV René Descartes La Sorbonne et chercheur au Cesames (CNRS-Inserm), pour leur vision et leurs corrections.

Je tiens particulièrement à remercier mes parents, ma Mère, Annie Pullino-Perri, mon Père, Christian Perri, et mon Frère, Romain Perri, qui m'ont constamment soutenu et cela de multiples façons.

« Ma blonde », Barbara Delpoux, qui m'a inconditionnellement encouragé à persévérer et soutenue lors des moments difficiles.

Ainsi que mes amis, Alexandre Donnat (le voyageur), Olive, Thierry, Stephan, Alexandre Celano, Anaïs, Guy, Bérengère, Carlo Morselli, sa femme Fabienne Cusson et leurs enfants Béatrice et Luca, Lucie Major, Samuel Tanner, Massimiliano Mulonne, Pierre Chemartin et Alison Hogg.

Frédéric Pascal Perri

Vienne la fin du voyage, le temps du souvenir, ce moment inévitable où l'on se penche sur son passé, où l'on essaie de reconstituer une trajectoire quelque peu oubliée ; le regard s'immobilise, la mémoire se fixe sur une image, sur un lieu, qui s'impose à nous avec d'autant plus de force que s'estompent ou se transforment des événements déjà lointain. Pour celui qui a vécu en immigration une aventure qui est le plus souvent collective et qui lui est pourtant toujours particulière, cette image correspond d'abord à une rupture qui est naturellement violente. [...]. Il n'a pas encore fait le pas décisif ; il ne sait ni où il va se fixer, ni comment il sera accepté, ni même s'il sera accepté. Et, quand cette attente se prolonge, il vit, il reste dans un espace de précarité, comme si son choix s'en trouvait retardé, comme s'il vivait dans un territoire encore incertain. Ce n'est parfois l'affaire que de quelques heures ; et, parfois, cette hésitation peut se prolonger des semaines, des mois, des années. Résidences éphémères, baraquement, chambres d'hôtels où l'on ne fait que passer, dans l'attente, dans l'espérance d'un nouveau départ. Ce sont souvent des lieux de misère, qui se rattachent à l'histoire même de l'immigration et de l'exil, et dont on gommara volontiers le souvenir gênant. [...]. Il ne faut pas voir dans l'évocation que nous pouvons en faire, dans la grisaille des images, et parfois dans l'absence d'images, un parti pris de misérabilisme. Il ne s'agit pas ici seulement d'un point de passage ; le bidonville lui-même est un espace de vie, un endroit où l'on peut échapper à la solitude, où se renouent les solidarités anciennes. Le lieu de mémoire, c'est aussi la baraque, le café où l'on se retrouve, le coin de la rue où jouent les enfants. [...]. Que [les] quartiers soient neufs ou anciens, qu'ils soient bourgeois ou populaire, qu'ils soient même parfois sordides, ce sont là des lieux remplis d'émotion pour ceux qui ont vécu un moment essentiel de leur existence. Que leur établissement relève du provisoire ou qu'ils s'installent plus durablement, il y a toujours une forme d'occupation du sol, d'identification à l'espace. La population qualifie le territoire, et celui, par un effet de retour, qualifie ses occupants [...]. » Milza, P., Gervereau, L et Termine, E (1998).

## **Introduction**



C'est à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que commence à se constituer la sulfureuse réputation de Marseille ; mais l'image négative de la cité phocéenne, fondée au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ (J.-C), est antérieure à cette période.

En effet, c'est vers 600 av. J.-C., que le site de la ville fut colonisé par les Grecs venus de Phocée en Asie Mineure ; ce qui lui vaut d'être aussi appelé : la cité phocéenne. Baptisée *Massalia*, elle devint un foyer de peuplement pour les Celtes de Gaule, se développa rapidement, et créa ses propres colonies comme Nice, Antibes et Agde. « Du IV<sup>e</sup> s. au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., elle fut gouvernée par une aristocratie indépendante » (Larousse, Encyclopédique en couleurs, 1979 : p. 5890), jusqu'à l'époque des guerres puniques, où elle se rangea aux côtés de Rome contre les Carthaginois. La destinée de *Massalia* fut alors intimement liée à celle de Rome. Toutefois, en 49 av. J.-C., après avoir soutenu Pompée dans la guerre civile qui l'opposait à Jules César, la ville fut annexée par ce dernier et fédérée à l'Empire. Elle ne conserva de son expansion passée que Nice et les îles d'Hyères (Larousse, Encyclopédique en couleurs, 1979).

L'image négative de Marseille n'est donc pas contemporaine. Elle a toujours été dans le mauvais camp : elle choisit Pompée contre César, la Ligue et la Fronde contre Anne d'Autriche et Mazarin, les Girondins contre la Convention. Le jeune Bonaparte qui participe à la répression des maigres troupes levées par Marseille écrit :

*« Mais quel esprit de vertige s'est tout à coup emparé de votre peuple ? Quel aveuglement fatal le conduit à sa perte ? Comment peut-il prétendre résister à la République entière ? [...] Quel effet a produit dans la République le mouvement que vous avez fait ? Vous l'avez conduite près de sa ruine ; vous avez retardé les opérations de nos armées. Je ne sais pas si vous êtes payés par l'Espagnol et l'Autrichien, mais certes ils ne pouvaient pas désirer de plus heureuse diversion. Que feriez-vous de plus si vous l'étiez ? » (Citoyenneté et intégration, 2005 : p.5).*

L'entre-deux-guerres est aussi la période où, de nouveau, sa réputation se détériore. A cette époque, la cité connaît une profonde crise économique (l'activité du port périclité) et 50% de sa population est soit d'origine italienne, soit corse, sans réelle perspective d'emploi. Elle est de plus en plus regardée comme étant sous l'emprise du « Milieu » (X Passion – Marseille). Elle est devenue objet de défiance pour le pouvoir central, ce dont témoignent les errements de la politique locale (Boura, 1998). Ainsi, de 1928 à 1935, « la fréquence des élections législatives et municipales de la ville favorise l'institution de combines, trafics d'influence, corruption et fraudes » (Echinard, 1989 : p.152) ; ce qui encourage : « une prolifération d'agents électoraux « professionnels » qu'on récompense en protégeant leurs activités clandestines, selon les meilleures traditions de la méditerranée » (p.152). Néanmoins, c'est avec Simon Sabiani que le comble politique est atteint. Né en Corse, en 1888 à Casamaccioli, Sabiani a fait sa carrière politique à Marseille (Pierrat, 2003), non sans rebondissements. Premier adjoint au Maire<sup>1</sup>, de 1931 à 1935, on lui attribue l'importation du clientélisme (calqué sur le modèle traditionnel corse) et la généralisation de l'électoratisme (Attard-Maraninchi, 1997). Cet authentique héros de guerre, « cinq fois blessé, surnommé le borgne, *u bèrciu*, avait fait scandale, en avril 1934, [...], quand il avait placardé sur les murs de la ville [...] une affiche baptisée 'Pâques Policières' » (Charif, 2001 : p.22), suite à l'arrestation de Carbone et Spirito<sup>2</sup> soupçonnés de l'assassinat du conseiller Prima. Cette affiche ordonnait intimement de les libérer, comme suit : « Peuple de Marseille, Carbone et Spirito sont mes amis. Je n'admettrais pas qu'on touche à un seul de leurs cheveux. Signé : Simon Sabiani, Adjoint au Maire ».

---

<sup>1</sup> Il a également été conseiller municipal en 1919, conseiller d'arrondissement et conseiller général en 1922 et député en 1928 ; mais il mourra sous le nom de Pedro Multado, à 68 ans, en exil à Barcelone.

<sup>2</sup> « Paul Venture Carbone et François Spirito étaient considérés comme les plus beaux voyous de la ville » (Pierrat, 2003 : p.120). Plus exactement, comme les « parrains » de Marseille.

Mais, c'est avec l'assassinat du roi Alexandre 1<sup>er</sup> de Yougoslavie et du ministre des affaires étrangères Louis Barthou, le 9 Octobre 1934, suivi du premier kidnapping en Europe de Claude Molmégac fils d'un professeur de Faculté de Médecine, le 30 novembre 1935, et de l'incapacité des pompiers marseillais à maîtriser l'incendie criminel des Nouvelles Galeries, faisant 73 morts, le 28 octobre 1938, que la ville sera définitivement stigmatisée par la célèbre formule : « Marseille – Chicago »<sup>3</sup> (Béraud, 1936). Pour ces raisons, le 20 mars 1939, le gouvernement français décide de confier le management de la ville à un administrateur, jugeant les autochtones incapables de s'autogérer. Finalement, comme le mentionne Parodi (2002) :

*« L'histoire politique locale continue à faire sourire les médias et contribue à cette image de ville frondeuse et magouilleuse, bref en dehors des règles démocratiques « normales » : ville dirigée par les gangsters tels Carbone, Sabiani et Spirito pendant la guerre, Zampa<sup>4</sup>, Francis le Belge<sup>5</sup> par la suite, combinaisons électorales de Gaston Defferre<sup>6</sup>, affaires de financement occulte, soupçons impliquant Jean Claude Gaudin<sup>7</sup> dans l'affaire Yann Piat<sup>8</sup>. Les réalités historiques rejoignent alors les représentations ou les mythes que des films comme « Borsalino » ou « French Connection » ont renforcé » (Parodi, 2002).*

Carbone, Spirito, les frères Guérini, Zampa, « Le Belge », « Tony l'Anguille »<sup>9</sup>, « Le Mat »<sup>10</sup>, « Le Chinois »<sup>11</sup>, « Gros Dédé »<sup>12</sup>, « El Frances »<sup>13</sup>,

<sup>3</sup> « Par toutes nos routes d'accès transformées en grands collecteurs, coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et du bitume de Judée... Doctrines crépus, polaks mités, gratin des ghettos, contrebandiers d'armes, pistoleros en détresse, espions, usuriers, gangsters, marchands de femmes et de cocaïne, ils accourent précédés de leur odeur, escortés de leurs punaises... » Marseille – Chicago, article écrit en 1936, dans le journal La Gerbe, par Henri Béraud.

<sup>4</sup> Gaétan Zampa, dit Tany, parrain de Marseille de 1967 à 1984.

<sup>5</sup> Francis Vanverberghe, dit le Belge, parrain de Marseille de 1984 à 2000.

<sup>6</sup> Maire de Marseille en 1944 puis de 1953 à 1986, Député des Bouches du Rhône de 1945 à 1958, Sénateur puis à nouveau Député, Candidat à la Présidence de la République en 1969, Ministre de l'intérieur, Ministre d'Etat, du 22 mai 1981 à 1984.

<sup>7</sup> Maire de Marseille depuis 1995.

<sup>8</sup> Député du département du Var, tué le 25 février 1994.

<sup>9</sup> Antoine Cossu.

<sup>10</sup> Jacky Imbert.

sont autant de « parrains » qui, comme les célèbres réseaux de la « French Connection », autoalimentent, depuis plus d'un siècle, la légende du Milieu.

Le 27 septembre 2000, Francis Venverberghe, dit le belge, était abattu à Paris. Avec sa mort, c'est une page du grand banditisme français qui se termine. Il était ce que les médias ont appelé le dernier « parrain » français. Cependant, en France, comme le mentionnent Quéré et Raufer (2000), on n'évoque le Milieu que dans le registre des faire-part de décès :

*« L'aveuglement dans lequel vit la France dès qu'il s'agit de sa criminalité indigène étant encore aggravé par une subtile [loi du silence], respectée par nombre de médias du midi, qui se bornent le plus souvent à un fort minimalisme et prudent registre nécrologique » (Quéré et Raufer, 2000 : p.97).*

Effectivement, si l'on se réfère au centre universitaire juridique de recherche sur les menaces criminelles contemporaines<sup>14</sup>, le centre MCC, on dénote : « 248 règlements de compte entre malfaiteurs entre 1993 et 2000 » et « 51 meurtres de janvier 1999 à février 2001 » (Quéré et Raufer, 2000 : p.39) dans le Sud de la France :

*« 8 janvier 1998 : Marc Monge, 48 ans, présenté comme le "parrain du Vaucluse", est abattu à Saint-Ouen (région parisienne) par un commando de 4 hommes en voiture. Déjà l'objet de tentatives de meurtre en 1977 et en 1997, Monge était connu pour des affaires de racket, d'association de malfaiteurs, de cambriolages, de braquages de poids lourds et de trafic de cannabis en Belgique. Soupçonné de contrôler le marché des machines à sous sur le Vaucluse, Monge semblait vouloir étendre son influence, notamment à coups de règlements de comptes ;*

*9 janvier 1998 : Roger Spanu, 36 ans, dit « Petit Roger » ou « Roger Lunettes », est abattu à la sortie d'un restaurant des*

---

<sup>11</sup> Raymond Mihiere.

<sup>12</sup> André Cermolace.

<sup>13</sup> Ahmed Otmane.

<sup>14</sup> Centre universitaire juridique de recherche sur les menaces criminelles contemporaines de l'université Panthéon Assas – Paris II, 12, Place du Panthéon, 75005 Paris.

*quartiers sud de Marseille. Lié à André Cermolacce et à Roland Cassone, Spanu était fiché au grand banditisme et connu pour des affaires de vols et proxénétisme (en 1993). Il était également impliqué dans des affaires de braquages et pour tentative d'enlèvement d'un patron de société de gardiennage de Bourges (lui-même impliqué dans des affaires de machines à sous, de braquages et de règlements de comptes). Il a été tué de 7 balles de 11,43 par deux hommes à moto alors qu'il s'apprêtait à monter dans sa voiture (où plusieurs armes ont été retrouvées) ; ... » Archives du MCC.*

Tous ces crimes se situent, dans ce que les policiers ont surnommé le « Triangle de la mort ». Triangle qui s'étend de Grenoble à la frontière italienne et, de là, à Perpignan (Quéré et Raufer, 2000).

Or, malgré la recension des différentes données compulsées par le MCC, il est regrettable de constater que les recherches en matière de crime organisé, en France, restent embryonnaires. Sommier (1998, p.7) évoque même le fait que ce domaine, « privé de dignité scientifique, est laissé aux journalistes ainsi [...] qu'aux autorités judiciaires ». L'intérêt porté au crime organisé est soit médiatique, avec son cortège d'horreurs et d'absurdités, les médias s'appropriant la non moins célèbre devise du magazine Paris-Match : « le poids des mots, le choc des photos », soit limité. En conséquence, la France ne s'est pas conformée aux dispositions du « Programme d'action détaillé » de l'Union Européenne de lutte contre le crime organisé, adopté en avril 1997, prévoyant que :

*« Les Etats membres de la commission devraient instituer (si un tel dispositif n'existait pas encore) ou identifier un système de collecte ou d'analyses de données propres à fournir une vue d'ensemble de la situation sur la criminalité organisée dans l'Etat membre ; et à assister les autorités de répression dans leur lutte. »*

Elle ne s'est également pas soumise au questionnaire<sup>15</sup>, sur la situation de la criminalité organisée dans les Etats membres du Conseil de l'Europe, pour les années 1998 et 1999, et ne l'a complété qu'à moitié en 2000 et 2001, bien qu'il existe, dans le sud de la France notamment, un milieu parasitaire brassant des milliards par an (Quéré et Raufer, 2000), fondé sur la mise en place de PME permettant d'infiltrer la sphère légale (Bianchini, 1995 ; Murciano, 2001).

De plus, constatant que des sciences telles que la criminologie et la sociologie ne se sont que très rarement consacrées à l'étude du « Milieu », nous avons décidé d'orienter notre mémoire sur les carrières de sujets se définissant comme des professionnels, ayant réussi leur vie (accumulation de capital financier et immobilier), et étant parvenus au sommet de la hiérarchie criminelle (le Milieu).

Pour ce faire, nous avons choisi Marseille parce qu'elle a souvent été décrite comme la ville de la pègre, du crime organisé, s'organisant ou du grand banditisme, qu'elle est notre ville natale et que nous disposions de contacts initiaux rendant l'exploration de ce champ possible.

Comment devient-on délinquant ? Les individus sont-ils influencés par leur environnement ? Le crime est-il appris ? Le crime résulte-t-il d'une « tension » entre aspirations et position sociale ? Pourquoi devient-on délinquant ? Quelles raisons poussent les délinquants à agir ? Existe-t-il des facteurs facilitateurs de délinquance ? Comment s'effectue le recrutement des équipes criminelles ? Quelles en sont les modalités ? Comment perdure-t-on dans le milieu criminel ? Peut-on mettre un terme librement à ces activités criminelles ? Qu'est ce qui facilite l'abandon ? L'abandon peut-il être remis en question ? Peut-on réussir dans le crime ? Si oui, comment ? Autant de questions auxquelles nous essaierons de répondre tout au long de cet ouvrage.

---

<sup>15</sup> Rapport sur la situation de la criminalité organisée dans les Etats membres du Conseil de l'Europe – 1998. Comité Européen pour les Problèmes Criminels. Comité d'experts sur les aspects de droit pénal et les aspects criminologiques de la criminalité organisée.

Sans entrer dans les divers débats théoriques, qui opposent les partisans des trajectoires ou des phases criminelles (Kokoreff et Duprez, 2000), afin de décrire et d'analyser des histoires d'individus, impliqués dans toutes sortes d'activités délictueuses, dans un contexte bien spécifique, qu'est celui des groupes, clans et familles, qui composent le Milieu marseillais, nous nous sommes référés au concept de carrière. C'est-à-dire que nous considérons le crime comme un travail, une profession, qui nécessite l'apprentissage de techniques et l'application de ces savoir-faire, et qui présente des perspectives d'évolution (Letkemann, 1973). Ainsi, à l'instar de Becker (1963), nous pensons que les comportements déviants peuvent être étudiés, comme des carrières, car ces comportements ne s'acquièrent pas de façon instantanée. Au contraire, ils se développent progressivement au cours d'étapes successives et peuvent même être envisagés comme des « *expériences totales* » (Kokoreff et Duprez, 2000 : p.143).

Toutefois, le concept de carrière a été vivement critiqué par Cusson (1983) et Gottfredson et Hirschi (1990). Ces derniers estiment que la délinquance ne rapporte pas suffisamment d'argent pour être comparée à une activité professionnelle. Ils concluent que ce concept est inapproprié pour décrire l'implication dans la délinquance, puisque généralement ces activités ne se déroulent que dans un intervalle de temps assez restreint. Ils n'admettent donc pas la délinquance comme un métier ou une profession susceptible de remplacer une activité légale honnêtement rémunérée. Même s'ils pensent, dans le fond, qu'une infime part de la population délinquante est capable, non pas de réussir, mais d'accumuler un certain pouvoir financier.

Un courant assez influant en criminologie semble aussi suggérer que les délinquants sont inaptes à la réussite, puisqu'ils n'en ont, ni les caractéristiques, ni les compétences. Ce qui expliquerait leurs échecs successifs. C'est la théorie du « *low self-control* » de Gottfredson et Hirschi (1990) qui soutient que : les délinquants chroniques se caractérisent par leur faible maîtrise d'eux-mêmes, leur

impulsivité et leur égocentrisme ; leur criminalité ne demandant que peu d'efforts, de planifications et de préparations, sachant qu'ils ne possèdent que peu de savoir-faire. Cusson (1981), quant à lui, soutient que les délinquants sont « présentistes ». Il considère que les acteurs illégaux ont une préférence pour l'action immédiate, le présent, et qu'ils seraient incapable de poursuivre des objectifs à long terme.

Comme Tremblay et Morselli (2000), McCarthy et Hagan (2001), Robitaille (2001) et Morselli et Tremblay (2004), nous pensons que certains individus, aussi minoritaires soient-ils, peuvent réussir leur carrière criminelle. Par la description et l'analyse des carrières d'acteurs membres du Milieu marseillais, nous tenterons de comprendre comment se construit cette réussite criminelle.

Le premier chapitre présentera la revue de littérature consacrée à ce sujet. Pourtant, s'il existe une myriade de théories sociologiques et criminologiques susceptibles de nous renseigner sur les carrières criminelles, aucunes d'entre-elles ne se sont réellement attardées à expliquer comment réussir dans le crime.

Notre second chapitre sera consacré à la méthodologie que nous avons utilisée pour mener à bien notre travail. Puisque ce dernier se présente sur la base d'analyses d'ordre pragmatique, c'est-à-dire capables de prendre en compte les façons dont les personnes s'engagent dans l'action, leurs justifications et le sens qu'elles donnent à leurs actes. Il nous est apparu judicieux d'employer les différentes stratégies que proposent les méthodes qualitatives.

Le troisième chapitre présentera l'histoire de nos sujets, de leurs premières expériences de la rue jusqu'à leur cooptation. Nous nous intéresserons plus particulièrement aux facteurs qui ont contribué aux choix d'une telle carrière. Ensuite, nous travaillerons sur le recrutement des groupes criminels.



Dans notre quatrième section, nous procéderons à l'analyse des facteurs que nous jugeons susceptibles de contribuer à la réussite criminelle. Nous nous pencherons, ici, sur les qualités individuelles des interviewés ainsi qu'aux outils jugés comme nécessaires par la littérature. Puis, pour finir, nous examinerons s'il est possible d'abandonner une telle carrière.

Enfin, notre conclusion présentera une synthèse générale de l'ensemble de nos résultats, que nous confronterons à la théorie du capital social. Nous espérons ainsi pouvoir démontrer qu'une carrière réussie est une carrière riche en capital social.

***I. Accès, Survie et réussite dans le milieu  
criminel***

Dans l'hermétique caste des voleurs professionnels, tous les candidats ne sont pas admissibles au recrutement (Sutherland, 1937). C'est le groupe, l'équipe ou le clan, qui fixe les conditions d'adhésion (règles internes et externes au groupe), qui décide qui, et combien de membres devront être engagés et ce, en fonction de ses besoins. L'accès au monde des bandes criminelles se fait donc selon le principe de cooptation (Sutherland, 1937 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; Sommier, 1990 ; Arlacchi, 1992 ; Cretin, 1997) ; qui est l'admission d'un membre nouveau, dans un groupe, par les membres qui en font déjà partie :

*« L'admission ne dépend pas, en effet, de la seule volonté de celui qui décide de devenir un voleur professionnel. Ce n'est pas de cette manière qu'il pourra y parvenir, pas plus qu'on ne peut décider de devenir un joueur de football professionnel. Dans un cas comme dans l'autre, il faut être accepté par les autres. On entre donc dans la profession par cooptation » (Sutherland et Cressey, 1966 : p. 258-259).*

Or, nul ne peut être coopté sans avoir démontré, au préalable, ses aptitudes criminelles (Sutherland, 1937 ; Cressey et Sutherland, 1966 ; Klockars, 1974 ; Arlacchi, 1983, 1992, 1994 ; Falcone et Padavoni, 1991 ; Cusson, 1998). L'objectif d'un recrutement étant de réaliser la meilleure adéquation possible entre une équipe et un individu. Arlacchi (1992) a par exemple précisé que pour être admis au sein de la Cosa Nostra sicilienne, il fallait démontrer son habileté dans les activités criminelles et sa capacité à garder le silence, en particulier devant les forces de l'ordre (Sutherland, 1937 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; Boissevain, 1974 ; Arlacchi, 1986, 1992, 1994 ; Cordeau, 1989 ; Sommier, 1990 ; Paoli, 2000). Par conséquent, « le néophyte ne sera coopté que s'il réussit correctement ses tâches d'apprenti ou de compagnon » (Sutherland et Cressey, 1966 : p.259). Plus le candidat fera preuve d'intelligence, de courage et d'habiletés criminelles, plus il obtiendra la reconnaissance des membres du groupe et plus ces chances d'être admis dans le clan, l'équipe ou la famille, seront grandes (Sutherland, 1937 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; Marrazzo, 1985 ; Falcone et Padovani, 1991 ; Cretin, 1997 ; Sommier, 1998).

Cependant, bien que des milliers de personnes possèdent l'envergure et les qualités requises, pour devenir voleurs professionnels, par exemple, les candidats doivent être placés dans des situations favorables au développement des relations interpersonnelles d'où découlent les rapports d'amitié entre les futurs partenaires (Sutherland, 1937 ; Klockars, 1974). Ces contacts se faisant bien souvent en prison ou dans les lieux que fréquentent les acteurs illégaux comme : les bars, les clubs et les hôtels (Sutherland, 1937 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; Marrazzo, 1985).

Soulignons le fait qu'une exception confirme la règle : si certains candidats à la cooptation sont testés afin de connaître leur valeur et doivent être placés dans des situations favorables au développement des relations personnelles, d'autres possédant ce qu'on appelle une réputation dérogent de cet axiome (Elmer, 1984 ; Steffensmeier, 1986 ; Bourgois, 1995).

Enfin, une fois les épreuves réussies et la sélection faite, avec l'aval de l'ensemble des membres du groupe, le prétendant se verra inviter à les rejoindre. Cette proposition, si elle est acceptée par le candidat, marque et scelle son admission dans le groupe criminel (Sutherland et Cressey, 1966).

Néanmoins, si l'accès au monde du crime professionnel se fait par cooptation, on connaît mal les critères qui régissent cette cooptation ou les objectifs poursuivis par ceux qui y participent. Dans cette étude, nous postulons que cette cooptation a pour fonction d'augmenter les chances de réussite du candidat, dans la poursuite d'une carrière criminelle, en lui montrant les avantages d'un recours stratégique à la violence, la corruption, le clientélisme et le « networking ».

## **1.1 Réussir**

Pour réussir leur carrière, les délinquants doivent impérativement contrôler certains paramètres afin d'assurer la pérennité et la prospérité de leurs affaires, ainsi que leur propre sécurité. Pour cela, ils possèdent des outils stratégiques et utilitaristes qu'ils emploient selon la fonctionnalité de la situation (Cretin, 1998), connus sous les noms de : violence, corruption, clientélisme et « networking ». Mais attention, manier ce genre « d'arme » n'est pas à la portée de tous. Ils marquent la différence entre ceux qui réussissent et le reste de la population criminelle. En conséquence de quoi, les acteurs illégaux doivent se comporter en professionnel et posséder les mêmes qualités qu'un entrepreneur averti et avisé (Reuter, 1990). Seules ces facultés leur permettront d'aller au bout de leurs rêves : être des géants du capitalisme. Attardons-nous, à présent, sur ces outils et leur utilité. Et voyons, quelles sont les qualités qui conditionnent la réussite criminelle ?

### **1.1.1 La violence**

S'il est avéré que la violence fait partie intégrante des milieux criminels, les bandes qui y recourent, contrairement aux liturgies cinématographiques, ne l'emploient qu'à des fins spécifiques. Il n'y pas de place pour la violence gratuite et l'élimination d'un individu est en application avec la logique interne et externe des groupes. Elle est utilitaire mais peut être aussi motivée par l'intérêt.

Pour Cordeau (1989), dans son étude sur 444 affaires de règlements de compte ayant fait 531 victimes, au Québec entre 1970 et 1986, trois types de conflits sont susceptibles de se produire entre les participants au crime : les conflits liés à la compétition entre les groupes criminels (qui dépendent de la valeur du marché/territoire à exploiter), les conflits liés aux transactions et ceux qui ont trait à la délation.

### ***La violence de « compétition »***

Ce premier type de violence apparaît lorsque les groupes criminels organisés veulent protéger, obtenir, étendre et contrôler leurs avantages substantiels sur un territoire donné, un marché ou une entreprise, tout en évitant l'arrivée de nouveaux entrepreneurs et en conservant ainsi des rentes de situations autorisant des superprofits (Arlacchi, 1983, 1992, 1994 ; Bourgeois, 1995 ; Naylor, 1997 ; Cartier-Bresson, 1996).

### ***Les conflits de « transaction »***

Ce second type de conflit apparaît lorsque les ententes tacites en vue d'une quelconque transaction ne sont pas respectées. La violence serait ici une option qui s'offrirait aux parties pour régler leurs différends. Cordeau (1989) illustre ce cas en arguant que : comme les délinquants ne peuvent porter plainte, s'ils ont été floués lors d'une transaction financière (par exemple), ils devront se faire justice eux-mêmes :

*« Toutes ces transactions [trafic d'armes, de drogue, de prostitution, etc.] sont des sources potentielles de mésententes et les délinquants ne disposent pas de moyens légaux de faire respecter leurs attentes. Si un délinquant est fraudé ou volé par un partenaire, un employé, un patron, un fournisseur ou un consommateur, il devra se faire justice lui-même » (Cordeau, 1989 : p.18).*

C'est donc l'absence de juridiction inter et intra-organisation qui rend souvent nécessaire le recours à la violence lors d'apparition de conflits (Cartier-Bresson, 1996). Exégèse déjà mentionné par Black (1983) lorsqu'il écrit que la violence devait être pensée comme une sorte de « *self-help* », qui n'est qu'une forme de contrôle social pour les délinquants en réponse à une injustice, dans un espace, où il est impossible de recourir aux voies légales. Néanmoins, comme l'indique Bourgeois (1995), si le recours à la violence physique est nécessaire pour imposer

le « respect » aux « traîtres » et protéger ses intérêts, elle est concomitamment regrettable.

Si l'on se réfère à Reuter (1984), la violence et l'intimidation n'interviennent que lorsque les autres procédures de négociation ont échoué. Se fondant sur son étude de 1983 – analyse des marchés illégaux de la ville de New York (les prêts usuraires, les paris illégaux et les loteries) – et sur certaines biographies de criminels, l'auteur stipule que la violence n'est que très rarement générée car elle présente trois inconvénients majeurs : l'incertitude de récupérer son bien, le coût personnel ou financier lié à l'exécution de la peine et le coût « réputationnel ». Ainsi, lorsqu'un litige oppose des parties, les protagonistes font généralement appel à « des juges de paix » ; qui sont le plus souvent des « mafiosi » dont la réputation n'est plus à faire. Ces derniers, sortes de substituts à la cour, tenteront, par la médiation et leur statut, de régler le conflit sans effusion de sang.

### ***La violence liée à la délation***

Ne jamais trahir sous peine de mort, tel est la règle la plus importante du milieu criminel (Arlacchi, 1983, 1992, 1994 ; Bourgois, 1995 ; Cusson, 1998). Cordeau (1989) établit que les conflits par délation, bien que minoritaires, sont responsables d'un certain nombre de règlements de compte. Ils possèdent deux fonctions : l'une préventive (la victime peut être tuée avant qu'elle ne parle) et l'autre de vengeance. Pour lui, la fonction préventive permettrait d'éviter la pire humiliation que puisse subir un délinquant à savoir la prison. Puis, rester muet devant un acte de délation pourrait porter un coup fatal à la réputation d'un individu (Arlacchi, 1983). Réputation qui est indispensable aussi bien chez l'homme d'honneur (Reuter, 1984 ; Bourgois, 1995 ; Sommier, 1998) que chez n'importe quel acteur illégal.

Pour Arlacchi (1983), dans son analyse du phénomène mafieux, la violence découle du concept d'honneur qui est au centre de l'univers culturel mafieux. D'ailleurs le terme mafieux désigne à ses origines : « un homme intrépide, valeureux, qui ne laissera pas souiller le nom de sa famille et lavera l'affront au besoin par le sang » (Arlacchi, 1983 : p.35). L'honneur d'un homme serait donc proportionnelle à sa disposition à utiliser la violence et, avec lui, son pouvoir, sa respectabilité et sa réputation. Ne pas répondre à une quelconque attaque porterait donc une atteinte grave à ses acquis et sa position respectable, socialement considérée, risquerait de tomber aux derniers niveaux de la société. Par conséquent, seul le combat permet au mafioso d'asseoir son pouvoir (victoire finale sur les autres concurrents) et de régner sans partage sur un territoire donné (Arlacchi, 1983).

Robitaille (2001), dans sa recherche systémique sur les gains criminels, pense que la violence doit être considérée comme un outil stratégique nécessaire au succès des délinquants. En ce sens, il dit que : « ceux qui déploient une tactique criminelle adaptée, ceux qui planifient leurs délits, génèrent des profits plus importants que les autres » (Robitaille, 2001 : p.133).

En définitive, Cretin (1998), dans son bilan des différentes organisations criminelles transnationales, voit juste lorsqu'il écrit que :

*« [...] toutes ces violences sont utilitaires et fonctionnelles. Mais la violence est l'ultime ratio des mafias. Elles s'y résolvent quand il n'est plus possible d'y échapper, et lorsque d'autres méthodes ont échoué : l'assujettissement par l'influence et la corruption [...]. » (Cretin, 1998 : p.155).*



### 1.1.2 Corruption, clientélisme et Impunité

Comme la violence, la corruption et le clientélisme peuvent être considérés comme des outils nécessaires et stratégiques dont se dotent les acteurs illégaux afin d'atteindre leurs buts (Cartier-Bresson, 1996). Ce couple corruption/clientélisme est une interpénétration des deux mondes, légal et illégal, dont l'entente des principaux acteurs (politiques et mafieux) repose sur « la constitution d'intérêts économiques communs » (Sommier, 1998 : p. 125).

Bien qu'il soit difficile de pouvoir séparer ces illégitimes amants, Della Porta et Mény (1995), suite à l'opération « mani pulite » de dénonciation de la corruption en Italie, mettent en lumière l'imbrication des relations entre les acteurs économiques et les autorités publiques, et définissent « la corruption comme un troc : décisions politiques contre argent, alors que le clientélisme consiste en un échange de faveurs contre des suffrages électoraux » (Della Porta et Mény, 1995 : p.44).

#### *La corruption*

Réussir dans le milieu criminel demande l'adoption d'un certain nombre de stratégies afin de pouvoir opérer sans être inquiété par les services gouvernementaux (police, gendarmerie, système judiciaire). L'une d'entre elle pourrait se définir comme une immixtion du champ politique par les professionnels du crime et est appelée corruption (Sommier, 1998).

Chambliss (1978), dans son enquête sur le crime organisé, s'est livré pendant sept ans (1962 – 1969) à des observations participantes à Seattle. A travers sa recherche, il démontre que la corruption repose sur de vastes réseaux où s'enchevêtrent les activités de délinquants, de fonctionnaires, d'hommes d'affaires et d'élus locaux. Pour lui, la corruption politique et bureaucratique vit dans un

rapport symbiotique avec le crime organisé et ne serait qu'une forme de coopération, d'entraide, qui n'aurait d'autre finalité que la satisfaction des besoins des parties impliquées. Pour les délinquants, elle permettrait de garantir le silence et le contrôle du pôle politico financier, de s'accaparer des marchés, de prospérer dans leurs affaires et ainsi d'assurer leur survie. Les politiques ou autres hommes d'influence, quant à eux, seraient surtout avantagés sur le plan financier et/ou électoral.

Pour Sommier (1998) ce commensalisme « obéit à des considérations purement fonctionnelles » (p.121) et doit être compris comme une alliance. En effet, comme Chambliss (1971), elle argue que : « [la corruption] relève de l'échange de services ou de compétences, fondée sur une convergence d'intérêts » (p.121) qu'elle qualifie « d'instrumentalisation réciproque » (p.121). Les acteurs illégaux se mettant à la solde d'un parti politique ou d'une entreprise (remboursement d'impayés, assassinat d'un candidat ou adversaire gênant, financement des partis politiques, ...). Les politiques leur octroyant en échange une zone d'influence pouvant prendre « l'aspect d'une concession de services ou de territoire auquel le statut de zone franche du crime est accordé » (p.122). Ainsi, l'acteur illégal assiérait sa position de leader et légitimerait et légaliserait son pouvoir local.

Steffensmeier (1986) définit clairement la corruption comme un moyen stratégique de parvenir à ses fins. Toutefois, à la différence des auteurs précédents, il la définit comme : « *a licence to operate* » (p.147). Grâce à l'étude biographique du receleur Sam Goodman, il dresse une typologie des possibles comportements que le professionnel peut employer afin de mener à bien ses affaires. Pour obtenir ce précieux diadème, l'acteur impliqué dans ce genre de délinquance devra soit :

- 1/ Servir d'informateur aux forces de l'ordre.
- 2/ Faire preuve de générosité vis-à-vis des forces de l'ordre.
- 3/ Payer certains acteurs du système de justice ou encore.
- 4/ Avoir un très bon avocat.

Ces exégèses amènent finalement l'auteur, tout comme Chambliss (1971), à considérer cette « licence to operate » comme un vaste réseau d'échange(s) de services où chaque acteur trouve son compte : impunité pour les délinquants et avantages pécuniaires pour les acteurs légaux de la structure sociale.

### *Le clientélisme*

Le clientélisme, contrairement à la corruption, se fonde sur une relation qui s'inscrit dans la durée et dont l'assise sociale s'articule autour de réseaux anciens (Sommier, 1998). Ici, on ne recherche pas l'obtention d'un service mais on entretient une dynamique de dons et contre dons. Pasquimo (1985, p.79) parle même de « prestation à l'intérieur d'un rapport d'échange qui prévoit une contre-prestation ».

Dans un rapport clientéliste l'instrument transactionnel n'est pas économique. Il consiste essentiellement dans la manipulation électorale (Arlacchi, 1983, 1992, 1994 ; Falcone, 1992 ; Matard-Bonucci, 1994 ; Cartier-Bresson, 1996 ; Cretin, 1997 ; Palazzo, 1998 ; Sommier, 1998). Où, plus exactement, en « un échange de faveurs contre des suffrages électoraux » (Della Porta et Mény, 1995 : p. 44).

Pour Arlacchi (1983) ce subtil outil de pouvoir fait partie intégrante des activités de médiation des relations socio-économiques mais aussi politiques développées par le mafioso. En effet, les mafiosi de par leur fonction, leurs activités officieuses et professionnelles, entretiennent de nombreux contacts avec la population et hommes influents des villages et villes de Sicile (quand ils ne sont

pas eux-mêmes élus locaux voire nationaux) rendant la rencontre politico-mafieuse inéluctable. Quatre raisons rendent possible cette collision : la capacité des « mafiosi » à pouvoir orienter les votes des personnes appartenant à leur sphère d'influence, leur aptitude à pouvoir utiliser leur arsenal répressif (intimidation, violence, assassinat), le coût, au combien élevé, de l'entretien d'une clientèle et le déroulement d'une campagne électorale. Parallèlement à son aide, la Mafia reçoit protection politique, impunité d'agir, attribution de marchés ou légitimité territoriale (Arlacchi, 1983, 1992 ; Della Porta et Mény, 1995 ; Cretin, 1997 ; Palazzo, 1998 ; Sommier, 1998). « Cadeaux » que l'on pourrait qualifier de bienveillances publiques. Nous sommes donc bien dans une dynamique d'échange de faveurs.

Della porta et Mény (1995, p. 50) dressent un bilan, une « dynamique en spirale » comme dirait Sommier (1998, p. 125), du consensus politico-mafieux :

*« Protection publique au crime organisé → paquets de voix et offre de protection aux hommes politiques corrompus → croissance du pouvoir des hommes politiques → marchés et impunité au crime organisé → contrôle territorial renforcé pour le crime organisé → possibilité accrue de protéger les hommes politiques corrompus » (Della porta et Mény, 1995 : p. 50).*

Comme pour Arlacchi (1983, 1992), Cartier-Bresson (1996) ou Sommier (1998), on voit bien le commensalisme qui unit ces deux castes sociales. L'une pour progresser à besoin de l'autre et vice versa. Sorte de toile d'araignée où l'ensemble des divers groupes qui la compose agit dans d'étroits rapports de coopération.

Corruption et clientélisme sont donc bien des outils stratégiques à la réussite criminelle, qui permettent aux délinquants professionnels de conforter leur assise sociale par le développement de nouveaux réseaux (en vu par exemple d'une appropriation du marché) ou par l'entretien de réseaux anciens (leur permettant d'asseoir et de conforter leur influence sociale).

### 1.1.3 Contacts et réseaux

En général, la littérature considère les réseaux comme des groupes de personnes ayant en commun un rôle, une activité ou une passion, et dont les membres interagissent pour faire face au changement. Dans la réalité délinquante, ils sont protéiformes et exercent de nombreuses fonctions que nous verrons plus tard. Pourtant, nous pouvons dire qu'ils constituent le meilleur moyen d'atteindre un objectif, de développer ses entreprises légales et illégales, d'obtenir des opportunités de business et enfin d'être en contact avec l'ensemble des délinquants.

De même qu'un entrepreneur légal, l'acteur illégal possède un réseau personnel que l'on pourrait comparer à un « enchâssement » de rapports interindividuels (Morselli, 2001), le plus souvent délimité dans le temps, qui se caractérise par la multiplicité des activités exercées par ses membres. Cusson (1998, p.97) le considère d'ailleurs comme : « l'ensemble des rapports directs et indirects de codélinquance ».

La codélinquance se définit généralement comme le rapport de complicité qui unit au moins deux individus dans l'exécution d'un délit (Reiss, 1988 ; Reiss et Farrington, 1991 ; Cusson, 1998). En effet, beaucoup d'actes de délinquance sont commis en groupe. Reiss (1988), travaillant sur un échantillon de jeunes délinquants, a constaté que s'il était possible d'agir seul ou en groupe, la majorité des répondants n'opérait qu'avec des complices. Ces groupes sont souvent de petites tailles (2 à 3 personnes) et ne demeurent vivaces que le temps du passage à l'acte. Cependant, pour les 22 délinquants chroniques de la cohorte de Reiss et Farrington (1991, p.362), le nombre de « *co-offenders* » tend à diminuer avec l'âge :

*« Les infractions commises par trois délinquants deviennent relativement rares après 20 ans ; celles commises par quatre personnes ou davantage deviennent rares à un âge plus précoce, peut-être autour de l'âge de 17 ans » (Reiss et Farrington, 1991 : p.362).*

Ainsi, plus les délinquants vieillissent, moins ils agissent en groupe ; *Modus operandi* qui permettrait de limiter les risques d'arrestation, d'incarcération (éviter la délation, par exemple) et de maximaliser les gains illicites.

Néanmoins, si chez le délinquant ordinaire, les rapports de codélinquance tendent à diminuer avec l'âge, il n'en est rien chez les professionnels du crime. Si l'on se reporte à Tremblay (1992), ces rapports, autrement appelés contacts, sont nécessaires voire même obligatoires dans la poursuite des activités criminelles. L'essentielle problématique résidant dans la recherche de « bons contacts », qui permettent d'établir une relation entre un acteur illégal et un autre acteur légal ou illégal (Cartier-Bresson, 1996). Donc, pour Tremblay (1992), la probabilité qu'un acte délinquant soit commis est étroitement liée à la disponibilité de co-participants ; sachant que ce terme ne renvoie pas seulement au pool de complices mais à tous ceux susceptibles d'intervenir avant, pendant et après, la commission de l'infraction. Enfin, il mentionne que deux types de recherche permettent la mise en connexion de différents acteurs : celle qui a trait aux liens forts (les complices), et celle qui a trait aux liens faibles ou superficiels mais dont l'importance est capitale dans la réussite criminelle. La première recherche comprend ainsi les liens interpersonnels, les amis ou les personnes cooptées (Sutherland et Cressey, 1966) définitivement ou pour la seule durée de l'infraction. Les liens faibles, quant à eux, servent de pont pour optimiser le réseau et joindre d'autres milieux.

Steffensmeier (1986), définissant le réseau comme un maillage méthodique de connaissances que l'on peut constituer à partir de ses rencontres personnelles et professionnelles, propose trois processus permettant la mise en relation entre

différents acteurs : « le bouche à oreille », « le fait d'être recommandé par quelqu'un d'autre » et « les rencontres faites au cours de la vie ».

Que l'on soit receleur ou que l'on pratique une autre profession illégale, pour évoluer, acheter ou vendre le fruit de leurs méfaits, les acteurs illégaux se doivent de posséder une clientèle, d'où la nécessité de la publicité. Pour cela, ils utilisent le canal traditionnel de communication du monde de la pègre qui est le bouche à oreille : « *Word of mouth, from one trucker to another, one guy to his buddies, was a bigger source than anything. Word of mouth is your best advertisement* » (Steffensmeier, 1986: p.159). D'où l'importance de posséder une réputation.

Ils peuvent également trouver un contact grâce à l'intermédiaire d'une tierce personne (dealer, voleur, businessman, avocat), qualifiée de relais, faisant partie de leur réseau de connaissances.

Cependant, comme le stipule l'auteur, ces façons de procéder présentent de nombreux inconvénients et exposent les professionnels à de graves conséquences, telles que l'arrestation, l'incarcération ou le meurtre, puisqu'elles n'offrent aucune garantie quant à la fiabilité des contacts. Citons comme exemple le cas où le contact recommandé par une tierce personne est un indicateur des forces de l'ordre. Par conséquent, il considère que ce sont les amitiés développées au cours de rencontres faites au hasard de la vie qui contribuent réellement à l'accroissement du réseau criminel. La base de ce réseau étant la confiance. Une fois acquise, le professionnel se servira de ses connexions, les contacts, pour continuer son développement ou trouver des opportunités de business.

Finalement, ces stratégies fonctionnent selon le principe de la toile d'araignée où « les nœuds seraient les individus et les fils leurs relations » (Cusson, 1998 : p.97). Voyons à présent en quoi ils sont nécessaires.

Sutherland (1937) dans l'étude du voleur professionnel démontre l'importance des contacts. Ayant comme fondement l'amitié et comme charpente le respect des principes d'entraide et de solidarité, les contacts assurent : la transmission, l'apprentissage et/ou l'amélioration des techniques criminelles, l'obtention d'opportunités de business (si un voleur se retrouve « sans emploi », ses pairs par solidarité lui offriront des occasions de travail) et ils permettent également au voleur de se sortir de situations difficiles telles que l'arrestation ou l'incarcération. L'exemple le plus probant que donne l'auteur est celui Jew Jake, proche de Chic Conwell (le voleur professionnel), qui incarcéré sans argent fut aidé par son ami qui, par l'intermédiaire d'un ami qui connaissait un conseiller juridique, permit sa libération.

Ainsi, pour Boissevain (1974) comme pour Tremblay (1998), les chances de réussite criminelle dépendent de la qualité du réseau de codélinquant qu'un : « [individu] sera en mesure de mobiliser à des fins personnelles » (Tremblay, 1999 : p.173) ; d'où la nécessité de posséder de nombreux contacts. Notons qu'au delà des connexions et autres rencontres faites au cours de la vie, se sont les amis et les amis des amis qui jouent un rôle fondamental dans le réseau criminel ; que Boissevain (1974) définit comme des courtiers, des « brokers », qui de par leur fonction d'intermédiaire, auraient la possibilité de mettre en relation une pléthore d'acteurs légaux et illégaux différents. Néanmoins, tous les délinquants n'ont pas les mêmes capacités de rassemblement. Certains d'entre eux vont jouer le rôle « d'instigateurs » et les autres de « preneurs » (Tremblay, 1998). Les premiers généralement plus âgés, expérimentés, dont le réseau de partenaires proches se fonde sur la confiance, sont décrits comme des personnes pourvues des mêmes qualités que celles d'un entrepreneur légal. Quant aux seconds, les « joiners », ils n'auraient d'autre possibilité que « d'adopter ou non les initiatives qui leur sont offertes » (Tremblay, 1998 : p.173). Assertions qui démontrent l'importance certes du réseau quant à la création et l'émission de script



délictueux ; mais également la nécessité de posséder certaines qualités si l'on veut réussir dans le monde interlope du crime.

Chambliss (1978) corrobore ces thèses par l'intermédiaire de l'expérience passionnante qu'il vécut à Seattle en s'immisçant dans le monde de la pègre. Au travers de son étude, il constate que les délinquants de profession, les groupes organisés engagés dans des activités criminelles (telles que le racket, le vol professionnel, l'escroquerie, le trafic de stupéfiant, le prêt usuraire, le trafic de bijoux) et les acteurs légaux entretiennent des rapports symbiotiques basés sur la coopération. Pour lui, le réseau criminel devrait être considéré comme une communauté, un réseau social, fondé sur l'échange. Il permettrait notamment à l'entrepreneur criminel de pérenniser et de protéger ses affaires ainsi que de « s'immuniser<sup>16</sup> » contre d'éventuelles arrestations ou incarcérations (rejoignant lui aussi les propos de Sutherland), en faisant participer des acteurs légaux à certaines transactions illégales ou en les finançant directement<sup>17</sup>. Le réseau criminel peut-être alors perçu comme une coalition réunissant tout un panel d'individus exerçant diverses professions dont le but est d'accumuler le pouvoir financier et politique (Morselli, 2000).

#### **1.1.4 Les qualifications nécessaires pour la réussite**

Lorsqu'on se rapporte aux différentes recherches réalisées, en criminologie, sur le passage à l'acte, trois conditions minimales sont susceptibles de l'expliquer : des délinquants motivés, des cibles attractives et l'absence d'un gardien capable (Cohen et Felson, 1979). Un acte de délinquance suppose la convergence dans le temps et dans l'espace de ces trois éléments : c'est la théorie des activités routinières. Néanmoins, comme le souligne justement Robitaille (2001, p.12) :

---

<sup>16</sup> Dans le sens de protéger/impunité.

<sup>17</sup> Clientélisme, financement occulte des campagnes électorales, pots de vin, etc.

*« Le seul fait qu'un délinquant motivé soit en présence d'une situation pré-criminelle favorable n'est pas en soi une garantie de succès de l'entreprise. Encore faut-il que ce dernier puisse détecter l'opportunité, détenir les ressources et les compétences nécessaires afin d'en tirer les avantages et d'en limiter les inconvénients » (Robitaille, 2001 : p.12).*

En définitive, quelque soit le nombre de situations favorables au passage à l'acte, réussissent leur entreprise, ceux qui possèdent les compétences requises à cet effet. Ces dernières marquent, alors, la différence entre ceux qui parviennent à leurs fins et les autres.

Mais les recherches que nous avons effectuées sur cette thématique restent embryonnaires. Toutefois, quelques auteurs comme Steffensmeier (1986), Reuter (1990) ou encore McCarthy et Hagan (2001), nous fournissent quelques indices sur les qualités requises, sinon obligatoires, dans la réussite criminelle.

Selon Reuter (1990), le vendeur de drogues doit posséder les mêmes qualités qu'un homme d'affaires averti. Ce que mentionne Burin des Rozières (1995, p.308) quand il écrit que l'entrepreneur mafieux doit être doué « d'esprit d'initiative, de décision, d'un sens de l'opportunité et de l'organisation ». Il doit également développer son réseau de relations personnelles et maintenir d'étroits contacts avec ses fournisseurs, ses clients et ses associés (Bourgois, 1995) ; être intelligent, travailleur et habile (Falcone et Padovani, 1991) ; et en plus « d'être un lion, le mafieux doit être un renard » (Arlacchi, 1983 : p.35). En définitive, il doit s'adapter à toutes les situations qu'il rencontre au même titre qu'un entrepreneur avisé (Ianni, 1973 ; Morselli, 2000).

C'est Steffensmeier (1986), suite à ses travaux sur Sam Goodman, qui définit le mieux les qualités nécessaires au succès. Pour lui, l'acteur illégal doit : 1/ faire preuve de prudence et de sagesse car le monde du crime est un environnement complexe où bons nombres d'individus sont en interaction (police, familles, délinquants, hommes d'affaires) ; 2/ tirer profit des opportunités qui s'offrent à

lui ; 3/ faire preuve d'ingéniosité ; 4/ être travailleur et énergique ; 5/ faire preuve de charisme ; 6/ développer des qualités de cœur (Steffensmeier présente comme la combinaison de qualités telles que le courage, la froideur ou encore la ténacité et la confiance en soi) et 7/ se faire respecter si la situation le demande. Enfin, il doit être généreux avec ses partenaires, amis et contacts, afin d'éviter les jalousies si fréquentes dans le milieu criminel.

Dans une étude plus récente sur 480 jeunes de la rue, vendeurs de drogue, des villes de Toronto et de Vancouver, McCarthy et Hagan (2001) se sont intéressés aux différentes modalités qui favorisent le succès financier, licites et illicites, de ces délinquants. Se fondant sur les travaux de Becker (1964), Bourdieu (1986) et Coleman (1990, 1994), ils soutiennent la thèse selon laquelle les délinquants qui ont le plus de succès financiers sont ceux qui possèdent du capital social, humain et personnel. Leurs résultats sont sans équivoque : la réussite dans le monde interlope, comme dans la sphère conventionnelle, est intimement liée au volume de leur capital. Ils stipulent également que les gains financiers sont influencés à la hausse par certaines variables, comme le désir de richesse, la codélinquance, l'appartenance à un groupe ethnique, la propension à prendre des risques ou encore la spécialisation dans la vente de drogue (dans ce cas), lorsqu'elles sont associées au capital personnel (effet synergique). En revanche, le capital social et humain, dits conventionnels, ne sont que très peu significatifs.

## 1.2 Capital social et réussite criminelle

Traditionnellement, les différentes études qualitatives qui ont trait aux carrières criminelles (Sutherland, 1937 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; Steffensmeier, 1986 et Kokoreff et Duprez, 2000), d'autres parleraient de trajectoires ou de phases délinquantes, se proposent d'expliquer la délinquance chronique comme la résultante d'un choix rationnel conditionné par la rareté des opportunités criminelles. De plus, si ces mêmes analyses rendent compte de la façon dont les acteurs à l'étude ont fait carrière (Jew Jake, Sam Goodman), elles ne nous renseignent que très peu sur les facteurs de réussite criminelle. S'il est vrai que la majorité des délinquants échouent et abandonnent leur trajectoire déviante, entre la fin de la vingtaine et le début de la trentaine, un petit nombre d'entre eux persiste et réussisse (Tremblay et Morselli, 2000 ; Hagan et McCarthy, 2001 ; Robitaille, 2001 ; Morselli et Tremblay, 2004). Peu de chercheurs ont entrepris des recherches sur ce qui conditionnait la réussite criminelle. Néanmoins, Tremblay et Morselli (2000), McCarthy et Hagan (2001), Robitaille (2001) et Morselli et Tremblay (2004) ont porté l'emphase de leurs études sur les conditions qui favorisent le succès financier d'un délinquant dans la sphère de la rue.

Comme nous l'avons vu précédemment, McCarthy et Hagan (2001), s'inspirant des travaux de Bourdieu (1986) et Coleman (1988, 1990), soutiennent que le capital social, humain et personnel, sont des ressources qui favorisent le succès dans le monde légitime comme illégitime. Morselli et Tremblay (2004, p.17) soutiennent la thèse selon laquelle :

*« Le capital social des délinquants [a] un effet direct et positif sur les chances de réussir leur carrière criminelle, ou du moins sur leur capacité d'augmenter les revenus qu'ils retirent de leurs activités illégales » (Morselli et Tremblay, 2004 : p.17).*

Par la rédaction de ce mémoire, nous proposons d'élargir le champ d'analyse des carrières criminelles à un ensemble spécifique de délinquants : ceux qui

appartiennent aux équipes, clans et familles, du Milieu marseillais, en proposant comme hypothèse qu'une carrière criminelle réussie est une carrière riche en capital ; notamment en capital social. Précisons que nous parlons d'une carrière réussie en raison du fait que le Milieu représente non seulement le sommet de la hiérarchie criminelle ; mais parce que les acteurs à l'étude, nous ont spécifié qu'ils avaient réussi aussi bien financièrement que matériellement. On pourrait nous reprocher d'accorder une certaine confiance aux propos de nos répondants ou encore surestimer leur réussite. Comme Robitaille (2001) et Morselli et Tremblay (2004), nous pensons que nos sujets sont tout à fait capables de pouvoir estimer leurs succès et leurs échecs ; d'autant plus qu'ils n'avaient rien à gagner d'une telle coopération et pouvaient refuser de participer à l'étude. La fiabilité de leur patrimoine a cependant été vérifiée par l'entremise de notre stratégie en boule de neige ainsi que par nos contacts initiaux. Il est donc possible à priori de réussir dans le crime.

Selon Bourdieu (1987), l'espace social, comme ensemble des positions sociales, peut se décrire comme un système de marchés, de champs, où s'échangent des biens spécifiques, grâce à des intérêts spécifiques, dont l'appropriation est l'enjeu. Le champ (ou marché) est donc une sphère de vie sociale à l'intérieur duquel interagissent des agents individuels ou collectifs. Il se caractérise par un rapport de force entre dominants (les producteurs) et dominés (les consommateurs) ; où ces agents sociaux s'affrontent pour converser ou transformer ces rapports de forces.

*« Les relations objectives entretenues par les agents sociaux dans un champ sont les relations entre les positions occupées dans les distributions des ressources qui sont ou peuvent devenir agissantes, efficaces, comme les atouts dans un jeu, dans la concurrence pour l'appropriation des biens rares dont cet univers social est le lieu » (Bourdieu, 1987 : p.152).*

Par conséquent, Bourdieu (1980), se fondant sur ses résultats d'analyse, considère que les rapports de forces, interindividuels et collectifs, au sein d'un champ, sont

inégaux. Cette inégalité tenant aux variations de répartition des capitaux qui y circulent. Il distingue quatre types de capital<sup>18</sup> :

- 1/ le capital financier : constitué des moyens de production (usine, travail) et de biens économiques.
- 2/ le capital culturel : c'est-à-dire l'ensemble des qualifications intellectuelles, soit produites par le système scolaire, soit transmises par les parents.
- 3/ le capital symbolique : qui correspond à l'ensemble des rituels (réputation) liés à l'honneur et à la reconnaissance.
- 4/ le capital social : qui est l'ensemble des relations sociales que possède un individu ou un groupe ; la détention de ce capital implique un travail d'instauration et d'entretien des relations, c'est-à-dire un travail de sociabilité.

Or, si l'ensemble des capitaux est nécessaire à la réussite d'un individu, le capital social joue un rôle prépondérant quant à la recherche des autres capitaux puisqu'il est une ressource, individuelle et collective, qui permet la mise en connexion d'individus partageant les mêmes valeurs et les mêmes normes, dont la fonction principale est d'assurer des gains à ceux qui en possèdent une certaine quantité (Bourdieu, 1980). De ce fait, pour Coleman (1988), le capital social, dans son analyse des systèmes sociaux, est un outil, une ressource particulière à disposition d'un acteur (ou d'une collectivité) :

*« Social capital is defined by its function. It is not a single entity but a variety of different entities, with two elements in common: they all consist of some aspect of social structures, and they facilitate certain actions of actors – whether persons or corporate actors – within the structure. Like others forms of capital, social capital is productive, making possible the achievement of certain ends that in its absence would not be possible. Like physical capital and human capital, social capital is not completely fungible but may be useless or even harmful for others » (Coleman, 1988 : p. 98).*

---

<sup>18</sup> Le capital peut-être défini comme une ressource qui s'approprie, s'accumule, se transmet et permet de dégager des profits.

Le capital social est bien une ressource productive dans la mesure où elle rend possible l'obtention de certains buts qu'on ne pourrait pas atteindre en son absence ; chaque individu sera riche de capital social ce d'autant que les individus avec lesquels il entretient des relations sont riches d'autres formes de capital social. Il fait de la sorte référence à la valeur collective de toutes les normes et les relations sociales permettant la coordination d'actions en vue d'atteindre des objectifs communs.

McCarthy et Hagan (2001), forts de ces résultats de recherche, nous proposent un cadre théorique intéressant nous permettant d'étudier les carrières criminelles sous l'angle de la réussite. En effet, pour parfaire leur étude sur les jeunes de la rue de la ville de Toronto et de Vancouver, ces auteurs ont fondé leur analyse sur la théorie du capital social qui propose que : « les gens acquièrent à leur naissance et accumulent au cours de leur vie des parts inégales de capital qui modifient et déterminent leurs chances dans la vie »<sup>19</sup> (McCarthy et Hagan, 2001 : p. 228). Or, les classes populaires, situées à l'extrémité de l'espace social, sont généralement définies par la quasi-absence de capital, quel qu'il soit. En conséquence, l'accès aux capitaux, comme leur accumulation, peut être rendu possible par le biais de processus sociogénésiques, c'est-à-dire ceux qui sont façonnés structurellement et culturellement, et ontogénétiques, ceux qui sont déterminés de façon individuelle et développementale (Dannefer, 1984) ; telle la délinquance, car ils influent sur la capacité des individus à atteindre les buts prescrits par la société (Merton, 1965), à savoir : entrer en possession de capital financier et symbolique (réputation, statut). Pour ces auteurs, trois types de capital permettent d'évoluer dans la déviance : le capital physique, le capital humain et le capital social. Toutefois, nous ne retiendrons que les deux derniers concepts dans la mesure où le capital physique peut se fondre dans le capital humain. Le capital humain, comme nous l'avons vu précédemment, correspond en quelque sorte au capital culturel de Bourdieu (1980). Il englobe les capacités, habilités, et les connaissances acquises par

<sup>19</sup> « People acquire at birth and accumulate through their lives unequal shares of capital that incrementally alter and determine their lives chances » (McCarthy et Hagan, 2001 : p.228).

l'héritage, l'éducation et la formation (p.229). Le capital social, pour ce qu'il le concerne, prend corps dans le bouillon des relations socialement structurées, qu'il soit le résultat de relations individuelles, familiales ou scolaires.

Morselli et Tremblay (2004), se référant aux études de McCarthy et Hagan (1997, 2001) et de Matsueda et coll. (1992), en arrivent sensiblement à la même conclusion. Se fondant sur une étude de 156 détenus fédéraux provenant de cinq établissements pénitenciers de la province du Québec, voulurent démontrer que les délinquants qui réussissaient le mieux étaient ceux qui bénéficiaient de réseaux riches en capital social. Ce qu'ils constatèrent. Toutefois, ce capital n'est pas « un attribut strictement individuel mais une propriété qui émerge du réseau lui-même et de la position relative que les sujets y occupent » (p.14). En fait, comme Coleman (1988) le signalait, le capital social est une ressource aussi bien individuelle que collective, qui assure certains gains à ceux qui en possèdent une certaine quantité. De ce fait, « plus les réseaux sont riches en capital social, plus les délinquants en font bon usage et plus leurs revenus illicites augmentent » (p.14). En conclusion, Morselli et Tremblay (2004) affirment que : les délinquants ratés sont surreprésentés ; que le capital social des délinquants a un effet direct et positif sur leurs chances de réussir leur carrière criminelle ; que « les opportunités décisives qui orientent les trajectoires individuelles dépendent de la richesse des réseaux de codélinquance qui s'y entrecroise » (p.17) ; que les réseaux de relations illicites sont difficiles à conserver dans la mesure où les pouvoirs publics ne cessent de les combattre ; que le capital social illégal n'est pas transformable en capital social licite et enfin que les bénéfices financiers issus des différentes connexions illégales sont largement supérieurs aux années de détention encourues.

L'absence de capital, sous quelque forme que ce soit, va donc influencer certains individus à entrer en délinquance, voire même en persistance, car ce type de relations sociales facilite la création d'une certaine forme de capital social nécessaire à l'accroissement des autres formes de capital (culturel/humain,



criminel, symbolique ou financier). Ce qui constitue finalement la clef de la réussite, qu'elle soit criminelle ou licite, car elle leur permettra d'avoir accès à des opportunités afin d'atteindre des buts culturels et, par conséquent, d'influencer sur leur destin.

### **1.3 Conclusion**

Notre mémoire propose donc une première esquisse d'étude des carrières criminelles sous l'angle du capital social ; en postulant qu'il est possible de réussir dans le crime. Nous insistons sur le terme « esquisse » dans la mesure où très peu de recherches ont été réalisées sur ce sujet, d'autant que la criminologie s'est longtemps refusée à considérer la délinquance comme une voie de mobilité sociale. Et, parce qu'une seule étude ne peut prétendre à généralisation. Mais, paradoxalement, nous considérons que l'utilité de cette entreprise réside dans son originalité ; espérant que d'autres emprunteront le même chemin.

Pour atteindre nos objectifs, nous avons utilisé la technique dite : « snowball sample », qui nous a permis d'obtenir une population de 13 sujets sur lesquels nous avons fondé notre étude. Nous détaillerons les démarches de recherche et la méthodologie employée dans notre prochain chapitre.

## ***II. Démarches méthodologiques***

Lorsque nous avons eu l'idée d'entreprendre cette recherche, sur les carrières criminelles d'acteurs qui évoluent dans le Milieu marseillais, l'obstacle qui se posait principalement à nous était celui lié aux sources, et donc à sa faisabilité. Néanmoins, comme Sutherland (1937), Chambliss (1973), Adler (1985) ou Steffensmeier (1986), nous disposons, à Marseille, d'un contact nommé Vincenzo dont la réputation n'est plus à faire au sein de ce monde interlope.

Arrivé en France, nous rencontrâmes notre contact initial (référant) chez lui. Nous lui proposâmes de participer activement<sup>20</sup> à cette recherche. Sa réponse fut instantanée et affirmative. L'étude pouvait alors commencer.

Afin de décrire et d'interpréter le phénomène social à l'étude : les carrières d'acteurs évoluant dans le Milieu marseillais, en se référant directement à leur savoir, nous avons utilisé la méthodologie qualitative qui permet d'aborder ce genre de dynamique tout en participant à sa compréhension.

## **2.1 Les entretiens**

Nos quinze interviews furent réalisées sans dictaphone, par prises de notes, les individus, à l'exception de quatre d'entre eux, refusant d'être enregistrés. En effet, qu'ils soient libres ou incarcérés, les acteurs toujours en activités ne voulurent pas, selon leurs propres termes, laisser de trace vocale de leur entrevue à des fins protectrices. Certaines affaires étant : soit non élucidées, soit en cours. Les entretiens durèrent un minimum de trois heures. Une rencontre se poursuivant parfois plusieurs jours.

---

<sup>20</sup> Il est important de présenter le rôle crucial de cet interlocuteur. En effet, il nous permettra d'entrer en relation avec d'autres « criminels » en activités dans le milieu de la pègre, hors du cadre institutionnel, ce qui présente de nombreux avantages (immersion au cœur de la culture criminelle, augmentation de la richesse des données).

### **2.1.1 Type d'entretien**

Afin d'obtenir l'information la plus exhaustive et la plus personnelle possible sur le vécu des sujets à l'étude, nous avons employé la technique de l'entretien semi-directif. Cet entretien qualifié de recherche par Blanchet (1987) consiste à faire produire un discours de la part des interviewés, « après accord des intéressés, puis de le faciliter pour explorer les informations dont dispose l'enquêté à ce sujet, c'est-à-dire ce qu'il peut en dire » (Durand et Weil, 1997 : p. 391). Cependant, un tel choix limite la qualité de notre collecte de données dans la mesure où généralement toute construction d'entretien a comme préalable obligé l'observation in situ du phénomène social à l'étude. Par conséquent, de manière à pallier ce manque, notre démarche de recherche consistera dans un premier temps à réaliser des entretiens exploratoires destinés à acquérir un maximum d'informations afin de poser les questions pertinentes. Cette façon de procéder nous permettra ensuite, grâce à la confirmation de ce qu'un acteur affirme par d'autres témoignages de sujets issus du même milieu, de façonner un guide d'entretien, outil fort utile pour investiguer différents aspects de la vie des acteurs, rendant possible la comparaison de leur discours.

### **2.1.2 Le déroulement du terrain**

Les entrevues, qu'elles se soient déroulées à l'extérieur des murs (6) ou en détention (9), nous avons au préalable reçu l'autorisation de pénétrer en prison, ont été conduites dans une atmosphère de détente, de respect et de convivialité. Le but étant : « de savoir ce que la personne pense et d'apprendre des choses que l'on ne peut pas observer directement » (Deslauriers, 1991 : p.34). Les entretiens réalisés en milieu non fermé se sont passés dans des endroits qui facilitaient la communication tels qu'une brasserie ou un restaurant. Nous avons également été reçu chez certains sujets. Il est même parfois arrivé, qu'après s'être présenté au répondant, celui-ci nous offre une tasse de café, des cigarettes voire à manger. En

détention, les entrevues se passaient à l'intérieur d'un bureau habituellement destiné au personnel de la maison d'arrêt de Luynes.

Pour commencer, quel que soit le contexte, nous nous présentions puis exposions à l'enquêté le but de notre recherche, les règles habituelles de confidentialité, ainsi que la façon dont allait se dérouler l'interview.

### ***Les entretiens exploratoires***

Lorsque nous avons commencé notre terrain, nous n'avions à notre disposition qu'un seul contact : Vincenzo. Néanmoins, bien avant de réaliser cette première interview, nous lui avons demandé s'il ne pouvait pas nous mettre en relation avec d'autres personnes de son entourage susceptibles de participer à notre recherche. Au total cinq nouveaux acteurs vinrent se greffer à la présente. Nous pûmes ainsi réaliser 4 entrevues exploratoires (en incluant Vincenzo) d'une durée moyenne de trois heures.

Nous disposions également du guide d'entretien (qui évolua et se structura au fur et à mesure de nos premiers entretiens) exploratoire que nous avons réalisé par l'intermédiaire de nos lectures et de nos recherches documentaires. En effet, nous ne pouvions aborder un tel projet sans, au préalable, avoir recueilli l'information nécessaire sur notre objet d'étude.

### ***Le guide d'entretien***

Le guide d'entretien utilisé lors de nos entrevues s'est avéré l'outil le plus efficace dont nous disposions, le plus apte à atteindre nos objectifs ainsi que nos sous objectifs. Ce guide se décompose en cinq parties :

La première section intitulée : « Données sociodémographiques », nous aida à tracer le profil sociologique et démographique des répondants.

Au travers de la deuxième section, nous demandions à nos sujets de nous donner une définition du Milieu. Nous cherchions, ici, non seulement à connaître le point de vue des acteurs mais aussi sa structure et son organisation.

Par les questions de la troisième section, nous entendions comprendre comment se déroule le recrutement. S'il se fait naturellement ? S'il se fait par cooptation ? Par intronisation ? Par « contrat de statut et de fraternisation » ? Nous nous sommes aussi intéressés aux facteurs qui ont attiré et poussé les répondants vers le crime dit professionnel. Nous cherchions ainsi à comprendre pourquoi nos sujets se sont engagés dans une telle carrière ?

La quatrième section porte sur la période de vie des sujets comprise entre le moment de leur entrée dans le monde des groupes criminels, jusqu'au moment de l'entrevue. Nous avons cherché, à travers celle-ci, à connaître et comprendre comment réussir dans le Milieu. Pour se faire, nous nous sommes référés aux thèmes développés par la littérature. A savoir : la violence, la corruption, le clientélisme, le « networking » et les qualités individuelles.

Enfin, en dernière section, nous nous sommes intéressés aux processus d'abandon. Nous avons cherché dans cette section à comprendre comment se déroule l'arrêt d'une carrière, les facteurs qui motivent une telle décision (l'âge, la peur d'être tué ou réincarcéré). Et s'il est possible d'abandonner.

L'objectif de ce guide était d'aller explorer en profondeur les dimensions essentielles à notre étude. Notons, que les parties les plus délicates du guide étaient celles consacrées à la quatrième section, notamment celles ayant pour objet la

corruption et au clientélisme. Toutefois, nous tenons à ajouter que les sujets ont très rarement refusé de répondre à nos questions.

### *Modifications et élaborations*

Les entretiens exploratoires nous ont permis de modifier et d'élaborer les thèmes qui devaient être discutés avec l'ensemble des participants.

Les premières modifications apportées à notre guide furent consacrées à la section recrutement et motivations. En effet, au fil de nos interviews, nous nous sommes aperçus que l'emploi des mots « recrutement », « cooptation » et « contrat de statut ou de fraternisation » étaient erronés. Deux raisons : a/ les termes « recrutement » et « cooptation » bien que concrets théoriquement et dans les pratiques du « Milieu », ne font pas partis de la sémantique des acteurs interviewés et b/ à Marseille, il n'existe pas de recrutement par « contrat de statut et de fraternisation ». C'est pourquoi, nous avons réorienté nos questions. Au lieu de demander comment se faisait le recrutement dans le Milieu, nous avons demandé comment ils étaient « entrés » dans un des groupes qui le compose. Ils nous ont encore permis d'élaborer des sous sections consacrées au rôle primordial de la prison dans le devenir délinquant : amélioration des techniques criminelles, élaboration d'un carnet d'adresses, conscientisation de sa propre destinée ; chose que nous n'avions pas relevé en première instance.

Au niveau de notre quatrième phase d'entretien, celle orientée sur les outils de la réussite criminelle, nos entrevues exploratoires nous ont permis de modeler la sous-section consacrée aux qualités jugées comme indispensables (dixit nos répondants) à un tel succès.

Finalement, ces entretiens exploratoires nous ont été forts utiles dans la réalisation de notre recherche dans la mesure où, comme nous le disions précédemment, ils nous ont permis de nous poser les bonnes questions.

### ***Déroulement des entretiens***

Les entrevues, qu'elles soient exploratoires ou non, se déroulaient en deux phases bien distinctes :

#### **a) « La phase dite d'amorçage »**

Quel que soit le lieu, contexte informel ou détention, nous tenions avant tout à créer une atmosphère propice à la discussion. Sortir du cadre classique interviewer-interviewé, pour tisser une dynamique communicative axée essentiellement sur la compréhension, l'authenticité et l'empathie.

Dans cette première phase, afin de ne pas orienter, ni canaliser le sujet, nous décidâmes d'employer des formulations au sens large. Exemple : « J'aimerais que vous me parliez de votre parcours dans le monde du crime de vos débuts à aujourd'hui... sorte d'autobiographie de votre vie ? »

Nous demandâmes également un rappel chronologique de leurs différentes activités de manière à posséder une trame évolutive de l'historique de leur carrière. Ils abordaient ainsi les différents aspects que nous désirions investiguer. Très souvent, ils étoffaient leurs propos d'exemples concrets, ce qui a été très enrichissant et excellent pour nos interviews ainsi que pour la compréhension du phénomène à l'étude.



b) « La phase par entretien semi-directif »

En général, au bout d'une demi heure à trois quart heures de conversation libre, conversation nous permettant de limiter certains risques d'induction bien que ponctuée de reformulations progressives, nous songeâmes à faire appel à la technique de l'entretien semi-directif pour aborder les thèmes que nous voulions fouiller plus profondément.

## **2.2 Le choix des sujets**

### **2.2.1 Constitution de l'échantillon**

Compte tenu de l'option que nous avons retenu : « nous centrer sur les acteurs en allant les interviewer dans leur milieu naturel », nous primes l'option d'employer la technique « snowball sample » ou « boule de neige » qui consiste : « grâce à un premier informateur ou une personne ressource, [à trouver] l'accès au prochain, procédant ainsi par contacts successifs » (Pires, 1997 : p.160).

Ainsi, à partir de ce premier interlocuteur, Vincenzo, membre actif d'un des groupes criminels qui composent le Milieu, nous avons pu entrer sans la moindre difficulté en contact avec cinq autres acteurs : Bilbon, Roger, Pericoloso, Vauban et Daniele. Si ce n'est que pour certaines raisons nous avons été dans l'obligation de nous rendre en Espagne<sup>21</sup> réaliser un entretien.

C'est à ce stade que nous avons rencontré la difficulté que nous avions envisagée : les acteurs disponibles en milieu externe venaient à faire défaut. Ayant anticipé cette éventualité, nous avons choisi de nous adresser là où nous pourrions le plus facilement rencontrer le type de sujet qui nous intéressait : le milieu fermé des institutions carcérales. Toutefois, nous ne perdions pas l'idée qu'il fallait

---

<sup>21</sup> Roger vit actuellement en Espagne.

absolument continuer notre stratégie en cascade afin d'éviter de biaiser notre étude.

Nous nous rendîmes donc à la maison d'arrêt de Luynes<sup>22</sup>, sanctuaire, à l'instar de la maison d'arrêt de Marseille, « les Baumettes », d'un bon nombre de « vedettes » de ce que l'Etat appelle le grand banditisme, afin d'y rencontrer le Directeur adjoint, lui expliquer le but de la présente et le type de candidat que nous recherchions. Cette façon de procéder n'est autre que la technique par tri expertisé qui consiste à faire appel à un ou plusieurs spécialistes qui nous permettront de joindre la population désirée. C'est ainsi, qu'en consultant certains dossiers institutionnels en rapport avec le grand banditisme en compagnie de Monsieur le Directeur adjoint, nous tombions sur Messieurs Lupin et Dolme, figures emblématiques du Milieu. Tous deux correspondant parfaitement à notre critère de sélection : appartenir à un des groupes, clans ou familles, qui composent le Milieu (condition *sine qua non* de notre recherche). Connaissant leur statut et leur réputation, nous avons alors demandé à Monsieur le Directeur adjoint s'il pouvait nous mettre en relation avec ces deux individus que nous considérons comme des plus précieux. Après avoir reçu leur consentement, nous leur avons exposé le but de notre étude et la collaboration que nous attendions d'eux, tout en leur assurant la confidentialité la plus complète. Les sujets étant libres de refuser d'y participer. Le premier contact avec Lupin se réalisa sous la forme d'un test. Cependant, à la fin de notre entrevue, Lupin accepta avec plaisir de participer à une réelle interview. Dolme, quant à lui, rétorqua qu'il était flatté par cette rencontre.

Nous stoppâmes la stratégie par tri expertisé pour reprendre celle par « boule de neige ». De manière à ne pas biaiser notre étude, nous demandâmes à Dolme et Lupin, s'ils pouvaient nous mettre en contact avec d'autres détenus appartenant à leur groupe ou à leur sphère de connaissances. Ils acceptèrent et nous purent rencontrer les sept acteurs qui complétèrent notre échantillon. Dolme nous mis en

---

<sup>22</sup> Nous tenons à remercier le personnel de la maison d'arrêt de Luynes de leur collaboration.

relation avec deux de ces amis : Bonnano et Purito ; et Lupin avec les sujets suivant : Alcazar, Fonseca, Jacques, Esposito et Pessoto.

### 2.2.2 Echantillon final

Notre projet de recherche prévoyait une quinzaine d'entrevues avec des personnes en activités et à l'extérieur des murs. En pratique, six interviews furent réalisées dans ces conditions. Les neuf autres, bien que respectant notre exigence, furent effectuées en détention. Notre échantillon se compose donc de 15 sujets, dont l'âge varie entre 37 et 72 ans, connus de l'ensemble du Milieu. Afin de permettre aux lecteurs de visualiser la composition de notre échantillon, nous avons conçu le tableau I qui présente les activités criminelles exercées par nos sujets.

Tableau 1 : Echantillon final (n=15)

<b>Activités criminelles</b>	<b>Sujets exerçant ou ayant exercé ces activités durant leur vie</b>
Vols à main armée	10
Trafic de cigarettes	2
Trafic de stupéfiant	8
Proxénétisme	3
Fraude bancaire	1
Machine à sous	8
Corruption	7

#### *Distribution activités criminelles/activités des sujets*

Nos sujets sont tous des acteurs polycriminels et multirécidivistes, à l'exception de : Daniele dont le domaine de prédilection est la fraude bancaire ; et Purito spécialisé dans le trafic de cigarettes. Aucun de nos interlocuteurs n'exercent le « métier » de proxénète. Cette activité n'a été que l'amorce de leur

carrière. Par la suite, ces 5 sujets se sont reconvertis et spécialisés dans d'autres domaines plus rentables comme le vol à main armée et/ou le trafic de stupéfiants évoluant ainsi à un niveau supérieur de professionnalisation criminelle.

Notons également que nos sujets appartiennent tous au Milieu. Cette exigence de départ fut rendu possible par nos contacts référents : Vincenzo, Dolme et Lupin. Même si nous réitérons nos propos, ce sont eux qui nous ont permis de rencontrer les acteurs qui ont participé à cette étude. Sans leur aide, cette recherche n'aurait pu être réalisée.

#### Description par personne de l'échantillon :

1/ Vincenzo, 42ans, a commencé sa carrière tardivement, vers l'âge de 24ans. Son ascension fut assez rapide puisque ça fait 16ans qu'il appartient à une des équipes du Milieu. Spécialisé à la base dans les braquages de convois, il officie actuellement dans le trafic de stupéfiant et les jeux clandestins.

2/ Roger, 62ans, a commencé sa carrière délinquante, comme proxénète, vers 19ans. Il a passé toute sa vie dans le monde interlope des groupes criminels, soit 39ans. Retraité depuis 4ans, il a officié dans le trafic de stupéfiant et les jeux clandestins.

3/ Bilbon, 57ans, retraité, a commencé ses armes également dans le proxénétisme, à l'âge de 18ans, avant de se lancer dans les braquages de convois, le trafic de stupéfiant et les jeux clandestins. Sa carrière au sein d'une équipe fut brève, environ 19 ans, en raison de ces nombreuses arrestations.

4/ Lupin, 63ans, ancien braqueur de banques et de convois, a officié dans le trafic de cigarettes et les jeux clandestins. Toujours en activité, a commencé sa carrière dans le Milieu dès l'âge de 19ans.

5/ Bonnano, 57ans, ancien braqueurs de convois, a débuté à l'âge de 23ans jusqu'à récemment.

6/ Dolme, 55ans, spécialisé dans le trafic de stupéfiant international, fait partie du Milieu depuis l'âge de 31ans.

7/ Alcazar, 73ans, ancien voleur, trafiquant de stupéfiant, fait partie du Milieu depuis 1952.

8/ Fonseca, 54ans, ancien braqueur, actuellement dans le trafic de stupéfiant et les jeux clandestins. Fait partie du Milieu depuis l'âge de 19ans.

9/ Jacques, 52ans, braqueur de profession, fait partie du Milieu depuis l'âge de 22ans.

10/ Esposito, 42ans, braqueur de profession, admis au sein d'une des équipes marseillaise depuis 18ans.

11/ Pessoto, 40ans, braqueur de profession, il officie aussi dans le trafic de stupéfiant, les jeux clandestins et se dit spécialisé dans la corruption. Membre d'une équipe très en vue, aucun renseignement sur l'âge précis de son entrée dans le banditisme.

12/ Vauban, 53ans, spécialisé dans le trafic de stupéfiant. Aucune autre donnée.

13/ Pericoloso, 45ans, ancien proxénète et braqueur. Est actuellement dans le trafic de stupéfiant et les jeux clandestins. En activité depuis l'âge de 18 ans.

14/ Purito, 39ans, à commencé sa carrière en tant que faussaire. Spécialisé actuellement dans le trafic de cigarettes. Fait partie du Milieu depuis l'âge de 34 ans.

15/ Daniele, 37ans, spécialisé dans les fraudes bancaires. Attaché à une équipe, sans autre renseignement précis.

Ce groupe se compose bien d'individus remplissant notre exigence de départ. Toutefois, il ne saurait prétendre, malgré-ce, à une quelconque représentativité. Nous avons cherché plutôt la richesse et la diversité des données. En conséquence, même si les résultats de notre recherche ne sont pas *stricto sensu* généralisable à l'ensemble de la population faisant carrière dans le crime, ils sont néanmoins significatifs de l'évolution des acteurs engagés dans un tel cursus professionnel.

### **2.3 Autocritique des démarches méthodologiques**

La critique méthodologique que nous aimerions évoquer concerne la représentativité de notre groupe de répondants (sujet que nous avons soulevé précédemment). En aucun cas, nous ne pouvons considérer notre groupe de participants comme représentatif de l'ensemble de la population qui compose le Milieu marseillais. En effet, la première question qui nous vient à l'esprit dans une telle étude concerne celle de la population. Comment déterminer ceux qui font partie du Milieu de ceux qui n'en font pas partie ? Il n'y a donc aucune possibilité de choisir de manière aléatoire un certain nombre de sujets. Ce sont nos contacts initiaux (stratégie par boule de neiges) qui ont déterminé le choix de nos acteurs. La généralisation de l'ensemble de nos résultats à l'ensemble de la population formant le Milieu est donc impossible. Toutefois, cette limite n'en diminue pas moins l'intérêt de notre recherche.

D'autre part, quelques difficultés pouvaient se présenter pendant l'administration du guide d'entretien. Parfois, il a fallu décrypter les réponses des

sujets. Ces derniers s'exprimant quelquefois par métaphore. Puis, faire également attention à ce que les participants ne répondent pas aux questions en donnant la réponse qu'ils croient que l'interviewer désire entendre. De plus, de manière à ce qu'il n'y ait pas de problème, à chaque début d'entrevue, nous leur avons expliqué le but de notre recherche, la coopération que nous attendions d'eux et, tel un médecin, leur avons garanti la plus stricte confidentialité. Cette façon de procéder s'est avérée concluante dans la mesure où les répondants ne nous ont ni raconté d'histoires abracadabrantes, ni répondu à côté, et ont coopéré avec le plus grand plaisir.

## **2.4 Ethique**

Cette section, bien que non obligatoire, nous est apparue essentielle dans la mesure où les sujets interviewés n'ont signé aucun consentement dit d'éthique pour cette recherche. Effectivement, les répondants n'ont pas voulu laisser de trace écrite (signature) ou orale (enregistrement) de nos interviews. Toutefois, ils ont accepté que l'on prenne des notes et que l'on s'en serve sous forme de citation anonyme de manière à ce que l'on ne puisse pas les identifier. Certaines affaires n'étant, à ce jour, toujours pas résolues. Cet accord tacite a été, est et sera, toujours respecté.

## 2.5 Analyse du corpus

L'analyse du corpus s'est fondée sur la méthode de l'analyse comparative, à savoir sur une démarche aussi bien déductive qu'inductive, « de façon à faire ressortir tour à tour les similitudes et les contrastes entre les données, dans le but d'en cerner leurs caractéristiques, leurs relations et les déterminants de leurs variations » Laperrière (1997 : p.317). Et ce, « depuis la spécification des concepts jusqu'à la réduction finale de la théorie » (p.317).

En début de recherche, nous avons effectué un travail d'analyse préparatoire, sorte d'analyse de contenu, qui nous a permis de découper l'ensemble de la littérature en éléments d'information. Ceux-ci ont été par la suite mis en relation et modélisés sous forme de concepts (cooptation, capital social, violence, ...) pour dégager le départ de notre théorisation.

Ensuite, nous avons analysé verticalement chacune des interviews, selon la méthode de la théorisation ancrée, de manière à ne pas être influencé par nos spéculations initiales, fruits de nos lectures. Nous avons donc conceptualisé et mis en relation les données empiriques de nos interviews de manière à générer un schéma explicatif susceptible de renouveler la compréhension du phénomène étudié.

Puis, nous avons systématiquement comparé le matériel obtenu à nos données de départ, de manière à asseoir définitivement nos résultats et proposer une théorie exprimant la réalité de notre étude.



### ***III. Recrutement et motivations***

### 3.1 Les origines

Nous avons tenu à introduire nos résultats de recherche par cette section car, lors de nos entretiens, la plupart des sujets nous ont expliqué comment ce qui n'était qu'un milieu criminel, au sens où Tremblay (1989)<sup>23</sup> l'emploi, est devenu par la force de ses acteurs : le Milieu marseillais. Leurs explications se fondent sur l'histoire contemporaine de la cité phocéenne. Il serait né vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, « de l'accumulation de misères méditerranéennes » (Charif, 2000 : p.20), fruit des migrants des peuples du Sud de l'Europe venus de Calabre, de Campanie, de Toscane, des Pouilles, de Sicile et de Corse :

*« A la base, le 'milieu', tel que je l'ai connu, c'est le quartier du Panier. C'est là, qu'au début du siècle sont venus s'installer les premiers migrants italiens et corses. Les journalistes ont appelé ça le « Milieu » parce que nous vivions entre nous, parlions notre langue et parce que c'était un milieu fermé. Tu sais, Marseille, c'était un grand village où tout le monde se connaissait. Alors imagines toi dans le quartier italien à l'époque : les frères, les sœurs, les oncles, les tantes, leurs enfants, les amis ... on formait de grandes familles. Tous unis par la misère, nous avons fait en sorte de réussir ensemble. [...]. Les voyous passaient en contrebande le sucre, le café qu'ils revendaient aux restaurateurs ou aux bars dont le propriétaire était le cousin de l'ami ou ses propres frères. Enfin, tout était concentré dans ce microcosme : le Milieu » Alcazar.*

Notons également, qu'à cette époque, Marseille était « un grand village » (Fonseca) :

*« Au début du vingtième siècle, Marseille, c'était un grand village. Un grand village divisé en plusieurs villages. A l'époque, comme il n'y avait pas de moyen de locomotion, la ville était très divisée et ce que l'on appelle le Milieu marseillais, c'était les premières équipes des quartiers de Saint-*

<sup>23</sup> Pour Tremblay (1989, p.5) le milieu criminel se définit comme : « l'ensemble des interactions directes et indirectes entre individus ayant choisi de participer de façon relativement régulière à un ensemble variable d'activités criminelles ».

*Jean, de Saint-Mauront, puis du Panier, les fameux Carbone et Spirito » Fonseca.*

L'organisation spatiale de la ville était différente de celle d'aujourd'hui. Les quartiers, autrement appelés « petits villages », étaient séparés les uns des autres. Et, comme les réseaux de transport étaient peu développés, la mobilité des citoyens se limitait à leur espace de vie. En outre, l'exode rural, les mouvements migratoires, le développement de la ville et la révolution industrielle, ont favorisé l'émergence de sous-cultures communautaires en milieu urbain, dont les membres étaient liés par de fortes solidarités ethniques, culturelles et langagières, traduisant des modes de vie particuliers.

Le Milieu n'était encore qu'un amalgame de personnes impliquées de manière directe ou indirecte dans diverses formes de crime. L'existence de petites bandes de quartier étant attestée depuis fort longtemps. Pour étayer nos propos, nous pourrions nous référer aux bandes de Saint-Mauront, au nord-ouest de la Joliette, et de Saint-Jean, surnommée la bande des Vingt et un, qui vont se livrer, de 1900 jusqu'à 1911, une véritable guerre pour le contrôle du quartier de Saint-Jean, zone franche de prostitution, créée par le Baron de Maupas, en 1863, alors préfet des Bouches du Rhône (Pierrat, 2003). De plus, géographiquement, la cité phocéenne a toujours été une ville tournée vers la Méditerranée. Premier port mondial pendant de nombreuses années, elle a acquis, au cours des siècles, une réputation de ville rebelle. « *A Marseille, il y a toujours eu des brigands, des pirates, c'est normal, c'est un port, vieux de 2600 ans. Donc, les gens ont toujours baigné dans la voyoucratie*<sup>24</sup> » (Fonseca). Ce qui fait que sa population ne s'est jamais offusquée des diverses pratiques illicites. « *A Marseille, faire des affaires, c'est*

<sup>24</sup> La voyoucratie est : « l'agglomération [des compétences criminelles], l'addition de tous [les] cercles qui forment une entité informelle, sans limites. Mais avec une hiérarchie » (Pierrat, 2003 : p.9). Nos interviews stipulent également que cet espace social se décompose en trois échelons très bien décrits par Vincenzo. Le premier échelon comprend ce qu'il appelle les débutants, les petites frappes, la merde et la racaille. Le second échelon l'ensemble des voyous plus ou moins organisé et spécialisé dans une activité particulière. Enfin, le dernier échelon, ultime étape de la reconnaissance sociale, le Milieu, se compose des voyous sortis du lot, qui ont réussi et qui appartiennent aux équipes dites professionnelles.

*normal... qu'elles soient légales ou illégales »* (Daniele). Cela fait même parti de la « *culture de la ville* » (Fonseca).

Historiquement, c'est sous l'impulsion de Carbone et Spirito, que l'histoire du Milieu, avec un grand H, commence. Ce qui n'était que de l'entraide pour « *survivre dans ce nouveau monde* » (Fonseca) allait rapidement devenir de la criminalité organisée, dite transnationale. Fini « les tueurs du samedi soir » et « les proxénètes au grand coeur », voici venu l'ère des « équipes »<sup>25</sup>, « clans » et « familles », criminelles. C'est au début des années vingt que Paul Bonaventure Carbone, né en 1894 à Propriano, Corse, et François Paul Spirito, né à Marseille en 1900, originaire du sud de l'Italie, bien connus pour leur truanderie (braquages, proxénétisme), commencèrent à centraliser la voyoucratie autour de leur personne en s'accaparant le marché des jeux clandestins et en mettant en place le premier réseau international, via les colonies et les protectorats français<sup>26</sup>, de trafic de drogue : C'est la naissance de la *French Connection*. Leur règne s'acheva durant l'année 1943 car ces messieurs, opportunistes comme tout homme peut l'être, choisirent de collaborer avec l'ennemi Nazi plutôt que d'entrer en résistance comme les frères Guérini<sup>27</sup>. C'est ainsi que, lors de la libération, la ville tomba en toute logique entre les mains de ses six frères, certes voyous mais miquisards avant tout. Ici, se scella l'alliance historique entre Corses et Italiens transformant le visage de la pègre locale. Le milieu tel qu'on le connu cessa définitivement d'être pour devenir ce qu'il est aujourd'hui : le Milieu.

---

<sup>25</sup> La notion « d'équipe » est une appellation proprement indigène que nous emploierons dès à présent afin de décrire les groupes criminels marseillais.

<sup>26</sup> L'essor du « Milieu » et de la contrebande a été favorisé par les nombreuses connexions que possédait la France avec ses colonies et ses protectorats, comme le Liban, l'Algérie, le Maroc et l'Indochine française.

<sup>27</sup> Les Guérini dominèrent la ville des années 40 jusqu'à l'année 1967, date de la mort d'Antoine, considéré comme le « parrain » du Milieu. Viendront ensuite Tany Zampa dont le règne s'achève en 1984 et Francis Vanverbergh dit le Belge exécuté à Paris durant l'année 2000.

### 3.2 Le Milieu

Aujourd'hui, le Milieu, appellation journalistique des années 20, désigne la totalité de l'élite du crime, souvent regroupée en équipes, évoluant temporellement ensemble sur certains desseins, s'opposant sur d'autres ou travaillant seules (description donnée par toutes les personnes interviewées).

Les équipes sont les unités de base ou unités substantielles du Milieu. « *[Elles naissent] dans les quartiers* » (Fonseca) et sont composées le plus souvent d'amis d'enfance qui forment le noyau dur de ces groupes :

*« les équipes sont composées le plus souvent des amis d'enfance, ce qui nous assure la confiance, la stabilité de nos entreprises et la protection, puis le reste des membres sont des rencontres faites au cours de la vie » Esposito.*

En revanche, cinq interviewés, Vincenzo, Lupin, Fonseca, Jacques et Esposito, mentionnent l'existence de grandes familles et de clans avec la participation directe de frères, oncles et cousins. Structure qui remplacerait les amis d'enfance sans pour autant les écarter. Il arrive également que certaines « *équipes [soient] fondées sur une base culturelle et ethnique* » (Dolme) de manière à minimaliser les risques d'infiltration. Notons que l'origine ethnique des membres d'un groupe n'est signalée que dans trois interviews.

Les descriptions des structures des groupes criminels fournies par nos répondants montrent que nous pouvons les répartir en deux catégories :

La première catégorie comprend les groupes qui font appel à des structures de type horizontal. Bien qu'on note, dans la plupart des cas, la présence de véritables leaders. « *Au niveau des équipes, il n'y a pas de boss ou de parrain. On a plus un leader [...]. Il n'y a pas de hiérarchie à l'italienne* » (Bonnano). Il arrive rarement que les membres de ces groupes soient tous issus d'une même famille. Ils sont

composés le plus souvent d'amis d'enfance et de coéquipiers qu'ils ont choisis. « Tous ayant comme caractéristique d'avoir suivi la même voie : celle qui conduit en prison, au crime professionnel et [souvent] au cimetière » (Pierrat, 2003 : p. 9). Les relations intra-membres sont fondées sur l'amitié et chacun des membres possède un champ de spécialisation bien précis (Lupin, Fonseca, Pessoto). Ces groupes sont de dimensions variables : de huit à quinze personnes (Lupin, Fonseca et Esposito). Néanmoins, bien que non hiérarchisé, un groupe peut avoir sous ses ordres une centaine d'hommes (Vincenzo). Enfin, ils occupent un espace géographique défini – quartier par quartier – si leurs activités sont liées au contrôle d'un territoire :

*« Les quartiers sont très organisés. Les gens se connaissent très bien et il y a beaucoup d'interaction. Tu sais Marseille, c'est un grand village. Chaque quartier forme une unité et c'est là que naissent les familles, les équipes ou les clans. [...]. Et, chaque clan apporte sa pierre. L'ensemble des clans, c'est le Milieu marseillais. Le « Milieu » marseillais, c'est donc un milieu interlope et fermé [...] » (Lupin).*

Ils peuvent aussi opérés librement si leur domaine de prédilection (comme les braqueurs) ne nuit pas aux actifs d'une cellule déjà en place sur le même champ d'action : *« Les équipes dominantes sont celles des braqueurs qui sont mieux organisées, plus indépendantes, travaillent en professionnel et ne doivent rien à personne »* (Jacques).

La seconde catégorie comprend des groupes d'individus peu structurés que l'on pourrait qualifier de cellulaires (Daniele et Purito). Ils se composent de quelques membres dont les relations demeurent instables. Pragmatiques, ils n'ont jamais une activité unique. Ainsi, comme le stipulent nos sujets et le rapport sur la situation de la criminalité organisée dans les Etats membres du Conseil de l'Europe (1988, p.8) : *« [chacune de leurs opérations] peut être considérée comme un projet distinct. De nouvelles structures de collaboration [étant] établies pour chaque projet »*. Leur but étant d'amasser un maximum de capitaux en un minimum de

temps. Il est intéressant de noter que ces exégèses font explicitement référence à l'étude de Reuter (1983) sur les trois marchés illégaux, que sont les prêts usuraires, les paris illégaux et les loteries, de la ville de New York. A travers cette recherche, il avance que ce qui ressemble à du crime organisé, se révèle, après examen attentif, n'être qu'une poussière de groupes restreints, informels et éphémères d'entrepreneurs, soumis aux lois du marché, qui se méfient les uns des autres, qui transgressent leurs propres règles, qui opèrent sur une base uniquement territoriale et qui ne cessent de se fragmenter en raison de l'esprit de compétition entourant les marchés économiques.

Au niveau organisationnel, le Milieu pourrait se comparer à « *une toile d'araignée* » (Lupin, Fonseca et Esposito) dans la mesure où « *les équipes font leur business de leur côté mais si une à besoin de quelque chose, elle va faire appel à l'autre, qui lui rendra une autre forme de service* » (Esposito). Elles peuvent aussi s'associer sur divers projets (comme le trafic de stupéfiants international). Mais, si le service n'est pas rendu, si l'association est rompue ou si trahison il y a, le « *pacte de stabilité* » (Fonseca) inter-équipes serait immédiatement brisé et déclencherait une guerre.

Notons également la présence, parmi les groupes qui évoluent à Marseille, d'équipes, clans et familles, qui dominent les autres. Ils sont aux nombres de 3 ou 4 (Bilbon, Lupin et Fonseca) et sont composés, pour l'essentiel, de braqueurs<sup>28</sup> (activité de base), qui se sont, au fil du temps, spécialisés dans le trafic d'armes et de stupéfiants. Enfin, ils se partagent également le marché des machines à sous (Bilbon, Jacques, Fonseca et Pessoto).

En conclusion, nous pouvons dire que le Milieu, espace social « *Interlope et fermé* » (Lupin), est un immense réseau d'individus structuré en équipes, qui

---

<sup>28</sup> Propos rapportés par 13 de nos interlocuteurs.

*« fonctionne comme une société. C'est une société, mais celle du crime »* (Jacques).

Nous allons, dans ce chapitre, décrire et analyser le cheminement de vie de nos répondants, de leur adolescence jusqu'à leur cooptation, de leurs premières expériences de la rue jusqu'à ce qu'ils deviennent des délinquants professionnels, *des beaux mecs* (Lupin), des experts dans leur branche, comme les braqueurs, connus et reconnus, du Milieu.

### **3.3 La délinquance professionnelle : une histoire de vie**

*« La génération spontanée n'existe pas plus dans le crime qu'ailleurs. Les grands noms du « Milieu » d'aujourd'hui ne sont pas nés gangsters : ils le sont devenus » (Raufer et Quéré, 2001 : p.15).*

Une carrière criminelle est un phénomène qui se développe dans le temps, au fil de l'histoire du délinquant, qui demande un apprentissage, la maîtrise de techniques spécifiques ainsi qu'une longue gestation pour venir au jour (Sutherland et Cressey, 1966). Elle n'est en aucun cas, un incident isolé ou une suite d'actes déviants qui surviennent à divers moments de l'existence d'un individu.

Au nombre des motivations du passage à l'acte, au désir d'épouser la voie du banditisme, deux catégories de facteurs ont été mis en lumière par nos interviews : les facteurs « attractifs » dont l'incontestable variable est l'argent et les facteurs plus effectifs dits « pousseurs ». Toutefois, sans vouloir faire d'angélisme intellectuel, nous expliciterons le parcours de nos sujets en nous fondant sur l'histoire de leur vie. C'est-à-dire que nous n'opposerons pas des catégories de facteurs mais rendrons compte, par leur fusion, de la vision et de l'interprétation que donnent les participants à l'étude de leur vécue.



### 3.3.1 La misère

Lorsque nous avons fait appel à la mémoire de nos répondants, les premières images qu'ils ont évoquées sont celles ayant trait à leur enfance. Fils et petit-fils d'immigrés, à l'exception de trois d'entre eux originaires de Marseille, leurs parents et grands-parents ont fui les affres de la misère qui sévissait dans les régions et pays du Sud de l'Europe, pour rejoindre un monde qui, dans l'absolu, devait leur garantir un niveau de vie suffisant pour assurer leur santé, leur bien-être et celui de leur famille. Mais, arrivés les yeux pleins de rêves, leur désenchantement fut à la hauteur des espoirs qu'ils avaient placés dans cette France si souvent idéalisée. Débarqués, ils s'établirent dans ces lieux de désuétude le plus total où naquirent leurs enfants et parfois leurs petits enfants : nos participants. Écoutons, à présent, Esposito, petit fils d'immigré italien, nous relater son enfance :

*« Tout commence très jeune. Moi je suis issu d'une fratrie de 5 enfants, deux sœurs et deux frères. Notre enfance a été heureuse car nos parents ont toujours été merveilleux à nos yeux et le resteront toute notre vie, mais la vie ne nous a pas fait de cadeaux, jamais. Lorsque nous étions jeunes, mon père travaillait au chemin de fer et ma maman était ce qu'on appelle une mère au foyer. Tu imagines bien qu'avec 5 enfants, les conditions de vie avec un seul salaire étaient précaires. En fait, nous ne nous achetions jamais de vêtements, ma mère se les faisaient donner, parfois nous ne mangions pas et nous ne partions jamais en vacances. Nos vacances, c'était la balle dans le quartier, c'était les copains, c'était les histoires de ma mère, c'était les calanques, c'était le port, ... c'était la rue. Nous n'avions pas beaucoup d'argent et lorsqu'on voulait aller à la mer, on faisait quand même une vingtaine de kilomètres à pied. Le plus dur a toujours été le retour mais avec maman, on restait tard jusqu'à 7 heures pour bien profiter de la journée. [...]. La réalité c'est qu'on n'avait rien, sauf l'amour de nos parents et ça, ça n'a pas de prix. C'est peut-être ce qui a fait que je suis devenu un voyou ! Les voir se crever pour rien, les voir souffrir parce qu'ils ne pouvaient pas nous donner ce qu'ils voulaient, parce qu'ils étaient d'honnêtes gens respectueux des lois, qui payaient leurs impôts au détriment d'eux mêmes et parfois de nous. Ce qui m'enrageait le plus, je crois que c'est le regard des gens. J'avais l'impression que nous étions des bêtes parce que*

*nous n'avions pas les moyens de faire comme Monsieur tout le monde. Mais, le pire c'est d'avoir vu mon père se saigner. Ca, je dois dire que ça a brisé quelque chose en moi. Une blessure qui ne s'est jamais refermée. Que de douleur ! Que d'injustice ! Que de souffrance ! Que de larmes versées à prier Dieu pour qu'il nous vienne en aide ! Mais que de pleurs ignorés de tous ! Je n'ai jamais accepté du plus profond de mon âme nos conditions de vie et encore moins le regard des autres. Plus encore je crois le regard des autres. Ca a été destructeur. Petit à petit ça a brisé ce qui me restait d'enfance, d'innocence, et a favorisé l'installation de la haine dans mon cœur. J'en voulais à la société, j'avais la haine, je criai vengeance. Il faut te dire qu'un jour tu te rends compte que tu n'es rien. Tu comprends que, lorsque tu commences à prendre conscience de ça, tu sors de l'enfance et de tes rêves, te dire que tu es une merde et le savoir, ça fait mal, très très mal. Alors, soit tu te soumetts, soit tu prends les devants ! » Esposito.*

En matière de criminalité, l'expérience de la misère à long terme est un mécanisme de base qui pousse certains individus vers la délinquance. Situation précriminelle, elle fait naître au fil du temps un intense sentiment d'injustice subi (Gassin, 1994), de haine, Bilbon parle « *d'humiliation quotidienne* », nous préférons le terme de frustration (Cohen, 1955), car elle constitue pour nos répondants un refus de leurs droits<sup>29</sup> ainsi qu'un refus de leur dignité. La société est perçue comme responsable de tous les maux de la terre, de l'ensemble des préjudices immérités, contre lesquels la délinquance permet de réparer les injustices et les iniquités (Cusson, 1998).

Ce type de situation n'est pas sans rappeler l'étude de Bourgois (1995, 2001) sur le quartier d'Est Harlem à New York. Traitant de l'exclusion et de la marginalité sociale de la minorité portoricaine d'*El Barrio*, Bourgois décrit et analyse les stratégies de celle-ci pour survivre et sauvegarder sa dignité. Il constate que la prégnance de la pauvreté dans ce quartier favorise l'invention d'une culture économique de survie, essentiellement anomique, qui se manifeste notamment par la commercialisation de produits illicites. En ce sens, l'inadaptation du capital

---

<sup>29</sup> Droit à un niveau d'existence suffisant et accès aux besoins primordiaux que sont l'alimentation, l'eau, le logement, l'éducation et le travail.

culturel/humain des habitants du *Barrio* aux valeurs de la société américaine encourage le développement de stratégies innovatrices fondées sur une kyrielle de techniques criminelles. Une personne constatant qu'elle ne peut atteindre la réussite sociale par des moyens légaux pourra résoudre ses problèmes d'ajustement en adoptant le rôle de déviant (Merton, 1968) :

*« Lorsque mes parents sont venus s'établir en France, ils n'avaient rien. Et lorsque je suis né, nous n'avions rien. Je me rappelle même qu'il arrivait souvent que nous ne mangions pas. [...] C'est là que tout à commencer. En effet, dans le quartier des Aygalades, comme nous nous connaissions tous, nous nous entraïdions. Nous étions une bande d'amis assez importante, unis et misérables. C'était un peu, je me souviens, à la vie, à la mort. Nous étions pour l'essentiel italien et corse, la seule exception, c'était Saunière. Comme nous n'avions rien, nous avons commencé à voler, on chapardait dans les magasins, sur les étalages. Mais chose importante pour toi, pour nous ce que les autorités considèrent comme du vol était simplement un moyen de s'approprier ce que nous ne pouvions avoir par les moyens légaux. Nos pères travaillaient mais ne rapportaient pas assez d'argent pour subvenir à nos besoins. Donc, on volait et pour nous c'était normal. Il y avait rien de méchant. On ne faisait pas de mal. On volait pour vivre et être comme les autres. Et, c'est là qu'il faut que tu saisisse que la misère nous a donné une autre façon de percevoir les choses. On volait pour survivre et non pour vivre » Lupin.*

Ainsi, selon nos données, nous pouvons dire que la délinquance trouve sa source dans une « tension » que subissent les adolescents issus des classes défavorisées, tension entre leur position sociale et leurs aspirations :

*« Beaucoup d'adolescents mâles des classes pauvres font l'expérience d'un désespoir né de la certitude que leur position dans la structure économique est à peu près fixe et immuable – un désespoir rendu d'autant plus poignant par leur exposition à une idéologie culturelle dans laquelle ne pas chercher à s'élever est considéré comme une déficience morale et dans laquelle échouer à s'élever est considérée comme la preuve de cette déficience » (Cloward et Ohlin, 1960 : p.107).*

En outre, si l'on examine attentivement la situation de nos acteurs, nous constatons que leurs parents, malgré tous leurs efforts, ne peuvent leur transmettre un taux suffisant de capital humain nécessaire à leur réussite. Rappelons que : « l'accès à ce type de capital et son accumulation laissent présager et entraînent souvent la richesse et une position sociale élevée » (Hagan et McCarthy, 1998 : p.6). Les enfants de parents défavorisés vont alors se diriger vers des voies d'ajustement, certes moins prometteuses, mais qui présentent, à leurs yeux, une chance de plus d'atteindre leurs buts (Cohen, 1955 ; Hagan et McCarthy, 1998) ; sachant que la transmission du capital humain des parents à l'enfant qui se fait au moyen du capital social n'a pu être légué. En ce sens, les enfants des classes populaires, qui se caractérisent par la dépossession de capital sous quelque forme que ce soit, vont résoudre leurs « tensions » en constituant des bandes délinquantes ou en cherchant à intégrer une bande déjà existante dans le quartier (Cloward et Ohlin, 1960) de manière à atteindre des buts culturels et ainsi sortir de la pauvreté.

### **3.1.2 Fratrie et bandes de copains**

Il est avéré depuis fort longtemps en criminologie que l'influence des groupes de pairs déviants sur leurs camarades participe activement à la construction de leur identité délinquante (Cusson, 1981) ; ce que ne démentent pas nos données.

Si la famille est incontestablement le premier espace de socialisation biogénétique d'un enfant, les bandes de copains constituent pour l'adolescent, en tant que milieu sociogénétique secondaire, des cadres d'initiation à la délinquance. Fonseca et Jacques sont explicites à ce sujet. Leur entrée en délinquance s'est effectuée à l'intérieur de groupes restreints de type familiaux ou amicaux :

*« Ce qu'il faut savoir, c'est que lorsque tu débutes une telle carrière, tu commences toujours avec tes amis de quartier et en ce qui me concerne avec mon frère aîné. D'ailleurs, il a commencé le vol avant moi et c'est là que tout a débuté »  
Fonseca.*

*« Ce qui m'a poussé au crime, c'est le quartier. Les amis. Il faut dire que mes parents nous faisaient rarement des cadeaux, on n'avait jamais d'argent de poche. Alors, avec les copains, on a commencé à voler. Et puis, il ne faut pas oublier que tu évolues avec des gens qui ont les mêmes idées que toi, la même haine, les mêmes désirs d'où la création de l'association dite de malfaiteurs pour faire des coups » Jacques.*

Le rôle des fratries dans l'entrée et l'engagement durable dans la délinquance est solidement établi (Rowe et Farrington, 1997) ; comme le fait que : *« les amis délinquants poussent à la délinquance »* (Cusson, 1998 : p.90) ; puisque les relations d'un individu avec ces différentes formes de comportement constituent autant de formes variées d'intégration qui vont influencer sa personnalité et son développement psychologique et social. Nous pouvons dire que le processus d'insertion criminelle résulte des relations sociales dont dispose une personne. Ce que mentionnent Hagan et McCarthy (1998) lorsqu'ils écrivent que :

*« [Les pairs délinquants] agissent comme des mentors ou des tuteurs et transmettent un type de capital humain représentant une forme de capital culturel qui est criminelle. Ce « capital criminel » englobe des connaissances, des informations et des habilités reliées au crime, et il constitue une ressource importante que les jeunes jugent souvent essentielle à leur survie » (Hagan et McCarthy, 1998 : p.8).*

Et, Tommaso Buscetta lorsqu'il dit que se sont les vieux mafieux qui l'ont éduqué et qui lui ont expliqué les traditions de Cosa Nostra quand il avait moins de vingt ans (Arlacchi, 1994).

Mais, si la proximité criminelle peut influencer sur le comportement d'un individu, il faut impérativement qu'il existe une connivence idéologique, une même vision des choses, au-delà du simple apprentissage différentiel, entre le modèle déviant et le sujet : les enfants dits normaux n'adoptent pas de comportement délinquant lorsqu'ils sont en présence de pairs déviants (Cusson, 1998). Pour étayer nos propos, nous pourrions nous référer à Jacques lorsqu'il argue que, jeune, il évoluait avec des personnes qui pensaient comme lui.

Nos données indiquent également que la proximité au monde du crime exerce un certain pouvoir de fascination qui se caractérise par un fort sentiment d'identification aux modèles déviants. Quatre de nos répondants ont été clairs à ce sujet :

*« Quand j'étais plus jeune, j'étais fasciné par ces gens là, à Marseille après l'OM<sup>30</sup>, on entend parler de qui ? Des politiques, des célèbres médecins de notre ville, des riches commerçants ou des vedettes ? Non, comme tu le sais très bien, ici, toute la ville connaît le nom des voyous. Tout le monde connaît ceux qui la dirigent. Les jeunes aiment s'identifier à eux. Ils disent : « tu connais X, ou Y. Putain, je l'ai vu aujourd'hui, je lui ai serré la main... ». Tu vois, moi comme tant d'autres, j'ai été fasciné par ces gens là, par leur notoriété, leur réputation et voir qu'ils avaient de belles voitures, de belles femmes, de l'argent, ... et toi rien, tu te dis que le seul moyen d'y arriver dans la vie ce n'est pas l'école mais c'est de faire comme eux » Vauban.*

Le mode de vie des professionnels du crime et leurs avantages, du moins l'image de la réussite sociale qu'ils projettent, exerce un immense pouvoir attractif (Duprez et Kokoreff, 2000). En effet, certains de nos interlocuteurs ont toujours côtoyé le milieu criminel, dont certaines grandes stars du banditisme. *« Cette proximité joue un rôle décisif »* (Alcazar) dans le développement d'une profonde impression, voire même d'une conviction, que le crime est quelque chose de positif puisque, contrairement aux autres personnes qu'ils connaissaient (surtout ceux qui allaient à l'école), seuls les voyous possédaient et étaient capable d'afficher ce dont ils avaient toujours rêvé : la réussite sociale, qui se traduit à leurs yeux par le respect, la réputation, la notoriété, l'argent, les femmes et les belles voitures.

De plus, l'identité d'un individu se construit toujours par rapport à l'autre, par rapport à un modèle qui peut être une vedette ou un « voyou » : si le modèle que nous observons a un statut valorisant (compétence, pouvoir économique) nous le

<sup>30</sup> Olympique de Marseille, club de soccer de la même ville.

prendrons comme objet d'imitation. L'acquisition du prestige du modèle, en tant que stratégie revalorisante, devient en elle-même gratifiante pour le sujet (Duprez et Kokoreff, 2000). Citons Vincenzo :

*« Les membres de l'équipe du club [que je fréquentais] et leurs amis ont commencé à venir manger dans mon restaurant et nous sommes devenus amis et confidents. Cette relation de confiance a permis aux langues de se délier. Je me souviens, X, me parlait de ses coups, comment ils faisaient pour gagner de l'argent, de sa vie dans les casinos, les femmes, la monnaie. Moi, tu comprends, cette vie me fascinait. Attends, aller dans les plus beaux casinos du monde, dépenser des fortunes, baiser les plus beaux tops, rouler en Ferrari... Je me suis dit : « Et pourquoi pas moi ! » J'avais 24 ans. Donc cette proximité des voyous a fait qu'un matin, excédé par cette vie de labeur, le matin levé 6h, le soir couché 3/4h avec quelques poses pendant la journée, non, dans ma tête c'était fini. D'autant que je n'avais pas accès à mes rêves et que je ne gagnais pas assez d'argent. Donc, j'ai commencé à m'intéresser de près aux activités de mes nouveaux amis. On en parlait régulièrement. Ils me racontaient comment ils allaient braquer, ce qu'ils ressentaient, on parlait des armes, on riait sur le comportement des gens, ... et ça me fascinait surtout qu'ils étaient bourrés, pleins de francs, sans rien faire. Alors [...] j'en avais marre de me faire chier dans ce restaurant pour rien, moi aussi je voulais la grande vie » Vincenzo.*

Nous voyons que les croyances d'une personne font parties des informations cognitives qui vont orienter le comportement d'un individu vers l'identification. Le comportement individuel va alors être transformé en comportement social en raison du caractère attractif de la criminalité. Et, les individus vont chercher à ressembler aux « voyous » en les imitant jusqu'à ce que cette attitude fasse partie intégrante de leur personnalité. Finalement, nous pouvons dire, à l'instar de Sutherland (1939), que le comportement criminel est appris en compagnie de pairs par les mécanismes d'identification et d'imitation, par la glorification d'actes déviants et par une exposition (effet de proximité) à des interprétations positives au non respect de la loi ; ce que ne dément pas Lupin :

*« [...] il y a bien une association favorable au crime. Mais elle est naturelle. Tu ne fais pas ça pour faire du mal à autrui, tu fais ça pour manger. Puis en grandissant cette volonté se transforme en métier. Parce que je peux te dire que si j'avais eu de l'argent, je pense que j'aurais été un artiste ou quelque chose comme ça. J'aurais aimé faire ça mais la vie en a décidé autrement. Alors, pour nous le crime c'était bien et normal. C'était notre droit à nous de réussir dans la vie puisqu'on ne pouvait pas réussir autrement. Mais, lorsque tu commets des crimes, à la base, dans ta tête tu ne violates pas la loi. Tu subsistes. C'est différent. Après, quand tu grandis, là tu sais que tu violates la loi délibérément envers et contre tout pour réussir. [...], [puis] retourner sans rien dans cet état de pauvreté, c'est interdit » Lupin.*

### 3.1.3 Les associations

Comme nous venons de le souligner, « le comportement criminel est lié aux associations différentielles et se développe dans une situation conflictuelle consécutive à une désorganisation sociale<sup>31</sup>, elle-même tributaire d'une désintégration culturelle » (Szabo, 2005 : p.3). Même si, la délinquance peut-être un modèle idéalisé où les individus qui passent à l'acte ne sont pas issus de quartiers défavorisés.

Si le groupe de pairs exerce une certaine attractivité, devenir délinquant demande, à l'inverse de la simple expérience, un investissement personnel sur le long terme. En ce sens, l'investissement délinquant, prémisse de la carrière délinquante, est une démarche qui vise à analyser sa réalité en cherchant à la transformer, à l'améliorer. Cette logique de l'action a pour but essentiel de lutter contre la rareté (nourriture, vêtements...) ou la répartition inégale des objets convoités. C'est pourquoi, les individus ne pouvant réussir seuls à dépasser leurs difficultés d'adaptation environnementale, vont résoudre leurs problèmes d'ajustement dans la collectivité.

---

<sup>31</sup> Pour Szabo, la désorganisation sociale doit être définie comme : « la décomposition de la société en plusieurs secteurs, en conflit les uns avec les autres, l'affaiblissement de l'effet cohésif de la culture globale et l'apparition de cultures particulières – les sous-cultures – sont les causes fondamentales du comportement criminel n'a de sens que dans une situation conflictuelle », (Szabo, 2005 : p.3).



Trois tranches évolutives de délinquance groupale ont été mises en évidence par nos interviews : celle des 12 – 18 ans, des 18 – 20 ans et celle correspondant aux équipes (que nous ne traiterons pas dans cette section).

Lorsqu'on se réfère à nos données, nous constatons que nos répondants ont commencé leurs actes délictueux vers l'âge de 12 ans avec généralement leurs amis d'enfance, si ce n'est pas leurs frères. Ce groupe primaire se compose d'un nombre assez élevé de personnes, d'une dizaine à une vingtaine d'individus, entretenant des relations intimes, uniformisatrices et rassurantes, s'essayant à une pluralité d'activité criminelle comme le vol à la tire, le vol de voitures et les cambriolages, pour l'essentiel :

*« Dans le quartier du Panier tout le monde se connaissait. Il y avait une vraie solidarité. Les commerçants, les entrepreneurs, les marins, les dockers, les boulangers, les bouchers, ... s'entraidaient. C'était le bon temps. Nous vivions en communauté et chacun d'entre nous protégeait l'autre. C'était la règle : Ne pas parler ! C'est dans ce contexte d'amitié, de solidarité et de pauvreté que nous avons grandi. Et, comme nous étions très pauvres puisque nous n'avions rien, nous avons commencé à chaparder. Nous avons commencé à cambrioler les appartements des personnes avec lesquelles nous n'avions pas d'affinités, [puis] ceux des autres quartiers. C'est comme ça que cela a commencé. Tout simplement comme de milliers d'hors-la-loi avant nous. Sauf que nous étions très respectueux des règles, des personnes âgées, des femmes, pas comme maintenant. Je me souviens nous étions une dizaine d'amis d'enfance âgés de 10 à 16 ans. On était bon. Ma mère adorait les tapis, alors de temps en temps avec les copains on en volait et je les lui offrais. Qu'elle était heureuse ! Mon père, lui, me corrigeait souvent car il n'admettait pas que nous volions tout ce que l'on trouvait. Mais avec le temps, il l'a accepté. [Puis] à 13 ans, [...] les choses se sont précipitées. Mon père est mort. Ce fut la catastrophe puisque nous n'avions plus rien ! Alors, avec mes frères et mes amis, nous avons redoublé d'effort dans les trafics en tout genre. Je n'avais plus le choix » Alcazar.*

Ces bandes sont relativement peu structurées et marquées par la recherche du semblable chez les membres qui la compose ; ce qui favorise la distorsion des règles normatives prescrites par la société et la transmission des valeurs

délinquantes. Nous rejoignons ainsi les propos de Sutherland (1939), Cloward et Ohlin (1960) et McCarthy (1996), lorsqu'ils écrivent qu'il existe dans certains types de quartier une intégration entre délinquants d'âges différents favorisée par des tuteurs. Toutefois, nous réfutons partiellement les écrits de Shaw et McKay (1942, 1969) dans la mesure où les bandes de délinquants peuvent naître dans des quartiers pauvres qui ne sont pas forcément caractérisés par la « désorganisation » dans le sens où ils l'entendent. Ils sont « organisés » mais différemment des quartiers riches.

Puis arrive, après avoir multiplié les infractions, le temps des premières arrestations mais pas encore marquées par l'incarcération. C'est à ce stade que s'opérationnalise un véritable tri où la majorité des pairs délinquants vont mettre un terme à leur carrière criminelle. Cette phase se déroule généralement vers l'âge de 18 ans :

*« En résumé de ce que je viens de te dire, tu pourras noter qu'à la base nous étions pauvres, issue du même quartier, élevés dans les mêmes conditions sociales mais les chemins des uns et des autres ont : soit divergés pour certains, ou convergés pour d'autres. Ceux qui ont abandonné, ce n'est pas à cause de la bienveillance des parents, ni grâce à la société ou encore moins à je ne sais quelle vertu moralisatrice. Ils ont arrêté car ils avaient peur. Peur de la prison, de la torture, d'être tué. Nous, non. L'appétit vient en mangeant et rien ni personne ne pouvait me contraindre de faire contre mes convictions. Quand tu as rien, soit tu vas à l'école et tu espères toute ta vie t'en sortir, chose qui est très rare, soit tu prends les devant, tu n'écoutes pas ces imbéciles moralisateurs de politiciens qui te font croire n'importe quoi et qui font pire que toi et tu vas chercher l'argent où il est. La réussite sociale avant tout. Tu peux ajouter aussi que c'est vers cet âge (18ans) que s'effectue l'épuration dans les groupes. De vingt à la base, on s'est retrouvé plus que six. Six frères [qui ont] fait en sorte de réussir ensemble, sans jamais dévier de conduite » Lupin.*

C'est vers cet âge médian que la délinquance groupale va prendre une autre forme. Ces nouveaux groupes, aux maillages très étroits, entretiennent des relations encore plus intimes. Ils sont plus ou moins structurés, ont des contacts

directs et réguliers avec des adultes qui ont réussi dans le banditisme, mais ont des activités encore discontinues, si elles ne sont pas impulsives : proxénétisme, trafic de stupéfiant à l'échelle du quartier et début de braquages.

*« Il faut que tu saches qu'avec mes amis, nous avons passé les trois quarts de notre temps dans la rue à voler et à revendre. On commençait à gagner beaucoup d'argent et dans le quartier, on nous connaissait. On se faisait remarquer par les autres car nous étions impitoyables. Ce qui fait qu'on commençait malgré notre jeune âge à connaître du monde. Les réseaux souterrains de la came par exemple. Parce qu'on dealait du « shit ». Mais bien entendu les seconds revendeurs du quartier, pas encore la source. A 16 – 18 ans, on était devenu la bande de quartier la plus réputée car la plus organisée et dangereuse. Organisée parce qu'on revendait toujours intelligemment, chacun avait un rôle précis dans le groupe. C'est à cette même époque que l'on a commencé les braquages. Entre temps, l'épuration au sein du groupe s'effectuait. [...]. Par la suite, il te reste quelques amis d'enfance avec qui tu vas faire route commune. Vous allez évoluer ensemble. Cette amitié, c'est la base. La confiance issue de l'amitié n'a pas d'égal. Après, l'engrenage est irréversible. Tu t'enfonces de plus en plus dans les activités criminelles. C'est comme une spirale, tu ne peux plus reculer. Arrive un moment où c'est trop tard. D'autant plus que tu ne sais faire que ça et faire le larbin, non merci » Pessoto.*

A l'inverse des groupes de pairs primaires qui sont souvent des groupes d'initiation à la délinquance, ces bandes, véritables associations de malfaiteurs, possèdent un réel capital criminel et un certain taux de capital symbolique leur permettant de se constituer du capital social tant nécessaire à leur réussite. Pessoto stipule d'ailleurs que dans le quartier, tout le monde les connaissait, sous entendu leur réputation, gage d'une certaine confiance ou du moins d'une certaine potentialité criminelle ; et qu'ils avaient saisi tous les rouages du trafic de cannabis. Néanmoins, nos données de recherche nous informent que le braquage, comme le trafic de cannabis, s'apprend sur le tas. En ce sens, le tutorat (McCarthy, 1996), c'est-à-dire l'enseignement concret des techniques criminelles, n'est à ce stade que limité. Il faut pour devenir un « beau mec » et évoluer à une échelle supérieure de la voyoucratie se comporter comme tel et être reconnu des pairs

adultes. C'est-à-dire être rebelle et faire ses preuves en passant l'épreuve du feu qui est la prison. Cette dernière étape, si elle est réussie, ouvrira en grand les portes de la cooptation.

### 3.1.4 La rébellion

Pour nos sujets, le choix de la professionnalisation trouve sa quintessence dans le phénomène de rébellion. Au plus profond de leur âme, ils considèrent la société comme une structure de domination au service des « puissants », plus exactement des « bourgeois », qui ne leur permet pas d'épancher leur soif de justice. L'extrait suivant, obtenu auprès de Jacques, est démonstratif :

*« Jeune, j'avais un regard lucide sur le monde. Je me suis vite rendu compte qu'il n'y avait pas de justice dans ce monde. Attends, mes parents se saignent et c'est les autres qui en profitent. Donc la loi ne signifie plus rien, tu comprends. Tu te sens frustré, trahis par les valeurs que tes parents t'ont apprises. Quelle justice ? Celle des riches !!! Non, trop de douleur en moi ont fait que je suis passé de l'autre côté. Mais comme je te le disais, cette rébellion contre le système est latente. Elle est à l'intérieur de toi. En toi. Et en vieillissant, tu en prends conscience. Et c'est là que tout se joue. En effet, il faut que tu aies certaines qualités bien spécifiques pour exploser. Pour te libérer des chaînes de l'injustice. Il faut que tu sois fier, orgueilleux et que tu sois un battant. Alors si tu as des couilles, du courage, tu crèves l'abcès. Et tu te fais justice. Tu vas chercher ce que tu n'as jamais eu. Tu comprends mes parents se sont crevés le cul et qu'est-ce que mon père a gagné dans toute sa vie ? Rien » Jacques.*

L'idée avancée, ici, est que le phénomène de rébellion s'inscrit dans le cadre d'une lutte des classes dont le crime serait le seul outil susceptible de réparer les torts et de briser les fers de la servitude sociale. Elle se développe progressivement, de façon latente, comme une tumeur bénigne non soignée qui deviendrait maligne pour exploser en métastases généralisées. Elle débute généralement par un état interne initial (t) qui se traduit par une prise de conscience et la non acceptation de sa condition sociale. Puis, se développe et

s'enrichit de l'accumulation de diverses frustrations (temps de latence) jusqu'à leur cristallisation, moment (t1), qui sonne le glas de la révolte (état externe) : autrement nommée rébellion (crever l'abcès). Toutefois, il faut certaines qualités : « *fierté, orgueil, courage et témérité* » (Lupin) pour pouvoir s'engager dans une telle voie ; qualités qui sont aussi des traits de personnalité.

D'un point de vue analytique, nous pourrions dire que la volonté de faire carrière dans le crime peut se comparer à une forme primitive de protestation sociale. Primitive au sens de tribal, d'archaïque, soutenue par une idéologie qu'Hobsbawm (1965) qualifie de Robin des Bois : exploités (pauvres, paysans, ouvriers)/exploiteurs (riches, propriétaires fonciers, bourgeois). En effet, à travers cette recherche, nous avons pu constater que nos répondants, comme les bandits calabrais ou corses, commencent toujours leur carrière par des actes plus ou moins bénins « qui ne sont pas considérés comme criminels au regard des usages locaux, mais qui le sont pour les autorités locales et par l'Etat » (Hobsbawm, 1965 : p.29). Evoluant dans un monde qu'ils ne maîtrisent pas, qui les écrasent économiquement et sur lequel ils n'ont aucune emprise (précarité, incertitude de l'emploi), ils entrent en rébellion contre l'Etat, ennemi exploiteur, qui veut leur imposer sa loi. Ce qu'écrit Mazauric (2002) :

*« Ceux qui se rebellent le font au nom d'une argumentation qui donne légitimité à leur entreprise et désarment à l'occasion les autorités ; ils revendiquent leurs « droit » : à la vie, droit au respect de soi, qui s'opposent à la loi. Loi abusive bien souvent car elle méconnaît les " droits " reconnus antérieurement, acquis dans les pratiques, les coutumes, les privilèges » Mazauric (2002).*

Sauf que, dans la véracité des faits, nos sujets, aussi rebelles soient-ils, ne sont ni des « Robin des Bois », ni des révolutionnaires. Ce sont des réformateurs. C'est à dire qu'ils sont apolitiques. Ils ne veulent pas changer la société mais profiter du système. Leur but n'est pas de redistribuer le butin de leurs méfaits, aux pauvres paysans abusés par les riches propriétaires fonciers, mais de s'enrichir et de réussir

leur vie. En ce sens, les groupes criminels peuvent être considérés comme des tremplins sociaux sur lesquels s'appuient les individus les plus déterminés afin de satisfaire leurs ambitions personnelles (Hobsbawm, 1965).

De ce fait, la volonté de faire carrière dans le crime doit être comprise comme un processus qui ne relève ni du hasard, ni de la fatalité. Elle est une forme d'accommodation ou de résistance (Quinney, 2000) à l'oppression de l'Etat capitaliste, dont l'essentielle visée reste l'obligation de combattre les formes de rapports sociaux jugés injustes. C'est pourquoi, l'engagement criminel, la rébellion, est :

*« une lutte non pas pour l'équité mais pour l'égalité, pour rendre justice aux victimes des puissants, pour rétablir la dignité des individus et d'une certaine manière pour pouvoir influencer sur sa propre destinée » (Mazauric, 2002).*

Même si, nous l'avons vu, cet « idéal » n'est qu'un absolu tant la réalité a pour ultime but l'accumulation de capital financier.

Après avoir appris le comportement déviant, assimiler la manière dont se comporter et multiplier les infractions, arrive le moment inéluctable de l'incarcération. Cette étape obligatoire, bien souvent négligée par la recherche, marque un tournant décisif, s'il n'est pas définitif, dans le processus de professionnalisation criminel. Contrairement aux idées reçues, elle fait partie d'une logique de vie qui permettra, aux individus décidés d'épouser la voie du banditisme d'obtenir les précieux capitaux si nécessaires à leur réussite.

### **3.1.5 La prison**

Pour le corps social, la neutralisation est souvent, voire systématiquement, liée aux notions de peine et de réinsertion : nous décidons de condamner, à la prison ferme, un individu pour exprimer notre attachement au respect des valeurs

qui nous incombent afin que le fautif paye pour le ou les crimes qu'il a commis. Mais plus encore, nous estimons qu'il faille, à des fins essentiellement préventives, aussi le « traiter », de façon à l'aider à changer sa manière de vivre et de penser pour qu'il « réintègre » le monde normé ; pourrait dire Cusson (1998 : p. 200).

Or, nos données suggèrent que malgré notre désir de rétribution, la détention n'exerce qu'une dissuasion limitée. Et, la réinsertion, au sens propre du terme, n'existe pas. La délinquance n'est pas une maladie susceptible d'être « traitée » : c'est un phénomène social.

L'identité délinquante n'est pas une donnée toute faite : elle se construit progressivement en fonction des changements psychosociaux et environnementaux vécus par un individu ; ainsi qu'au travers de ses choix (comme celui d'une carrière) et ses engagements (respect de la loi, du code d'éthique du Milieu, des pairs) qui vont lui offrir des possibilités (apprentissage de nouvelles techniques criminelles, contacts) et des orientations nouvelles (cooptation, association). L'un d'entre eux étant l'incarcération.

L'enfermement ne maintient pas forcément l'état de désocialisation de la plupart des individus. Au contraire, « le système judiciaire produit, par la mise sous écrou, une mise en connexion concrète entre délinquants » (Chantraine, 2002 : p.237). Qui n'est pas sans conséquence dans leur vie. C'est cette connexité qui va permettre aux individus les plus compétents, déterminés et entreprenants, de développer des relations consubstantielles avec les membres du Milieu à travers lesquelles ils vont se valoriser :

*« En prison, j'ai pris conscience de mon potentiel. J'ai évolué. L'évolution d'un criminel se fait là. Quand tu entres, t'es fiché, tu acquiers définitivement le statut de criminel. Ensuite, lorsque tu restes 15 ans enfermé comme moi, il est évident que ton séjour est ponctué de rencontres. Certaines sont de parcours : simples discussions entre détenus qui ne mènent à rien si ce n'est à faire son temps. D'autres, sont plus constructives. En*

*effet, si lorsque tu entres, t'es catalogué comme un « bon gars », un bon gars c'est quelqu'un qui sait se taire, ne pas parler, alors tu deviens potentiellement digne de confiance. Donc, comme tu es estampillé de l'étiquette « bon jeune », ça te donne la possibilité de rencontrer les gros bonnets puisqu'en prison tout le monde parle avec tout le monde, il n'y a que ça à faire, et de te mettre sous « leur aile ». Et ça, c'est très important pour ton avenir. Parce que la prison te permet non seulement de rencontrer des personnes, de faire des projets, d'élargir tes contacts mais également de te faire une réputation et de connaître les dernières techniques en matière de contre sécurité. Comme tu peux le comprendre maintenant, la prison est une étape essentielle dans la vie d'un gars comme moi » Fonseca.*

Lorsqu'un déviant chronique est incarcéré, il acquiert, en général, aux yeux des instances judiciaires, policières et sociétales, une nouvelle identité : celle de « voyou » (Becker, 1963, 1985). Or, en détention, même ainsi stigmatisé, il n'est pas forcé que ce dernier soit reconnu en tant que tel aux yeux de ses pairs. Pour ce faire, il faut que l'acteur illégal développe des liens, des relations affectives, avec les cadres de ce champ social ; qu'il respecte la loi du silence ; et qu'il possède un certain taux de capital criminel. Une fois et seulement une fois ces conditions remplies son statut changera : « *de rien à bon gars* » (Lupin). Cette identité nouvellement acquise lui permettra ainsi :

- D'optimiser son capital social (extension du réseau de connaissance propice à la multiplication des opportunités de business) et symbolique (reconnaissance des pairs) :

*« On s'était déjà fait un nom dans le quartier et là, comme je n'ai pas parlé, j'ai été considéré comme un gars sérieux, de confiance, avec qui on pouvait travailler et notre réseau de contact a commencé à s'étendre. La prison dans une carrière criminelle, c'est donc très important. Elle te donne réputation » Fonseca.*

- Et de maximaliser son capital criminel (Amélioration des techniques et des savoirs liés au crime) :



*« Je vais te dire quelque chose, en prison, c'est là que tout s'apprend et que tu affines tes techniques et tes coups. Quand tu te fais arrêter et que tu dois tirer quatre ans. Qu'est ce que tu fais tous les jours dans ce trou ? Bien les prisonniers discutent, commentent les infos et les coups des autres. Se disent pourquoi et comment leur affaire n'a pas marché. Ils améliorent ainsi leurs techniques » Lupin.*

Notons ici, que nos répondants ont insisté sur le terme : « amélioration ». Ils considèrent que « *l'apprentissage [stricto sensu] des techniques criminelles se fait sur le tas* » (Lupin), en compagnie de leur groupe de pairs, mais se peaufine en détention. A savoir qu'il vise leur perfectionnement (quelle arme employée dans telle ou telle situation, s'il faut se munir d'un gilet pare-balles, comment ouvrir un sac jet d'encre antibraquage, quel circuit emprunté pour faire passer telle ou telle marchandise) et une progression des délits : moins risqués et plus rentables. Et, le lieu le plus propice à une telle formation est la prison puisqu'elle est le carrefour de rencontres privilégiées des personnes ayant choisi le crime comme profession. Ce que mentionne Chantraine (2002, p.235) lorsqu'il écrit que : « la détention est un institut de formation permanente de la délinquance ». On ne s'improvise pas voleur, braqueur professionnel ou trafiquant international de stupéfiants.

En fait, la prison, véritable rite de passage, s'inscrit dans la continuité d'un parcours et fonctionne comme un centre actif de distinction différentiel « qui consacre l'évolution d'un statut de petit délinquant, [...] à celui qui a une certaine autorité, une expérience et un savoir à transmettre et partager » (Chantraine, 2002 : p.228). En ce sens, elle est une étape fondamentale à l'évolution délinquante.

Finalement, nous pouvons dire que la détention, en tant qu' « *université du crime* »<sup>32</sup> (Bilbon), est un système d'insertion (apprentissage des normes, valeurs

---

<sup>32</sup> Remarquons que nos répondants font une réelle différenciation entre la rue qu'ils considèrent comme l'école du crime et la prison qui est l'étape suivante de formation continue à la délinquance qu'ils nomment université. Il existe bien une progression dans les délits, l'apprentissage des

et des techniques criminelles) qui oriente les meilleurs individus (distinction sociale, changement de statut) vers la délinquance professionnelle de pairs ou la cooptation. Elle s'intègre plus dans un système de vie qu'elle ne les dissuade de poursuivre leurs activités. Le temps passé en détention est donc utile, orienté vers l'extérieur, vers la réussite et l'avenir (Chantraine, 2002).

Nous l'avons vu, les individus qui décident d'épouser la voie du banditisme le font parce qu'ils estiment qu'en dehors de ce cadre, il leur est impossible de sortir du schème social dans lequel ils sont nés. Convaincus d'être exploités, ils mettent en œuvre toutes les stratégies dont ils disposent pour réussir leur vie et ainsi connaître une mobilité sociale ascendante. Mais attention, si nous avons également appris que l'apprentissage du comportement déviant, sa valorisation et son accréditation, passent par une série d'étapes successives qui illustre bien le concept de carrière, l'accès aux équipes qui composent le Milieu, stade suprême de la voyoucratie, n'est pas donné à tous les délinquants. Bien au contraire, seule une infime partie se verra octroyer la possibilité d'être cooptée. Ce que nous allons voir à présent.

---

techniques criminelles et un renforcement des valeurs déviantes, sanctionnée par la reconnaissance des pairs que nous appelons au niveau conventionnel « diplôme universitaire ».

### 3.4 La cooptation

Le recrutement des équipes qui composent le Milieu marseillais se fait sur la base du principe de cooptation. L'admission ne dépend pas uniquement de celui qui décide de devenir un criminel professionnel. Il faut être accepté par les autres, posséder certaines qualités et démontrer ses compétences.

*« Les contacts par l'entremise d'amis déjà bien en place peuvent aussi te servir de tremplin dans la « voyoucratie ». En effet, si un ami est déjà dans une équipe x qui jouit d'une des réputations les plus en vue du moment, cet ami dit à l'équipe, si on le prenait, c'est mon frère, cousin ou ami et il a telle ou telle compétence, on peut lui faire confiance car il a fait telle ou telle chose, les membres de l'équipe vont réfléchir. Mais avant de t'engager sur un coup, ils vont se renseigner sur toi, te tester, voir de quoi tu es capable et t'emmener sur des petits coups. S'ils estiment que tu es apte, alors tu participeras au gros coup et ton nom sera collé à celui de ton équipe. Là, ça y est. Tu as eu une espèce de promotion sociale dans la voyoucratie puisque tu fais parti de l'équipe x et tout le monde saura que tu fais parti de cette équipe ce qui te donnera une réputation non négligeable » Pessoto.*

Comme le mentionnent Sutherland (1937), Sutherland et Cressey (1966), Cretin (1997) ou Sommier (1998), c'est le groupe qui décide qui aura le privilège de se joindre à eux. C'est l'équipe qui fixe les modalités d'adhésion en fonction de ses besoins. Mais s'il dépend de l'équipe d'admettre un nouveau membre en son sein, il dépend autant du candidat d'en faire la demande (Sutherland et Cressey, 1966).

Les interviewés précisent également que les personnes qui se joignent à eux sont, en général, celles avec lesquelles ils entretiennent des rapports d'amitié : des parents, des amis, les amis des amis, ainsi que des personnes rencontrées au cours de leur vie, que ce soit en prison ou dans des bars. Effectivement, que l'individu doive être placé dans un contexte propice afin d'y développer des relations personnelles, leur capital social, n'est pas un fait inusité. Mais attention : qui dit

cooptation ne dit pas piston. Avant de faire partie d'une équipe, les prétendants sont « testés » (Vincenzo) de manière à savoir s'ils possèdent les compétences (capital criminel) et les qualités (capital personnel) adéquates pour ce genre de profession. Par la suite, lorsqu'ils auront fait leurs preuves, comme savoir se taire, la confiance naîtra entre les différents protagonistes. C'est à ce moment là, qu'on proposera à l'individu, s'il accepte, de faire partie intégrante et à part entière du groupe. De telle manière que, si la personne « sélectionnée » n'est pas à la hauteur des tâches à accomplir, elle ne sera pas cooptée. Écoutons Jacques et Bilbon nous l'expliquer :

*« C'est vrai que beaucoup de jeunes voyous essaient de fréquenter les mêmes endroits que nous de manière à se faire remarquer. Mais je dois te dire que, malgré le fait qu'il fasse leur beau, on est plus sûr des gens qui sont en prison. S'ils fréquentent les bars, c'est à cause de notre réputation et ils savent que s'ils font preuve de certaines qualités, on pourra peut-être les aider. Maintenant, faire parti de notre équipe, c'est tout autre chose. Tu comprends, les choses ne se font pas comme ça. Il faut du temps. Les liens se créaient petit à petit. Il faut qu'il y ait une osmose qui se fasse, une même vision des choses, les mêmes idées. Et ça prend beaucoup de temps. Avant de t'associer avec quelqu'un, il faut avoir fait certains coups ensemble de façon à pouvoir tester la personne. Il faut que tu l'amènes à droite, à gauche et voir ce qu'il vaut » Jacques.*

Pour ce faire, les professionnels font passer une batterie de tests « aux candidats » jugés susceptibles d'intégrer leurs groupes. Ils occupent une place centrale dans le recrutement et surviennent inopinément sans que le sujet en soit informé :

*« [...], on teste les gars en les menant discrètement faire un coup, notamment lorsque l'on va frapper des gens, pour reprendre notre argent. Ils le savent pas, et on regarde comme ils réagissent en action tout en restant très proche d'eux pour les protéger au cas où. Et quand tu commences à connaître les gens, tu repères vite les bons. Souvent, ces gars là, quand l'amitié est créée, ils te demandent plusieurs fois de venir faire un coup avec toi. Et là, tu juges si c'est bon ou pas. Si tu as la confiance, que tu vois que c'est un bon gars, battant avec des*

*couilles, tu y vas. Mais ça dure des mois et des mois avant d'amener quelqu'un faire un gros coup. C'est là, qu'on sait s'il a les capacités à faire partie du groupe ou pas » Bilbon.*

Ces exercices servent essentiellement à obtenir des renseignements d'ordre techniques et psychologiques sur le prétendant en le mettant à l'épreuve, en situation, de manière à juger sa valeur. Le recrutement n'est donc possible que si le « néophyte s'acquitte correctement de ses tâches d'apprenti ou de compagnon » (Sutherland et Cressey, 1966 : p.258). Ces tests sont généralement orientés de façon à ce que le candidat puisse démontrer sa capacité à garder le silence, source de confiance et ses habilités criminelles. Sachant que la cooptation sera d'autant plus favorisée que l'individu jouit d'une bonne réputation.

### ***La capacité à garder le silence, source de confiance***

La confiance est un des éléments clefs de la cooptation. Selon les interviewés, elle s'acquiert, au fil du temps, lors de la répétition des actions criminelles :

*« Tu n'engages pas n'importe qui. Il faut qu'il respecte certains critères même si c'est l'ami d'un ami. Il faut qu'il soit courageux, intelligent, rebelle et prudent sinon ça sert à rien. Imagine t'engages sur une affaire un gars qui vaut rien. Il risque de te fourrer. Après tu vas en prison. T'es donc obligé de l'abattre. Avant d'intégrer [quelqu'un] on commence à questionner notre entourage sur [sa] valeur [...]. Qui s'est ? Qu'est ce qu'il a fait ? Qu'est ce qu'il propose ? On se renseigne avec toutes nos connaissances. Les gens du Milieu, les flics véreux et les avocats. Puis, on l'observe. Parfois, des mois. On l'envoie à son insu faire telle ou telle chose. On teste. S'il va en prison, c'est le grand test. Ne jamais parler révèle la valeur de l'être. C'est là que née la confiance. [Ensuite], on observe aussi sa valeur, s'il a les qualités requises, ses capacités et sa conduite. Après s'il convient, il est enrôlé. Ainsi, petit à petit, il apprend les règles du Milieu et pourquoi un jour si il montre assez d'habiletés comme moi, il deviendra un des leaders du Milieu » Lupin.*

Cependant, la confiance n'est définitivement acquise, même s'il s'agit d'un ami, que lorsque les prétendants réussissent l'épreuve du feu : l'arrestation. Cette dernière étant considérée comme fondamentale puisqu'elle relèvera aux futurs partenaires la capacité du prétendant à garder le silence, terreau fertile des connivences criminelles :

*« Lorsque tu ne parles pas, tu peux garder un secret. C'est la base de tout. La confiance naît. [...] On s'était déjà fait un nom dans le quartier et là, comme je n'ai pas parlé [lors de mon arrestation], j'ai été considéré comme un gars sérieux, de confiance, avec qui on pouvait travailler et notre réseau de contact à commencer à s'étendre » Lupin.*

La confiance, source de consubstantialité, fait donc partie de « *l'éthique du Milieu* » (Lupin). Elle peut être définie comme un haut niveau de connaissance mutuelle et le désir de poursuivre des intérêts communs. Cette réciprocité pouvant varier entre une relation ponctuelle et un partage plus profond qui transforme parfois des intérêts communs en relation d'attachement et d'amour qui est à notre sens le cœur de toutes les associations criminelles. Les membres de ses équipes étant pour là plupart « *unis à la vie, à la mort* » (Lupin).

### ***Les habilités criminelles***

Hormis cette indispensable capacité à savoir se taire devant les forces de l'ordre, les participants estiment qu'il faille posséder certaines habilités comme « *le courage, l'intelligence et la prudence pour faire une carrière de grande envergure* » (Lupin). Ce que mentionnent également Klockars (1974), Arlacchi (1983, 1992, 1994), Reuter (1990), Sommier (1990), Falcone et Padovani (1991), Bourgois (1995, 2001), McCarthy et Hagan (2001) et Robitaille (2001). Toutefois, même si l'individu possède le profil type de la parfaite recrue, sa cooptation ne va pas forcément de soi. Les sujets sont aussi choisis en raison de leurs aptitudes reconnues dans un domaine particulier. Dans une équipe criminelle, comme dans toute entreprise légale, chaque membre possède une fonction qui lui est spécifique.

*« [Lorsque j'ai monté mon entreprise de tee-shirt, j'ai appris comment marchaient] les réseaux de distribution. Du fournisseur, en passant par les différentes modalités douanières (sortie de la marchandise du territoire marocain et entrée sur le sol français), [...] et quand il [a fallu] mettre en œuvre le trafic de cannabis, pour lui c'était moi. C'était moi parce que je connais parfaitement comment fonctionnent les autorités marocaines. J'ai travaillé avec eux dans le business de tee-shirt. Son choix lui est apparu évident » Dolme.*

Ainsi, les groupes n'hésitent pas à s'octroyer les services de personnes compétentes selon leurs besoins et/ou les modalités du trafic à organiser. Par contre, à titre de vérification et de façon à maximaliser la sécurité du groupe, les compétences de l'individu sont testées au même titre que ces qualités. Seuls les meilleurs d'entre eux auront le droit de faire partie de la caste très fermée des professionnels du crime.

On peut donc dire, que la mise en situation, dont parlent Sutherland (1937) et Sutherland et Cressey (1966), qui consiste à faire réaliser des tâches de plus en plus importantes au candidat de façon à juger sa valeur, s'avère plus que fondée. D'ailleurs Arlacchi et Calderone (1992) n'écrivent-ils pas que pour être admis au sein de la Cosa Nostra sicilienne, les sujets doivent démontrer leur capacité à garder le silence ainsi que leurs habilités criminelles.

### ***La réputation***

Comme le mentionne Emler (1990, 1994, p.119) : « L'histoire foisonne de héros dotés de qualités de chef extraordinaires, d'un courage ou d'un dévouement hors du commun, mais aussi de vils personnages, célèbres pour leur monstrueuse cruauté, leur perfidie ou leur égoïsme démesuré ». Carbone, Spirito, les frères Guérini, Tany Zampa, Jacky Imbert et Francis Vanverberghe, sont autant de personnages dont nous pensons connaître le caractère. Pourtant nous n'avons jamais pu les rencontrer. Nous les connaissons de par leur réputation.

*« [...] la réputation c'est ta fiche, ton pedigree. Grâce à elle, on sait qui tu es, ce que tu as fait et ce que tu vaux. Sans elle, tu n'es rien. Elle t'ouvre les portes de la réussite, te donne le respect des autres et te confère une aura. Les voyous ont toujours une aura autour d'eux » Alcazar.*

*« Sans réputation tu n'es rien, les gens ne s'intéressent pas à toi et tu n'auras pas de bons contacts pour réaliser des coups. La réputation correspond non seulement au pedigree d'une personne mais aussi à ses qualités. C'est sa fiche. Une bonne réputation c'est par exemple, être capable de tuer, de mener à bien une affaire ou une tâche spécifique, surtout et AVANT TOUT NE PAS PARLER, fermer sa gueule en toutes circonstances, ce qui n'est pas très évident, être intelligent, savoir négocier, être prudent et respectueux des règles du Milieu » Esposito.*

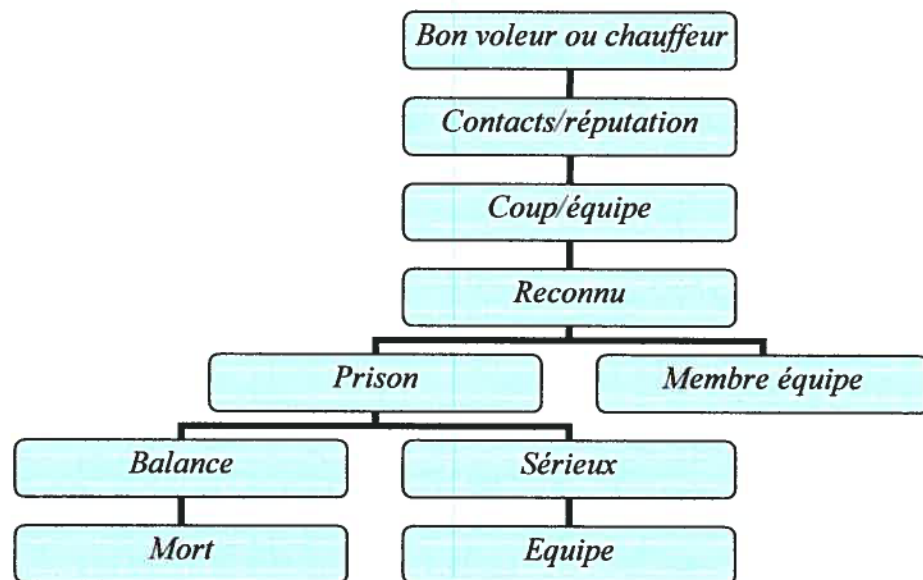
Elle est une valeur subjective qui appartient à la famille du patrimoine individuel d'une personne et qui est constituée de l'ensemble de ses actions (criminelles et relationnelles). Elle s'établit généralement sur la base de qualités rares (comme le courage, la prudence, le respect de la loi du silence) ou de facultés exceptionnelles (comme être un bon chauffeur)<sup>33</sup>. Par contre, elle n'est jamais définitivement acquise : elle peut s'affirmer ou se dégrader. Tout est fonction : du degré de réussite criminelle (nombre de coup réalisés avec succès) ; du degré de coopération (les délinquants doivent œuvrer pour le bien de l'équipe, sans retirer de profit personnel ou alors limité) ; du respect et de l'aura que suscitent certains ; ainsi que de leurs attitudes et conduites (comme ne pas être une « balance »).

La réputation est aussi un véritable filtre qui permet « de sélectionner des collaborateurs fiables et compétents, [...], sans avoir à entrer en contact avec eux » (Fauchet, 1994 : p.128-129). Par exemple, lorsqu'une équipe a besoin d'une personne spécialisée dans un domaine précis, elle n'aura qu'à se servir de son réseau personnel, de sa « grapevine » (Steffensmeier, 1986 : p.159).

<sup>33</sup> Lupin considère qu'il existe de rares bons chauffeurs dans le Milieu. Par conséquent, lorsqu'un individu présente les qualités adéquates et une telle compétence, son admission au sein d'un groupe sera plus que probable.



*[Dans le Milieu], on fait intervenir dans certains coups, certaines personnes qualifiées pour réaliser telle ou telle tâche. Parce qu'à la base, tu as l'équipe. L'équipe c'est le noyau. Elle est composée de tes amis d'enfance et de personnes sûres que tu as appris à connaître, avec qui tu as partagé certaines expériences et dont tu es sûr de leur loyauté. Mais cela prend du temps. Beaucoup de temps. En revanche, lorsque tu te sers de quelqu'un pour réaliser un coup, même si tu le connais et tu le connais toujours car avant tu t'es renseigné sur lui, ... il faut qu'il ait des qualités intrinsèques. S'il les a, s'il est bon, si on le connaît de réputation, peut-être qu'on le gardera dans l'équipe ! Par exemple : dans le Milieu, il est rare de trouver des bons chauffeurs. Alors qu'en tu en as un, tu le gardes. Rire. Je te fais le schéma : » Jacques.*



Elle exerce également une forme de contrôle social, dans la mesure où elle permet de recueillir rapidement des informations concernant le comportement de chaque individu évoluant dans le Milieu (si c'est une balance, s'il est fiable). Les membres de la communauté criminelle se connaissant, interagissant entre eux et étant continuellement informés des affaires et des agissements des autres. Exemple : si une personne abuse de la confiance d'un de ses amis ou trahi les siens, cette information sera connue, via « le bouche à oreille », de l'ensemble de

la « voyoucratie ». Ce qui présente un avantage certain puisque le fautif se verra stigmatisé du sceau de traite, de balance ou d'indic, et n'aura plus de possibilité d'évolution, s'il n'est pas éliminé.

*« Le Milieu marseillais, il est unique et chose incroyable pour toi, peut-être, personne ne peut l'infiltrer. C'est impossible. Parce qu'on est très méfiant. Un gars se présente dans une équipe pour faire telle ou telle affaire. Ok. Mais tu sais comme on va se renseigner. Auprès de nos avocats pour savoir son pédigré. Auprès des équipes de quartier et de certains « amis » de la police ou politique. Tu n'entres pas comme ça dans une équipe ou tu ne travailles pas comme ça avec nous sur un coup. Qui tu es toi ! Mais si tu veux essayer de nous fourrer. Tu ne feras pas long feu » Lupin.*

Elle génère encore d'importantes externalités (extension du réseau personnel de l'acteur illégal et multiplicité de ses opportunités de business) :

*« La réputation est le fondement de la réussite. En effet, elle est la clé qui ouvre la porte des rencontres, de la « socialisation » criminelle. J'entends par là que lorsque tu es jeune, que tu es un combattant, un écorché vif, en rébellion contre le système établi, tu ne penses qu'à une seule chose c'est de te sortir de là et ce quel qu'en soit les moyens. Au cours des différents business que tu vas faire, tu vas être amené à te battre. Et là, si tu es intransigeant, volontaire, prêt à combattre jusqu'au bout, si tu ne montres pas de faiblesse, si tu ne laisses rien passer, si tu fais preuve d'intelligence et si tu es équitable envers les gens qui t'entourent, tu acquiers une réputation de gars loyal et avec qui il ne faut pas plaisanter. Puis, cet espèce de capital criminel tu le fais fructifier en grandissant, en inspirant encore plus la peur, en étant parfois amené à tuer ou ... enfin ... Les gens sauront alors qui tu es, ce que tu vauds, ton nom fera trembler et inspirera le respect, ce qui est la base du business. Aussi, une fois connu, les gens voudront te voir, te reconnaître, se rapprocher de toi. Tu comprends la réputation créée ce qu'on pourrait appeler une aura que les gens sentiront. Et comme tu corresponds à la carapace que tu t'es donné depuis des années jusqu'à même parfois en devenir une image, ces mêmes gens te feront confiance et tu pourras conquérir de nouveaux marchés, on te proposera des coups [...] » Vauban.*

Et permet d'intimider voire dissuader ses adversaires (Arlacchi et Calderone, 1992 et Cusson, 1998) : « *[Elle] a pour vocation d'inspirer la peur et le respect [des] adversaires* » (Bilbon). Ce qui revient à dire, à l'instar de Lupin, qu'elle sert aussi de pare-choc.

D'autant que, la réputation bien que primordiale pour évoluer dans le Milieu, présente un inconvénient majeur. Comme l'indique nos données, lorsqu'une personne jouit d'une certaine notoriété dans la voyoucratie, lorsqu'on sait qu'elle possède telle ou telle affaire, elle risque, rarement certes, d'être éliminée. C'est le revers de la médaille. Pessoto le mentionne très bien :

*« A propos de mort, parfois tu meurs sans savoir pourquoi. C'est un des risques du métier. C'est le problème de la notoriété. En effet, certains se disent que s'ils te tuent, ils vont pouvoir prendre ta place. Tu plaisantes. Ils n'ont rien compris. La seule chose qui les attend c'est la mort et rien d'autre »*  
Pessoto.

La réputation, capital symbolique d'un individu, est donc une méta-valeur criminelle qui participe activement à la construction et à la maximalisation du capital social ; et qui « [oriente] les relations [des acteurs du Milieu] vers la confiance réciproque, la méfiance ou l'évitement » (Kokoreff, 2003 : p.77).

### 3.5 Conclusion

Nos résultats indiquent que la délinquance est la résultante de l'histoire d'individus situés à l'extrême de l'espace social, dépossédés de tout capital. L'entrée en délinquance leur permettant de pallier à leurs besoins vitaux et d'emmagasiner du capital pour leur future réussite. Pour cela, ils vont mettre en œuvre des stratégies d'investissements propres au monde de la rue, pour gravir, tous les échelons de la voyoucratie jusqu'au stade ultime de la cooptation. Celle-ci scellant leur insertion dans une des structures qui composent le Milieu marseillais. Deux conditions favorisent la cooptation : le candidat doit démontrer qu'il est « un homme » et ses habilités criminelles ; à moins que sa réputation ne l'ait précédée. Mais, perdurer et réussir dans le Milieu n'est pas à la portée de tous les délinquants. Il faut que ces derniers possèdent certaines qualités ontogénétiques et qu'ils maîtrisent de nombreuses ressources ; avant le moment où, comme pour toute profession, ils vont mettre un terme à leurs activités et se légitimer. Le chapitre qui suit sera consacré à l'analyse de ces facteurs. Ensuite, une seconde partie expliquera comment s'effectue le désistement.

#### ***IV. Réussite et Abandon***

Le présent chapitre se divisera en deux sections distinctes : il sera consacré à la description et à l'analyse des facteurs et outils qui ont permis aux sujets interviewés de réussir dans le « Milieu ». Pourtant, les éléments de réussite étant nombreux et diversifiés, il serait illusoire de pouvoir croire en dresser un tableau exhaustif. Nous nous concentrerons donc sur les thèmes les plus récurrents de nos entrevues. Puis, nous nous focaliserons sur le second objet de l'étude : le/les processus d'abandon. Plus exactement, nous nous demanderons comment et pourquoi un acteur illégal en arrive à arrêter sa carrière criminelle. Du moins, s'il est réellement possible d'y mettre un terme.

#### **4.1 Les outils nécessaires à la réussite criminelle**

Que nos sujets soient spécialisés dans la violence, la protection, le trafic d'armes ou de stupéfiants, il n'en demeure pas moins que, quel que soit leur domaine de prédilection, au fil du temps, ils deviennent de véritables entrepreneurs ou comme l'écrit Sommier (1998, p.87) des « *gangster managers* ». Ils mobilisent, génèrent des ressources humaines et matérielles pour : créer, développer et exploiter des entreprises illicites, agir en toute impunité, glaner des informations confidentielles, étendre leur pouvoir et leurs activités, afin que le crime paie. Ainsi, pour réussir, les professionnels doivent posséder certaines qualités jugées indispensables par nos répondants et utiliser l'ensemble des savoir-faire criminels afin de mener à bien leurs affaires. Ces techniques sont plus connues sous les noms de violence, corruption, clientélisme et « *networking* ».

##### **4.1.1 Les qualités**

Certaines théories développées par la criminologie, notamment celles de Cusson (1983) ou Gottfredson et Hirschi (1990), considèrent la majorité des délinquants chroniques, en raison de leurs nombreuses incarcérations, comme des

incapables, dont la caractéristique principale serait leur faible maîtrise d'eux-mêmes, leur impulsivité, leur égocentrisme ou leur présentisme.

Toutefois, nos données ne corroborent pas ces propos. Non seulement nos répondants affirment qu'il est possible de réussir dans le crime, même si nous n'avons pas abordé la question financière à travers ce mémoire, mais, en plus, ils nous livrent les principales caractéristiques qui, selon eux, sont nécessaires à cette même réussite. Elles marquent la différence entre ceux qui ont une mobilité sociale ascendante, tant au niveau légal - qu'illégal, et ceux qui échouent. A la question : « *quelles sont les qualités requises pour réussir dans le « Milieu* » ? », nos sujets considèrent qu'il faille : être ambitieux et tenace, penser à long terme, savoir s'adapter, être vicieux, être partageur et enfin être opportunistes.

#### **« Etre ambitieux et tenace »**

Le désir ardent de réussite, « *de manger sa part de gâteau* » (Daniele), pousse les individus à l'obtention de biens qui leur sont chers comme le pouvoir, la réputation ou encore l'argent :

*« L'ambition est également un facteur important mais aussi la ténacité parce qu'elles sont le moteur de la volonté et de la réussite. L'ambition te permet de franchir tous les obstacles qui se présenteront sur ta route. Elle te pousse vers l'avant, vers le haut de l'affiche. Ce qui marche de pair avec la ténacité car pour réussir, il ne faut jamais baisser les bras, jamais montrer de faiblesses mais au contraire recommencer et recommencer, être intelligent car il ne faut jamais répéter deux fois les mêmes erreurs ou tu es mort » Esposito.*

Victor Hugo ne disait-il pas que les ambitions font faire de grandes choses ! Or, cette volonté doit être sous-tendue par une opiniâtre ténacité car elle demande de nombreux sacrifices et non des moindres ; l'échec étant immédiatement sanctionné au meilleur par la prison, au pire par la mort.

### « Penser à long terme »

Pessoto, à notre grand étonnement, argue qu'il faille penser à long terme pour réussir. C'est la seule façon d'y parvenir. Pour lui, beaucoup de « voyous » n'ont rien compris puisqu'au lieu d'être patient et de capitaliser le fruit de leurs délits, ils préfèrent vivre « *la grande vita* » « *pleine de femmes, de came, de belles voitures, d'hôtels, de restaurants et de casino* ». Ce qui fait qu'au bout du compte, ils se retrouvent sur la paille. Et pire, l'argent dépensé à outrance attirant toujours la curiosité des forces de l'ordre, ils risquent fort de finir en prison :

*« Vois-tu le problème de beaucoup de voyous, c'est qu'ils pensent à court et moyen terme. Ce qui est très mauvais. Il faut toujours être tourné vers le futur, savoir comment recycler son argent, être patient, en sommes construire sa retraite. La patience est de rigueur. Ne pas s'afficher et montrer qu'on a de l'argent. Tout arrive à qui sait attendre. Penser à long terme c'est la clef d'une réussite totale dans le Milieu puisque tu passes dans le légal et lègues à tes enfants ce que toi tu as toujours recherché et ce pour quoi tu t'es toujours battu »*  
Pessoto.

### « Savoir s'adapter »

La façon de travailler des acteurs illégaux est souvent réglée, organisée, en fonction de leur rôle dans l'équipe, et lorsque arrive un changement, ils doivent pour faire face à ses modifications : s'adapter. Ces changements pouvant être de tout ordre : promulgation d'une nouvelle loi, mise en place d'un système de surveillance par G.P.S, vidéosurveillance, amélioration des systèmes d'alarme. Écoutons Esposito :

*« [Nous] sommes plus intelligents que les autres. Faut pas oublier qu'on passe notre temps à déjouer les pièges de l'Etat aussi bien au niveau sécuritaire qu'au niveau du droit. On apprend les dernières techniques policières pour mieux les contrer, si bien que c'est eux qui s'adaptent à nous. On apprend les lois pour mieux nous défendre et jouer avec au possible... [...] L'intelligence comprend aussi notre faculté à nous adapter*



*au milieu et aux situations que l'on rencontre, à essayer de sonder les gens, faut de la psychologie quand même, faut manipuler, mentir quand on le doit. » Esposito.*

Par conséquent, pour réussir dans le Milieu, il faut que les délinquants possèdent une qualité rare qui est : la capacité à pouvoir s'adapter aux nouvelles situations qui se présentent en modifiant leurs ressources (techniques et savoirs faire) ou en les remplaçant par de nouvelles convenant mieux aux défis susceptibles de se présenter. On comprend donc l'importance du partage des connaissances et des techniques criminelles.

### **« Etre vicieux »**

La notion de vice est également une dimension non négligeable et récurrente de nos entretiens. Elle est synonyme des termes astucieux et vitesse d'esprit :

*« Il faut beaucoup de ruse, il faut être intelligent, et comme qui dirait machiavélique. Le vice est très important puisqu'il te permet de savoir si tel gars est un bon contact, si telle personne va essayer de te fourrer, ou encore si la personne qui est en face de toi est un flic, un indic ou un bon gars. Personnellement, je dirais que si tu n'es pas vicieux ne te lances jamais dans la criminalité c'est une composante essentielle de la réussite ! Sinon, comme en politique tu te feras manipuler et tu ne tiendras pas longtemps » Bilbon.*

Ainsi, il faut savoir manipuler et être machiavélique<sup>34</sup> afin d'éviter de tomber dans toutes sortes de pièges.

---

<sup>34</sup> Art de gouverner efficacement sans préoccupation morale quant aux moyens. Attitude d'une personne qui emploie la ruse, la mauvaise foi, ne tient pas ses promesses, pour parvenir à ses fins (Petit Larousse, 1993).

**« Etre altruiste »**

Treize de nos interviewés, nous on fait également remarqué qu'il fallait toujours partager le plus équitablement possible (surtout avec les jeunes ambitieux, nommés jeunes « loups ») le butin de ses méfaits et distribuer un peu argent autour de soi :

*« Il ne faut pas oublier que lorsque tu fais un coup, il faut toujours être équitable dans le partage non seulement avec tes associés mais aussi avec ceux dont tu te sers pour réaliser ton projet » Roger.*

En fait, il est impératif que « *tout le monde mange* » (Pessoto) afin de ne pas attiser les jalousies et les convoitises, ô combien souvent source de conflits.

**« Etre opportuniste »**

Les délinquants doivent, enfin, faire preuve d'esprit d'initiative en agissant selon les circonstances pour tirer le meilleur parti des situations qui se présentent à eux. En d'autres termes, pour réussir, il faut que le délinquant fasse preuve d'opportunisme en saisissant les occasions de business qui s'offrent à lui :

*« Je me souviens qu'un jour, j'ai gagné une forte somme d'argent à la loterie nationale. Une très grosse somme même. Et comble du hasard, c'est le directeur de la française des jeux qui m'a remis le chèque. J'ai compris de suite que cette personne pouvait m'aider. Je l'ai invité à dîner dans un restaurant très chic de Paris. J'ai vu immédiatement l'opportunité qui s'offrait à moi. En effet, au cours du dîner, je lui ai demandé si les gagnants du loto venait toujours retirer leur gain. Il m'a répondu que non, que beaucoup de gens ne venaient pas retirer l'argent et qu'il était rejoué chaque semaine. Et là, il m'a demandé si ça m'intéressait. Et tu sais pourquoi, il m'a demandé ça ? A cause de ma réputation qui m'avait précédée. Il m'a alors proposé, en échange de 15 % de plus que la somme a gagné chaque semaine, de me donner les tickets gagnants que personne ne venait retirer.*

*Et c'est comme ça que, pendant des années, j'ai blanchi mon argent au frais de l'état français. Tout le monde gagnait. Le directeur et moi » Lupin.*

Mais attention : « opportunités de business » ne rime absolument pas avec les termes « présentisme » et « faible contrôle de soi ». Ces perspectives proposent que la délinquance requiert peu d'effort, peu de planification, peu de préparation et peu de savoir-faire. Or, nous ne sommes pas en présence de petits délinquants voire de délinquants chroniques justement « présentistes ». Au contraire, nos sujets, à l'inverse, font des efforts, apprennent les techniques criminelles et la mise en œuvre de ces savoir-faire, pensent à long terme, planifient et organisent leurs « coups ». Ce qui demande un maximum de contrôle de soi, du temps et des capacités d'abstraction. Nos assertions corroborent bien les écrits de Steffensmeier (1986), Reuter (1990) et Robitaille (2001) lorsqu'ils arguent que pour réussir dans le crime, comme dans sa face légale, les agents illégaux doivent : faire preuve de prudence et de sagesse car le monde du crime est un environnement complexe où bons nombres d'individus sont en interaction (police, familles, délinquants, hommes d'affaires) et tirer profit des opportunités qui s'offrent à eux.

#### **4.1.2 La violence**

Contrairement aux idées reçues, il n'y a pas de violences gratuites ni de sadisme relevant d'une quelconque psychopathie chez les professionnels du crime.

*« La violence est nécessaire mais pas quotidienne. Elle ne règle rien. Elle est fonction de ce que l'on veut avoir ou obtenir. Elle n'est jamais gratuite. Pas chez nous. Tout est question d'intérêt » Lupin.*

L'élimination d'une personne est en application avec la logique interne et externe de chaque groupe et obéit stricto sensu au code du Milieu. Une exécution sommaire ou non réfléchie, sans discussion et accord du groupe, n'entraînerait que réprobation. D'autant que ces acteurs se passeraient volontiers de l'éclairage

médiatique qu'une telle affaire pourrait susciter. Il n'y a pas de place pour les aficionados de la gâchette : « *si tu es un fou et que tu tires dans tous les sens, on te condamnera à mort. On mettra un contrat sur ta tête* » (Lupin). « *Il faut des gens mesurés qui savent ce qu'ils font* » (Vincenzo). De plus, tous les conflits entre délinquants ne se terminent pas en règlements de compte (Cordeau, 1989). Il existe des palliatifs à la condamnation à mort ou aux guerres claniques, nous laissant penser que la sévérité de la peine serait proportionnelle à la gravité de l'acte. Cependant, lorsque « *la situation l'exige, il devient impératif d'utiliser des arguments aussi important que la violence* » (Dolme) puisqu'il est évident que les « voyous » ne peuvent s'en remettre à la justice de l'Etat.

La violence n'a jamais été la panacée des membres de la « voyoucratie ». Son utilisation est fonctionnelle. C'est à dire qu'elle « *[n'] est employée que pour des raisons spécifiques* » (Lupin). Elle est le fruit d'une longue réflexion où tous les membres de l'équipe sont invités à participer et n'est envisagée qu'après concertation. Plusieurs types de conflits permettent d'expliquer son utilisation. Ici, on s'attardera à ceux liés à la délation, à la concurrence, aux transactions et à la volonté d'ascension sociale.

### ***La délation***

La violence peut être initialisée par la trahison d'un individu dont le comportement le plus fréquent est la délation. Cette violation du « code d'éthique » n'est en aucun cas permise et entraîne quasi-systématiquement la mort :

*« Lorsque quelqu'un te trahi, tu dois tuer. Sinon, tu n'es plus rien. Si tu laisses passer, les autres vont te manger. De plus, faut bien se faire justice. Tu ne peux pas te laisser faire, c'est impossible ou alors tu changes de métier » Esposito.*

Nos données indiquent également que les délinquants professionnels recourent aux armes lorsqu'ils ont un doute sur l'un de leurs membres (ce qui est extrêmement rare), à l'encontre d'un contact jugé suspect ou en raison des frasques de certains complices trop voyants pouvant compromettre leur sécurité. Ainsi, à l'instar de Cordeau (1989, p.21), on peut dire qu'elle possède : 1/ « une fonction préventive, dans la mesure où elle permet d'anticiper les risques d'arrestations et de condamnation » ; et 2/ « une fonction de vengeance », puisqu'elle est une compensation morale pour les ou les préjudices subies.

### ***La concurrence***

Une part importante des règlements de compte est la résultante de conflits intergroupes ; qui sont soit de type territoriaux, soit de type de marché. Ces types de violence apparaissent, en général, pour mettre fin à un conflit généré par la concurrence, que se livrent les équipes pour l'exploitation d'un territoire, d'un marché ou d'une entreprise, qui ont pour visé l'obtention d'un monopole. Lupin donne un très bon exemple de ce type d'opposition en basant son argumentation sur le mode de fonctionnement des entreprises légales :

*« Tout est question d'intérêt. Tout dépend. Quand tu ouvres une entreprise. Il y a ce qu'on appelle la concurrence. Entre entreprises, c'est la guerre. Même s'il y a des lois, la plus forte gagne, il y a des alliances, des coups bas. Il y a la violence du marché aussi bien dans les marchés boursiers, que dans les partenariats internes et externes. Bien pour nous c'est pareil »  
Lupin.*

Ces marchés ou entreprises peuvent être de type légaux (bars, pubs, clubs, hôtels) ou illicites (machine à sous, marché de la cocaïne) :

*« On exerce [de la violence] pour s'approprier un marché ou un établissement de nuit, un bar, etc. En effet, si tu veux le marché des machines à sous du 11ème arrondissement de Marseille, par exemple, il faut frapper fort et éliminer ceux qui le possèdent »  
Bilbon.*

Ce genre de pratique, que l'on pourrait qualifier de prédatrice, permet essentiellement aux groupes criminels de se légaliser en s'appropriant des établissements conventionnels et d'étendre leurs business afin de maximaliser leurs profits. Les professionnels sont donc des supra-capitalistes qui utilisent les moyens dont ils disposent pour ouvrir ou s'accaparer toutes sortes de marchés juteux, qui s'emploient à faire fructifier, tout en décourageant la concurrence. Ils ont tellement assimilé les règles du marché que Dolme ajoute :

*« Comme il n'y a pas de loi protectrice des entreprises criminelles, comme les lois anti-dumping protégeant les entreprises légales et qu'il faut bien assurer ses affaires, la violence devient alors nécessaire » Dolme.*

A l'instar de Cordeau (1989, p.28), on notera que ces types d'affrontement sont relativement rares, parce qu'ils impliquent des groupes en compétition susceptibles de faire des dizaines de victimes ; le tout étant plus grand que la somme des parties :

*« Si ton équipe est composée de quinze personnes. Que l'équipe d'un de tes autres amis est aussi composée de quinze personnes, [et qu'] un gars arrive avec son équipe, en général composée de cinq à six personnes, il réfléchira à deux fois avant de s'attaquer à toi. Car il sait que s'il te tue, alors il faudra vite qu'il tue, dans la même nuit, les vingt neuf autres personnes ! Sinon il va mourir ainsi que tous ses amis » Fonseca.*

Alors, nous pouvons dire que plus un individu, plus une équipe, possède de capital social, plus il prospérera. Ce qui confirme le vieil adage : « l'union fait la force ». La force d'un délinquant, comme celle d'une équipe, étant sa capacité de réaction et de rassemblement face à l'adversité. Comme le mentionne Reuter (1984) et nos répondants, rares sont les discordes qui finissent en règlement de compte.

Utiliser la violence sans essayer, au préalable, de négocier le fruit du désaccord ou de faire appel à « un juge de paix », ne serait qu'hérésie dans la mesure où ces genres de conflit peuvent faire de nombreux morts (Lupin parle de plus de 120 morts pour la période 1984 – 1986). Mais, aussi, parce que les personnes ne récupéreraient sûrement pas leur bien.

### ***Les conflits de transaction***

Ce genre d'antagonisme se produit dans toutes les activités criminelles comportant une entente tacite sur une transaction commerciale. Il apparaît lorsqu'une personne essaie de flouer son usurier, lors d'une escroquerie sur la qualité de la marchandise ou lorsque les parties ne sont plus d'accord sur l'entente financière de départ :

*« Tu sais, dans le Milieu comme partout, il y a beaucoup de jalousies. Et cet intérêt pour l'argent, car il faut pas se masquer c'est l'argent qui nous intéresse à tous, fait que bon nombre de conflits voient le jour. Tu te souviens de la guerre des clans, c'était en 1984 – 86. Tu en as entendu parlé. C'était entre nous et Gérald cet enculé. Gérald, nous a demandé quelque chose et on lui a donné. Sans hésiter. On était allié. Puis, un matin au lieu de nous rendre notre due, il a butté tout le monde, c'est-à-dire les deux impliqués dans la transaction et son propre associé. Tu crois qu'on est resté sans rien faire ? O !!! Il a voulu nous fourrer. On a répliqué, la guerre en l'espace d'un an a fait plus de 120 morts. Je me suis fait tirer dessus. Enfin, c'était un fou. Un dingue. D'ailleurs, il est mort peu de temps après »*  
Lupin.

Ce type de règlement de compte peut être considéré comme une forme de contrôle social, qualifié par Black (1983) de « *self help* », en raison du fait que les délinquants n'ont pas les moyens légaux de faire respecter leurs accords.

### ***La violence comme ascenseur social***

Le dernier type de violence que nous voudrions évoquer peut être aussi utilisée comme levier social. Son emploi va permettre aux individus les plus entreprenants : 1/ d'acquérir une réputation ; 2/ et de s'élever dans la voyoucratie.

*« On peut aussi te tuer pour se faire un nom. Ici, aussi la prudence est de rigueur. Mais dans ce cas de figure, celui ou ceux qui font ça, ont intérêt à avoir une équipe solide et organisée prête à aller jusqu'à la mort. Car, nous nous irons jusqu'à leur élimination totale. Il n'y a pas de pitié » Esposito.*

A des fins d'illustration, nous pourrions citer l'exemple de Gravano (membre de la Cosa Nostra new yorkaise) qui est devenu « Under Boss » en assassinant, à l'aide de complice comme John Gotti, le Boss de la famille Gambino pour laquelle il travaillait (Maas, 1997 ; Morselli, 2000). Cette forme de violence n'aurait, en définitive, d'autre but que l'obtention d'une promotion sociale au sein de la hiérarchie criminelle, que l'on pourrait interpréter comme la volonté de puissance que manifestent certains individus en quête de pouvoir. Mais, cette ressource n'est utilisable que par les personnes qui occupent un rang important dans la voyoucratie : nul ne peut remplacer telle ou telle personne sans l'aval du groupe, sans une coalition, sans que son capital criminel et symbolique ne soit à son zénith.

#### **4.1.3 Corruption/ clientélisme et capital social**

La rencontre entre la sphère politico-administrative et la sphère criminelle n'est ni fortuite, ni parasitaire. On l'imagine souvent comme explosive et provoquée par de redoutables groupes prêts à user de leur puissance de feu, si les futurs corrompus refusent de se soumettre aux dictats des corrupteurs. Or, cette pensée, fruit de l'imagerie populaire, est arbitraire et erronée. Bien qu'il soit difficile de pouvoir séparer la corruption du clientélisme, la corruption peut être définie comme un échange de service ponctuel dont l'instrument de transaction est



matériel ; alors que le clientélisme se fonde sur des relations personnelles entretenues par des échanges de faveurs (Sommier, 1998).

### ***La corruption***

Au-travers de nos interviews, nous avons pu constater que la corruption est un des outils employés par les acteurs illégaux afin de parvenir à leurs fins. Et, à l'inverse de la violence, elle ne projette nul éclairage médiatique pouvant mettre en péril les affaires des différents protagonistes.

Pour nos sujets, la corruption doit être considérée comme un échange de services fondé sur des intérêts communs : Argent contre décisions politiques.

*« Je n'aime pas ce terme de corruption, à mon sens la corruption c'est forcé les gens à accepter un service sous peine de sanction. Pour moi, c'est du business. C'est un échange d'intérêts communs. En effet, quand tu fais du business, c'est ce que l'on appelle depuis des siècles le commerce. Qui dit commerce, dit échange ! Dans un échange, il y a une personne qui pose une requête qui est une demande. Il est alors évident qu'en échange du service rendu, toi tu lui rendes un service »  
Dolme.*

Cette définition proposée par Dolme fait l'unanimité de nos répondants : c'est ce qu'ils appellent aussi fonctionner sur le mode du « donnant-donnant ». Si l'on compare le discours des acteurs interviewés aux écrits de Chambliss (1971) ou Sommier (1998), on constate une incroyable concordance définitionnelle jusque dans les termes utilisés par ces derniers. Pour Chambliss (1971) la corruption doit être envisagée comme une forme de coopération interpersonnelle et pour Sommier (1998, p.121) comme : « [un] échange, de services ou de compétences, fondé sur une convergence d'intérêts communs ». Ce qui corrobore nos assertions. En définitive, comme Steffensmeier (1986), nous pouvons dire qu'elle est, en quelque sorte, un passe droit qui permet aux acteurs illégaux de pouvoir évoluer en toute quiétude dans le monde de la pègre.

Nos interviews, nous révèlent également que, contrairement aux idées reçues, la corruption, opération illicite mettant en jeu au moins deux participants, fonctionne de manière triangulaire ; qualifiée de ternaire par Cretin (1998). Sachant que les groupes criminels ne traitent jamais directement avec l'Etat pour obtenir un quelconque privilège. Pour ce faire, ils se servent de tiers, que l'on pourrait qualifier de ponts, qui permettent de relier les individus désirant travailler sur un même « coup », partageant les mêmes intérêts ou dont les buts sont communs (Boissevain, 1974). Cette façon de procéder a surtout comme utilité de pouvoir sélectionner et filtrer les personnes en ne laissant passer que celles dont le profil correspond aux critères de recherche des délinquants professionnels ; ce qui permet de sectionner l'information circulant dans le réseau de façon à garantir un niveau de confidentialité optimal aux individus impliqués dans de telles transactions (corruption et clientélisme). Pour Pessoto, dont l'une de ses spécialités est la corruption, ces individus relais sont en général : 1/ des amis qui travaillent dans l'administration ou dans la police ; 2/ des avocats ; 3/ ou un des membres d'une équipe spécialisé dans la corruption. Citons le :

*« Les services ne sont jamais directs. Il y a toujours un intervenant entre nous. Un contact nous liant les uns aux autres. Qui peut être ton ami, qui est employé à la mairie (autre échange de service si ton ami est au chômage) ou encore un frère, ainsi une personne de confiance assure cette liaison. Un avocat. On ne se montre jamais ensemble sauf à ces exceptions » Pessoto.*

Nos données indiquent aussi que la corruption est une relation d'échange à travers laquelle les participants trouvent divers intérêts et renforcent leurs positions. Elle repose essentiellement sur le comportement ambivalent et malhonnête des fonctionnaires de l'Etat vis-à-vis des règles érigées par la société. Ces personnes étant là plupart du temps agents administratifs (employées de Mairie, banquiers), industriels, fonctionnaires de police et avocats. Ainsi, en échange d'avantages financiers, le fonctionnaire influence une décision injuste, accepte l'utilisation des ressources publiques à des fins privées, prévient les

acteurs illégaux en cas d'arrestation ou ferme les yeux sur de la marchandise illicite. Pessoto raconte d'ailleurs que :

*« La corruption sert comme la violence à avoir accès à certains privilèges : exemple l'obtention d'un marché, si tu as comme façade une entreprise ou une ouverture de bar jusqu'à 4 heures alors qu'ils ferment à 3 heures du matin, si tu veux acheter les douaniers des docks ou la brigade de répression des jeux de hasard ; tout dépend de ce que tu veux obtenir. [...]. Il est vrai qu'elle est souvent utilisée. Tu imagines bien les chances de succès d'un business si tu corromps une personne ou un groupe de personnes ! Je te donne un exemple. Il y quelques temps, on a fait passer une cargaison de cigarettes via l'Italie. Bien le douanier a laissé passer les camions sans même signaler notre passage. Tu comprends ? Tout marche comme ça ! Toi demain tu vas à la banque pour un prêt de 1 000 000 de francs mais tu n'as que 150 000 francs pour l'ouverture du prêt. Le banquier te le refuse parce qu'il te réclame 20% de la somme. Bien je vais te faire une confidence. Moi je vais à la banque, je demande le même prêt que toi de 1 000 000 de francs et sans même mettre un franc je l'aurai. Et tu sais pourquoi ? Parce que sous la table je lui remets une enveloppe de 10 000 francs. Le tour est joué. C'est la vie. Tu sais, on n'utilise la corruption qu'en fonction de nos besoins ; c'est tout. Mais il faut savoir que certains viennent nous contacter, c'est eux qui veulent se faire corrompre. Quand tu gagnes, 7 000 francs par mois et que tu as l'opportunité de t'offrir un coup, tu le fais. En un coup tu vas peut-être gagner selon ce que tu proposes 2 ans de salaire » Esposito.*

Lorsque ce commensalisme se prolonge dans le temps et lorsqu'il s'articule autour de réseaux anciens, il donne une dimension plus importante à la corruption : c'est le clientélisme (Sommier, 1998).

### *Le Clientélisme*

Les phénomènes clientélistes ne sont pas tous liés à la politique. Ils touchent également les secteurs d'activités économiques et sociaux, où il y a des processus de réseaux. Lorsque nous avons abordé la question du clientélisme avec nos sujets, ces derniers ne nous ont parlé que du rapport qui les lie aux politiques. Le reste des « échanges de service » étant considérés comme de la corruption puisqu'ils s'appuient sur des nouveaux réseaux (non renouvelé là plupart du temps). Dans cette section, nous allons parler du rapport qui unit les acteurs illégaux aux politiques.

D'après Sommier (1998), un rapport clientéliste doit être considéré comme une relation entre des acteurs sociaux, qu'elles que soient leurs activités, s'inscrivant dans le temps et dont l'assise sociale s'articule autour de réseaux anciens. Ou plus exactement comme un engagement entre une personne et une autre (pouvant être un groupe), dont chacune est identifiée par l'autre.

Le moteur du clientélisme n'est pas économique mais lié à une campagne électorale. Il consiste en « un échange de faveurs contre des suffrages électoraux » (Della Porta et Mény, 1995, p.44). En fait, il s'agit ordinairement au moment de l'élection, de demander aux acteurs illégaux de voter pour les politiques concernés et par extension de diriger les voix de l'ensemble des membres de leur sphère d'influence (parents, cousins, amis, amis des amis). Calderone (1992, p.240) disait d'ailleurs que pour la ville de Palerme : « la mafia put longtemps orienter les votes de 100 000 électeurs ». Ce qui est non négligeable. Nos répondants spécifient qu'il existe aussi des variantes plus poussées comme : l'affichage sauvage, tenir un bureau électoral (source de contentieux), organiser des réceptions gratuites pour les politiques, leur fournir des espaces publicitaires via leur club de nuit, demander un renseignement sur telle ou telle personne afin de pouvoir éventuellement la discréditer ou encore éliminer une personne gênante.

*« Les politiciens, comme partout dans le monde, ont besoin de nous. Ils ont besoin de nous parce que nous connaissons parfaitement la ville et ce qui s'y passe, qui fait quoi et qui marche avec qui. S'il a besoin d'un renseignement sur telle ou telle personne, c'est nous qui sommes à charge. Dans tout les cas, nous nous entraïdons le plus naturellement possible. En général, nous nous côtoyons assez souvent parce qu'ils ont besoin de nous lors des campagnes électorales. En effet, je te prends l'exemple de l'affichage politique, les colleurs ne sortent jamais seuls dans les rues. Ils sont souvent accompagnés de nos gars qui sont armés au cas où il y aurait un problème. C'est donc pendant ces campagnes électorales que se lient les amitiés. Attention, ne confond pas avec l'amitié qu'il existe entre nous. Cela n'a rien à voir. Bref, lorsqu'ils nous demandent ce genre de service, il faut savoir qu'un service en vaut un autre. En échange, souvent nous obtenons des permis pour nos établissements nocturnes, des élargissements de propriétés ou encore ils favorisent nos entreprises dans l'obtention des marchés. Donnant-donnant. Parfois, s'ils sont menacés par un maître chanteur, par exemple, nous intervenons. [...]. Pour eux, on organise aussi des réceptions où tous les frais sont bien souvent à notre charge. Enfin, tu vois plus clair maintenant. Cet échange est aussi une fonction sociale qui nous permet de nous afficher avec le gratin de la ville de manière à pouvoir nous légitimer vis-à-vis de la population. Etre vu en présence du maire est important parce que les simples citoyens qui ne nous connaissent pas pensent que nous sommes des hommes d'affaires, ..., et c'est très valorisant. Ça ouvre d'autres portes. Cependant, je peux t'assurer que l'association politique - banditisme est un mauvais mariage. Car au bout du compte, nous sommes toujours déçus. Tu vois lorsque tu te bats pour quelqu'un et que tu fais un bout de route ensemble même si cela reste professionnel, le respect s'installe, tu commences à apprécier la personne. Mais dès que cette même personne a ce qu'elle veut, en général, elle ne te connaît même plus. De vrais enculés » Pessoto.*

L'échange, ce qui le concerne, est presque toujours basé sur les moyens d'action qu'offre les services publics. Les principaux objets de l'échange sont l'impunité des crimes, l'emploi public, l'obtention de marché ainsi que certaines subventions octroyées par les collectivités locales, le logement, les permissions préfectorales pour les clubs de nuit, des permis de construire ou des informations confidentielles.

Ces rapports peuvent aussi se comprendre en terme d'offre et de demande. Par exemple, lorsque les politiques font des appels d'offre, par exemple pour l'attribution d'un marché public, de nombreuses entreprises, en concurrence, négocient son obtention. Or, la demande, varie dans le temps, dans l'espace, dans son contenu et selon les lieux. Mais lorsqu'elle se concentre en un point précis, où les acteurs se connaissent (comme le quartier, par exemple), ces derniers préféreront l'octroyer à « leurs amis » issus de leur réseau de connaissance. En échange de pots de vin (corruption) ou de promesses électorales (clientélisme).

Il en résulte qu'en raison de leur statut social, les acteurs illégaux, ont la capacité de pouvoir influencé certains électeurs. Arlacchi (1983, p.50) définit cette disposition comme : « un outil de pouvoir faisant partie intégrante des activités de médiation des relations socio-économique mais [...] aussi politique du mafioso ». Effectivement, de par leur fonction, les professionnels entretiennent de nombreux contacts avec leurs pairs, la population dans laquelle ils évoluent ainsi que certains hommes influents. De ce fait, ils vont pouvoir orienter les votes des personnes qui gravitent autour d'eux. Et recevoir, en contre partie, des cadeaux sous forme de dons ou de permissions. Cette rencontre leur permettant également de se légaliser socialement (nous entendons par là sortir de l'ombre pour rejoindre la lumière, se diriger vers le côté légal, avoir pignon sur rue) ; d'accroître leur capital symbolique et social ; et leur respectabilité. En fait, à l'instar d'Arlacchi (1983, 1992), Cartier-Bresson (1996) ou Sommier (1998), pour progresser les uns ont besoin des autres.

Pour finir, les rapports clientélistes n'ont d'autres buts que de servir les ambitions personnelles des membres d'un réseau criminel. Toutefois, nous devons considérer ce phénomène de concrescence<sup>35</sup> symbiotique comme une forme de contrôle social dans la mesure où ils permettent : 1/ de réguler et/ou régulariser les activités des individus qui composent ce type de réseau ; et 2/ de prévenir et

<sup>35</sup> En biologie, la concrescence se définit comme la croissance commune de parties primitivement séparées.

corriger les comportements déviants, notamment en faisant respecter la loi du silence.

#### 4.1.4 Les contacts

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le capital symbolique (la réputation) d'un individu joue un rôle fondamental dans une carrière criminelle puisqu'il permet d'instaurer des liens de confiance entre une multitude d'acteurs légaux et/ou illégaux. Ce qui signifie que sans capital symbolique, l'agent illégal ne pourra que très peu développer son capital social (ses réseaux de contacts), si important dans la réussite criminelle ; ce que mentionnent Sutherland (1937) et Steffensmeier (1986) en étudiant les différents comportements du voleur et du receleur professionnel. Voyons, à présent, comment ils se font et en quoi ils sont indispensables.

Que ce soit pour obtenir de faux papiers, des indications particulières sur les horaires d'un fourgon à braquer ou encore pour s'accaparer un marché fructueux, des réseaux de contacts sont indispensables. Ils se composent de l'ensemble des relations proches d'une personne (parents, amis d'enfance) et de celles que l'on connaît assez bien pour les tutoyer (amis des amis, relation de prison, avocats, rencontres faites au cours de la vie).

*« D'abord tu as les amis d'enfance qui te sont restés fidèles. C'est la base. Le noyau dur. Formé par l'amitié et la confiance. Autour gravite la famille : les frères et les beaux-frères. Très important, c'est le clan. Puis ensuite viennent des éléments importants, souvent jeunes dont la réputation est appréciable et connue dans le quartier. Puis, les hommes d'affaires et avocats. Et, les amis des amis. C'est un réseau. Après, le reste de tes contacts se sont des gens qui sont venus vers toi et auxquels tu sais que tu peux leur faire confiance sinon dans tout les cas ils sont morts » Lupin.*

Nos résultats indiquent que ces réseaux ont la particularité d'être très souples, qu'ils sont en perpétuelle évolution et qu'ils sont souvent utilisés au coup par coup pendant la durée d'une activité criminelle donnée.

Ils indiquent également que les contacts se font de trois façons : soit par « le bouche à oreille » ; soit par la mise en connexion d'une personne par une autre personne ; soit naturellement. Cette dernière catégorie correspond aux rencontres faites au cours de la vie. Typologie que présentait Steffensmeier (1986) lors de son étude sur le receleur Sam Goodman. Pourtant, quelque soit la forme que prend la mise en relation d'acteurs légaux et/ou illégaux, les contacts ne sont possibles qu'en raison de la « notoriété » (du capital symbolique) des délinquants.

Comme nous venons de le mentionner, nos sujets se sont fait des contacts grâce à un mode de communication particulier qui permet la circulation de l'information dans le corps sociétal, autrement appelé : « bouche à oreille ». Lupin, nous donne un très bon exemple de la manière dont fonctionne cette technique :

*« C'est le plus important. Il faut absolument se faire un nom. C'est le nom qui va t'ouvrir les portes car les gens vont se dire lui il est capable de faire ceci ou cela et il ne parle pas. Tu comprends. En effet, quand tu as un nom, les gens t'approchent et te proposent des coups. Par exemple, un jour le gardien de voiture du Carlton nous a appelé et a dit voilà moi je vous ai les clés du coffre, vous venez, faites semblant de m'agresser et prenez toutes les voitures / Ferrari, Porsche... » Lupin.*

La seconde façon de procéder consiste en la mise en connexion d'une personne par une autre personne faisant partie du réseau de connaissance de l'agent illégal :

*« Les contacts notoriétés : lorsque tu jouis d'une certaine réputation que les gens savent à qui ils ont affaire et de quoi tu es capable, c'est-à-dire que tu inspires la peur, que tu n'es pas une balance et que tu es un homme droit, il arrive souvent que des personnes, via les amis de tes amis, prennent contact avec toi pour réaliser un coup. Je peux te donner un exemple concret : c'est lorsque dans le film « Heat », le leader de la*



*bande est approché par son conseiller en vue d'organiser une rencontre entre lui et un gars qui travaille dans une banque... » Fonseca.*

Cette stratégie relève : « plus d'une excroissance du réseau personnel, [(the grapevine)], que des amitiés propres au monde de la pègre » (Steffensmeier, 1986 : p.160). Daniele, spécialiste de la fraude bancaire, corroborent cette assertion quand il stipule que le premier de ses contacts était son beau frère.

*« Bien, tu sais que les juifs ont beaucoup d'amis. En fait, j'avais pensé à cette idée parce qu'un gars avait reproduit des cartes d'essence. Ces cartes sont utilisées pour payer dans les stations de nuit. Donc, je me suis dit qu'avec mes relations je pourrais peut-être faire la même chose mais avec les cartes visa. Tu sais, la vie c'est simple comme un coup du téléphone. J'ai appelé mon beau-frère, je lui ai demandé s'il n'avait pas un plan pour fabriquer des fausses cartes bleues et s'il connaissait ce type qui fabriquait les cartes essence. Il m'a répondu que non mais, en revanche, il pouvait me présenter un gars spécialisé dans le piratage informatique. Je lui ai demandé de me le présenter. Je l'ai rencontré et je peux te dire que notre rencontre a été très fructueuse parce que, grâce à lui, j'ai fabriqué avec un gars plus d'une quinzaine de cartes bleues, j'ai même failli remporter le pactole. Seulement, j'ai été arrêté mais je t'expliquerai après » Daniele.*

Certains interviewés nous ont affirmé que ces deux stratégies présentent quelques désavantages. Effectivement, à travers nos données, nous avons remarqué que la technique dite du « bouche à oreille » expose trop souvent les acteurs illégaux aux mass médias, sorte de contre effet réputationnel ; et le fait d'« être recommandé par une autre personne » engendre parfois des problèmes d'infiltration (« taupes » introduites par des « indics » de police, par exemple). Nous pouvons donc dire que ces stratégies bien qu'efficaces sont peu fiables parce qu'elles ne permettent pas aux professionnels de contrôler l'ensemble des paramètres susceptibles de garantir leur sécurité. Écoutons à nouveau Daniele :

*« Enfin, voilà, tout se passait bien jusqu'à mon arrestation. C'est marrant, je vais te raconter. La police m'envoie une convocation au commissariat. Sûr de moi, j'y vais. Ils n'ont rien à me reprocher. Mais là surprise. En fait, ils nous filaient depuis longtemps. Ce qui s'est passé c'est que mon associé, ce pédé, par mon entremise fabriquait lui aussi des cartes et s'en servait à droite à gauche. Là, j'ai tout nié en bloc, c'est pas vrai, ... Mais comble du comble, les condés me sortent une photo de moi au guichet en train d'essayer de retirer avec une fausse carte. Là, tu vas rire, je leur ai dit : « Votre photo est bien belle mais ce n'est pas moi. » Rire. On voyait que moi. Enfin, toujours est-il que je suis monté et j'ai pris 5 ans à cause de ce con »  
Daniele.*

Or, Lupin, Alcazar, Fonseca, Jacques et Esposito, ne sont pas d'accord avec ces propos. Ils estiment qu'il est impossible qu'un contact issu de leur « grapevine » puisse les trahir car, comme nous l'avons vu, ils se fondent sur la réputation de leurs partenaires.

Pessoto conforte nos deux remarques puisqu'il estime que dans la voyoucratie, il y a de plus en plus de balances et d'indics. Mais, il appuie d'une certaine manière les propos de Lupin, Alcazar, Fonseca, Jacques et Esposito, dans la mesure où il affirme que les équipes, avant de réaliser tel ou tel coup, font appel à leur service de renseignement, qui sont souvent leurs avocats. Par conséquent, nos données confirment les dire de Steffensmeier (1986) quand il écrit que les meilleurs contacts sont ceux noués naturellement « au cours des rencontres de la vie », à la croisée des chemins.

Ils sont de toutes sortes : avocats, agents de sécurité, hommes d'affaires, banquiers, chauffeurs de taxi, employés de marie, financiers ou policiers ; pour ne citer qu'eux. Ils s'établissent dans le temps de façon à ce que les acteurs illégaux s'assurent de leur fiabilité, gage de sécurité. Et, ont comme caractéristique de fonctionner selon le modèle de la mitose : multiplication des cellules à partir d'une cellule souche/initiale.

Nos résultats dans ce champ de recherche indiquent également que les différences de performance entre acteurs illégaux dépendent du potentiel de leur réseau. Plus précisément, nul ne peut faire carrière et se maintenir dans le monde de la pègre sans contacts, alliances et amitiés de toutes sortes. Nos entrevues révèlent qu'ils sont d'une importance capitale puisqu'ils permettent :

- L'amélioration et la transmission des techniques criminelles. Lupin dit, par exemple, qu'en prison, il a appris, via ses nouveaux contacts, comment ouvrir les sacs sécurisés dont se servent les convoyeurs de fond pour transporter l'argent.

- D'évoluer dans « la voyoucratie » : Au niveau individuel, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ils favorisent la cooptation. Au niveau groupal, ils assurent le passage du stade primaire au stade secondaire. C'est-à-dire que le groupe passe d'une configuration minimale composée d'un nombre restreint de personnes entretenant des rapports intimes et réguliers à une entité beaucoup plus importante composée d'une quantité d'individus ayant entre eux des relations plus sporadiques et qui participent à des buts et des actions communes.

- D'assurer la sécurité du délinquant ainsi que celle de ses affaires (notamment en cas de coup dur comme : une arrestation, une incarcération, une guerre des clans) :

*« Au niveau de la police, un bon contact est un bon informateur. C'est celui qui va te mettre en garde parce qu'il va y avoir une descente chez toi, ... Il y a aussi le gars qui nous permet de trouver des planques après avoir fait un coup. Il nous reloge l'espace de l'enquête dans tel ou tel endroit ou dans un autre pays. Regardes en Corse, Colonna, ils ne l'ont toujours pas retrouvé. Tu me diras la Corse, c'est un peu spécial, rien à voir avec nous. » Pessoto.*

- L'extension des opportunités de business. Qui est somme toute la principale caractéristique des contacts :

*« Les contacts sont la source principale des opportunités de travail. J'entends par là que bien souvent lorsque nous réalisons un coup, c'est une personne extérieure au groupe qui vient nous contacter pour qu'on aille faire telle ou telle affaire. Cette personne est soit l'ami d'un de nos amis, soit un parent, soit quelqu'un approché par notre avocat ou encore quelqu'un qui connaît notre réputation [...] » Pessoto.*

- Et d'accroître le pouvoir, le contrôle et la domination de certains acteurs illégaux sur des acteurs légaux et illégaux.

L'ensemble des contacts, le réseau criminel, doit donc être perçu comme un tissu social de rapports directs et indirects (Cusson, 1998), fondé sur l'échange et la coopération ; ou encore comme une coalition réunissant tout un panel d'individus (Chambliss, 1978) ; opportunistes, exerçant diverses professions, qui entretiennent des rapports interactifs, dont le but est d'accumuler pouvoir financier et/ou politique. La carrière d'un délinquant dans le monde de la pègre est ainsi étroitement liée à son capital social.

## **4.2 Abandon et légitimation**

Après des années passées entre ces mondes parallèles, où se juxtaposent « le besoin d'être, pour sortir de » et « le sortir de, pour être », tel Janus, ce Dieu romain, représenté avec deux visages, le gangster manager qui a côtoyé ces opposés, qui a réalisé la jonction entre la sphère illégale et légale, aspire à se retirer des affaires. Nos données sont très claires : les délinquants professionnels ne le sont que jusqu'au moment où ils ont amassé assez d'argent. Car, nous ne cesserons de dire que le crime n'a été que le moyen de parvenir à leurs fins : être des entrepreneurs licites, reconnus, pouvant s'assumer et assurer les besoins de leur famille. Qui est pour Burin des Rozières (1995, p.320) : « un doux rêve d'intégration », loin de la pauvreté, de la prison, de la violence, de la traque ou d'autres possibles ennuis. Plusieurs facteurs comme la rationalisation croissante de leurs activités, les rencontres et autres relations de travail, l'obligation de côtoyer

la sphère légale pour rester dans le système, la corruption, le clientélisme, le management des business illégaux et surtout légaux (bars, clubs, restaurants, puis de sociétés plus importantes comme des concessions automobiles, le parc immobilier ou des entreprises portuaires), permettent d'expliquer cette «normalisation». Faits non inusités puisque Ianni (1972), Klockars (1974), Meisenhelder (1977), Cusson (1982), Arlacchi (1992, 1994), Bourgeois (1995) et Morselli (2000), les développèrent en démontrant l'existence de ce processus qu'ils nomment : « processus de légitimation »<sup>36</sup>.

*« Cette idée mûrit avec l'expérience. Quand tu commences une telle carrière tu ne penses pas à ça, d'ailleurs même beaucoup n'y pensent pas. Il faut voir au loin pour envisager passer du côté légal et il faut réussir. Se normaliser veut dire que tu as aussi réussi dans tes différentes activités, que tu n'es pas en prison, que les ennemis ont été vaincus et que tu as bien blanchi ton argent. Dans tous les cas, ça dépend des gens et la condition nécessaire d'une telle entreprise c'est d'avoir beaucoup d'argent. [...]. Lorsque tu auras emmagasiné assez de pognon pour toi et ta famille, tu te retireras si tu le peux du jeu »  
Vauban.*

Même si ces différents paramètres obligent les acteurs illégaux à commencer leur conversion professionnelle, il est légitime de se demander s'ils réussissent cette transition. C'est ce que, nous allons, à présent, examiner : est-il possible de réaliser cette étape ? Ou est-elle une chimère ? En d'autres termes, est-il possible d'abandonner une carrière criminelle ?

Une carrière, qu'elle soit criminelle ou non, est une activité qui implique une série d'étapes, une évolution, qui vise la satisfaction de ses ambitions et des ses intérêts personnels. Bref, après avoir mené une vie bien remplie dans le monde de la pègre, couronnée de succès (possession d'entreprises licites et illégales, maximalisation et capitalisation des revenus criminels) mais aussi ponctuée d'échecs (ou « *d'accident de travail* » (Bilbon) en parlant de la prison), arrive le

---

<sup>36</sup> Qui le fait se conformer à l'équité, à la morale, aux lois prônées et érigées par la société.

moment où certains acteurs émettent l'hypothèse de mettre un terme à leurs activités. D'autres, en revanche, poursuivront leur cheminement jusqu'au dernier de leur souffle vital.

Primo, d'après nos sujets, l'arrêt d'une carrière criminelle dans le Milieu est libre. Contrairement aux groupes mafieux comme la Cosa Nostra ou la 'Ndrangheta, les membres des équipes phocéennes, ne sont pas soumis au « *status and fraternization contracts* » (Paoli, 2003 : p. 65-100). Qui est un « régime généralisé de réciprocité » avec l'ensemble des membres d'un même groupe (Sahlins, 1972 : p193-200). Le Milieu n'est pas la mafia, car : « [si] on entre chez Cosa Nostra par le sang, [et qu'] on en sort par le sang », Calderone (1987) ; dans le Milieu : on entre par cooptation<sup>37</sup> et on en sort par prise de décision. Ici, il n'existe pas d'engagement à vie, ni de sacerdoce forcé. Qui le veut est libre de se retirer des affaires quand bon lui semble. Or, la réalité s'éloigne du prisme déformant qu'est l'outil langagier. Seulement 4 de nos 15 répondants ont cessé leurs activités. Alors que tous affirment que l'abandon est libre. Non sens ? Pas forcément. En fait, il faut comprendre que « libre » ne signifie pas forcément « possible ».

Ensuite, nos données nous enseignent qu'un des principaux facteurs d'abandon est lié à la variable âge, à l'inéluctable déclenchement de l'horloge biologique :

*« Tu vois je suis sorti de prison depuis six mois. Aujourd'hui j'ai 54 ans et j'ai toujours mené une vie de voyou. Sur 54 ans, j'ai passé plus de quinze ans en prison. Tu vois, il y a un âge limite. Ça veut dire que si je recommence, je n'ai absolument plus peur d'être tué parce que je n'ai plus peur de la mort et c'est dangereux mais, en revanche, si je plonge, je prends 20 ans. Vingt ans, ça me fait 74 ans comme on dit ici, je mets la clé sous la porte. Et je peux t'assurer que je ne veux pas mourir en prison. Aujourd'hui c'est fini, il y a un âge limite comme pour les footballeurs » Bonnano.*

<sup>37</sup> Attention la cooptation existe aussi chez les groupes mafieux. Toutefois, dans le Milieu, il n'existe aucun rituel intronisation et les acteurs illégaux peuvent se retirer des affaires quand ils le veulent. Même s'ils n'en ont pas forcément toujours la possibilité. Ce que nous allons voir.

En vieillissant, l'homme prend conscience qu'il n'a plus les capacités psychophysiologiques de pouvoir mener une telle vie. Elles ont de plus en plus de difficultés à assumer leur rôle de synchronisateur entre le comportement et les états corporels d'une part et les changements de l'environnement auxquels l'homme doit s'adapter d'autre part. C'est pourquoi, avec l'âge, le degré de « supportabilité » des conditions environnementales (prison ou peur d'être tué, par exemple) devient alors trop pénible en raison de « l'inexorable vieillissement de l'organisme » (Cusson, 1998 : p.97) et pour un mental en proie au doute.

Ce premier constat, nous conduit dans une certaine mesure à confirmer les recherches de Glueck et Glueck (1974) et Gottfredson et Hirschi (1990) qui écrivent que l'âge, le vieillissement psychophysiologique de l'organisme, aussi appelé maturation<sup>38</sup>, serait responsable de l'abandon d'une carrière criminelle.

Toutefois, nos données sont en discordance avec le fait que si la variable âge est en partie responsable de l'abandon, seule, elle n'est que très peu significative. Si l'on prend Glueck et Glueck (1974) pour référence : la différence entre un délinquant et un non délinquant serait fonction de leur degré de maturation. Ce qui expliquerait pourquoi certains criminels prendraient plus de temps avant de cesser leurs activités. Ce comportement pouvant durer toute la vie. Selon eux, elle se traduirait comme suit :

*« [...] witness their impulsiveness; their lack of forethought, or clumsy planning; their unrealistic ambition; [...]; their incapacity or willingness to the profit from numerous experiences of arrest and punishment; [...] » (Glueck et Glueck, 1974 : p.170).*

---

<sup>38</sup> « Ensemble des phénomènes conduisant l'être humain à la plénitude de son développement physique, intellectuelle et affective. Ce phénomène englobe également que doit être atteint un niveau suffisant d'intégration du tempérament, de la personnalité et de l'intelligence. » Glueck et Glueck (1974, p.171).

Ce processus aussi tardif soit-il se situerait entre la fin de la vingtaine et le début de la trentaine. Or, si l'on peut s'entendre sur le fait que la délinquance et le taux de récidive ne cessent de chuter après la vingtaine d'années, en raison de la prise de conscience de ses actes et de l'effet dissuasif de la prison, il n'en va pas de même avec les acteurs de l'étude. Encore une fois, ce ne sont pas de simples délinquants chroniques. Ce sont des professionnels. Nous entendons par là, contrairement aux propos des Glueck, que les membres des équipes criminelles planifient à l'avance leurs « coups » en prenant en compte les différents paramètres d'une telle entreprise. Ce ne sont pas des personnes dénuées de tout substrat cognitif (bien au contraire), ont des ambitions à la hauteur de leurs propos et, pour finir, tirent les enseignements de leurs échecs (afin de ne jamais répéter deux fois les mêmes erreurs) mais aucunement pour se réinsérer au niveau sociétal (ils le sont déjà). Ainsi, il y a bien divergence propositionnelle. L'abandon n'est pas une simple question d'âge ou de maturation.

Il faut tenir compte d'autres variables beaucoup plus générales pour expliquer leur décision. Ce que mentionne également Pinsonneault (1985) quand il écrit qu'avec l'âge les délinquants pensent plus aux conséquences de leurs actes que lorsqu'ils étaient jeunes.

En vieillissant, la peur d'être réincarcérée (plus que celle d'être tuée) joue un rôle fondamental dans le processus décisionnel d'abandon puisque, les interviewés considèrent qu'à leur âge ce potentiel échec serait synonyme de dépérir en prison jusqu'à ce que le temps accomplisse sa basse besogne, à savoir annihiler toute forme de courage, de volonté de vivre, de résistance, jusqu'à ce que mort s'en suive. Pensée insupportable à leurs yeux. En d'autres termes, plus les individus s'approchent de leurs derniers instants de vie, plus ils aspirent à vivre en paix, loin du sang et de l'amertume, et veulent par-dessus tout oublier le beau tableau de la liberté qu'ils ont peint en prison<sup>39</sup>, pour en faire partie intégrante. Les répondants

---

<sup>39</sup> Dirait Jean Jacques Rousseau.



s'apercevant qu'ils leur restent peu de bonnes années à vivre. Ce que souligne Meisenhelder (1977) lorsqu'il écrit que le criminel poussé par la crainte d'être réincarcéré et tiré par les avantages que pourrait lui procurer une vie conventionnelle, suite à un bilan de ses activités, se retirerait. Les variables telles que le besoin de s'installer (to settle down), d'abandonner la vie de criminel<sup>40</sup> et de retrouver une situation professionnelle « normale » ne semblent que peut influencer, à priori, leur décision. Rappelons que nos sujets sont parfaitement intégrés à la structure sociale ; sont mariées ou ont des compagnes fixes ; et dirigent pour certains des entreprises :

*« Bien entendu, l'âge et l'usure sont non négligeables. Ces facteurs font que tu abandonnes tes activités car tu ne peux plus assumer. Tu n'as plus vingt ans. Retourner en prison, les réflexes, la mort, quand tu mûris, tu prends conscience de ces choses et tu fais en sorte de les éviter en pensant sur le long terme. Dans tous les cas, quel que soit l'âge, il faut savoir gérer les risques du métier, comme pour les pompiers. A vingt ans, tu n'as pas la même expérience qu'à cinquante ans. Enfin, toujours est-il que cette vie t'apporte au bout du compte plus de mal que de satisfaction. C'est la leçon à retenir » Pessoto.*

Age et réincarcération ou, plus exactement, âge et années potentielles de prison sont deux variables indissociables l'une de l'autre et déterminent, en partie, la prise de décision d'abandon. L'explication en est simple. En vieillissant, les fruits de l'expérience font que les délinquants professionnels en arrivent à tenir compte des conséquences de leurs actes et, assumer les risques liés à leurs activités devient de plus en plus difficile. C'est ainsi que la détention se transforme en perspective insurmontable : ne pas être un mort-vivant. Les individus font donc un calcul coût/bénéfice où ils mettent en balance l'usufruit de leur existence versus leurs désagréments. Et, si comme le mentionne Cusson (1998, p.82), « l'acteur [conclut] que son style de vie présente plus d'inconvénients que d'avantages », il arrêtera.

---

<sup>40</sup> Nous aimerions, ici, faire référence à Irwin (1970) quand il dit que même si certains délinquants arrivent à mettre un terme à leurs activités, ils conservent une identité criminelle latente (ce que nous avons constaté) et ne regrettent en rien leur passé (ce que mentionne la quasi-totalité de nos répondants). Bien au contraire, ils le savourent.

Or, malgré ces propos, c'est le besoin d'argent, plus que tout autre facteur, qui détermine la prise de décision. Quand nous avons posé la question : « Avez-vous songer à abandonner votre carrière ? Si oui, comment et pourquoi ? », les sujets nous ont répondu quand ils estimaient « *n'avoir plus besoin de manger* » (Roger) :

*« Librement. Quand tu estimes avoir amassé assez d'argent et construis quelque chose de ta vie, je pense que c'est là que se fait l'abandon. En tout cas, c'est vrai pour moi. Comme on dit, tu te retires des affaires. Mais attention, ce n'est pas parce que j'ai arrêté le business, que je ne reste pas dans le Milieu. J'ai simplement arrêté de travailler. » Alcazar.*

Après avoir mené une vie tumultueuse composée bien souvent d'échecs, après avoir accepté l'inacceptable, à savoir demeurer dans les limbes de l'enfermement, seul l'argent peut être source de rédemption<sup>41</sup>. Car, comme nous l'ont rapporté certains sujets, la majorité de leurs congénères n'ont pas saisi les rouages d'une telle profession dépensant bêtement leur capital et se trouvant à l'orée de leur existence sans fond de retraite. Ainsi, la seule solution possible afin d'emmagasiner un maximum d'argent, dans un laps de temps assez court, reste le crime. Il est donc difficile pour la grande majorité des délinquants d'abandonner leurs activités illégales.

En résumé, nous pourrions dire que le renoncement à ce type de vie s'effectue après une longue phase de maturation au cours de laquelle les délinquants vont prendre conscience de leur situation (Glueck et Glueck, 1974 ; Gottfredson et Hirschi, 1990). Bien que le vieillissement soit un élément important de cette réflexion, les répondants avancent que la peur d'être réincarcéré, traqué ou tué (fini le temps de l'insouciance juvénile où rien ne pouvait leur arriver) les a définitivement convaincu, s'ils ont assez d'argent pour finir leurs jours, de se ranger. Il est alors temps de profiter, comme Monsieur tout le monde, de leurs derniers jours d'existence. Loin des turpitudes du crime. Loin des affres des gens

---

<sup>41</sup> Le petit Robert (1979) : Acte par lequel on s'achète un droit. Nous faisons, ici, référence au fait que l'argent leur permet de se payer le droit d'avoir une retraite. D'arrêter leur carrière.

qu'ils ont côtoyés pendant toutes ces années. Car les conséquences d'un nouveau plongeon, même un seul dans le fracas des lames criminelles, pourrait leur être fatal.

Notons, pour finir, que contrairement aux études de West (1982) et Sampson et Laub (1993), le mariage ne semble que très peu influencer sur l'abandon, et ce, même si le lien conjugal est de qualité (taux de cohésion familiale, de coopération entre époux, intérêts communs).

#### **4.2.1 Les difficultés de l'abandon**

Si la prise de décision d'abandon est dans l'absolu possible, dans la réalité quotidienne des criminels, elle est souvent remise en question ou différée, parfois sur le très long terme, en raison de deux obstacles majeurs que sont : les amis et l'échange de service.

##### ***Les amis***

Les amis jouent un rôle fondamental dans la vie d'un délinquant. S'ils sont le moteur, le fer de lance, d'une carrière criminelle ; s'ils sont les principaux nœuds du réseau de l'acteur illégal lui fournissant entre autres des opportunités de business ; ils sont aussi souvent responsables de la reprise des activités criminelles du « jeune » retraité (Adler, 1985). Le lien tissé entre les membres d'une équipe criminelle est très fort. Ce sont des frères. D'autant que dépend de cette relation : la liberté, la vie et la réussite, de l'entrepreneur illégal. Jules Romains (1913) écrit d'ailleurs que les copains, les amis, ensemble, sur une même ligne, n'ont besoin de personne, ni de nature, ni de Dieu. C'est le corps, l'esprit des hommes, qui parle. Il en découle que, la relation d'amitié qui unie les acteurs illégaux fait que, malgré la décision ou le réel abandon de leur carrière, si un de leurs amis a besoin d'aide en vue de la réalisation d'un « coup », afin de trouver une planque ou des contacts,

par exemples, il leur sera très difficile de pouvoir refuser. Ils replongeront (Adler, 1985).

Pessoto, spécialisé dans les braquages, les machines à sous et la corruption, nous éclaire sur ces allégations. Membre d'une équipe criminelle bien en place dans le « Milieu », affirme qu'il serait difficile voire impossible d'arrêter ce style de vie ; du moins tant que l'acteur évolue dans ce même microcosme. Seul l'exil autorise, semble-t-il, l'arrêt :

*« Je pense qu'arrêter une telle carrière est difficile. Difficile parce que dans le Milieu, on se connaît tous. La meilleure façon, je crois est tout simplement de ne plus fréquenter ses amis, de partir au loin dans une autre ville ou dans un autre pays. Tu vois, le Milieu, ce n'est pas la Mafia, tu peux en sortir quand tu veux mais le problème c'est qu'il y a toujours quelqu'un pour te proposer une affaire. Si tu es intelligent et que tu as pensé sur le long terme comme je te le disais tout à l'heure, tu as déjà investi pour te retirer en retraite et malgré la pression de certains de tes amis, tu ne craques pas, bien au contraire, tu abandonnes et arrêtes tout définitivement » Pessoto.*

On peut donc dire qu'à l'intérieur des groupes marseillais interrogés, les normes ne sont pas rigides puisque les individus peuvent conserver leur liberté d'action et ont le choix de pouvoir stopper leurs activités quand ils le désirent. Mais, la force de l'amitié fait que dans ce type d'interaction, ils ont un impact les uns sur les autres. Dans ces conditions, un acteur peut jouer de cette situation et amener celui qui a décidé d'arrêter sa carrière vers une position différente que celle qu'il avait choisi antérieurement.

Les fréquentations exercent bien un effet d'entraînement sur le comportement d'un individu. Nos interviews nous révèlent également que cet effet dépend aussi :

- De la dynamique de groupe : nos répondants adoptant souvent, en groupe, des comportements qu'ils n'auraient pas s'ils étaient seuls. D'où l'importance de

s'éloigner du Milieu, de ses amis, si l'on décide réellement de mettre un terme à ses activités.

- De valeurs internes du groupe. L'appartenance au groupe, la valeur interactive de l'identité sociale, joue également un rôle essentiel dans l'effet d'entraînement (Fischer, 1996). Cet effet étant fonction de la relation que les membres d'un groupe social donné ont par rapport aux valeurs internes qu'il produit.

- Et, de la notion de service sur laquelle nous allons revenir : « *dans le Milieu, tout service donné, doit être rendu* » (Alcazar).

### ***Les services***

Le Milieu s'apparente à une collectivité sociale, qui est empreinte des manières de penser et de vivre des individus qui le composent, déterminant une bonne partie de leur conduite.

*« Un système social, comme tout corps actif, produit des normes qui peuvent être définies comme un type de pression cognitive et psychosociale se référant à des valeurs dominantes et des opinions partagées dans une société ; elles s'expriment sous forme de règles de conduite plus ou moins explicite en vue d'obtenir des comportements appropriés socialement » (Fischer, 1996 : p.63).*

Une d'entre elles est le respect de la loi synallagmatique du « donnant-donnant » (termes employés par la quasi-totalité des interviewés).

Dans nos sociétés, tout service octroyé, se doit d'être rendu, sous peine de sanction. Illustrons nos propos et prenons l'exemple du système bancaire. Lorsqu'un particulier contracte un prêt financier, plus communément appelé service, il est obligé de le rembourser selon l'échéance fixée entre les parties. Or, il

arrive parfois que le particulier ne puisse plus rembourser. A ce moment là, la banque, pour éviter le conflit, va enclencher des procédures de négociation afin de récupérer son argent. Mais, si la personne est trop endettée, elle pourra, par l'entremise d'un huissier de justice, saisir ses biens personnels. Dans le Milieu, c'est pareil. L'individu doit s'acquitter de ses obligations envers celui ou ceux qui l'on aidé à un moment donné de sa vie. Telle est la règle. Et, s'il ne s'acquitte pas de son devoir, il se peut que cette situation finisse en règlement de compte<sup>42</sup>. Cette notion de service est, à notre sens, fondamentale dans la compréhension du phénomène de récidive.

Ainsi, l'acteur illégal désirant se retirer des affaires nage toujours en eaux troubles puisqu'il lui est difficile de refuser de rendre service à un de ses amis ou à une personne à laquelle il doit une obligation.

Il semblerait que les membres du Milieu soit condamnés à rouler leur rocher jusqu'au sommet d'une montagne où leurs bonnes intentions ne seraient jamais récompensées ? Ne seraient-ils pas les descendants de Sisyphe !

Dans la Mythologie grecque, les crimes valaient à leurs auteurs d'être précipités dans le Tartare<sup>43</sup>, où ils rejoignaient les titans déchus, et où les attendaient de terribles supplices. Sisyphe, par exemple, roi de Corinthe, fils d'Eole, qui avait trompé la mort et dénoncé Zeus auprès d'Héra, fut condamné à pousser inlassablement le long d'une pente un rocher qui retombait indéfiniment : c'est le mythe de Sisyphe.

Si l'on se reporte à nos interviews, on constate que l'abandon définitif des activités criminelles n'est pas aisé. Tout au moins, s'il est possible, il est rendu difficile par certains facteurs que nous avons précédemment cités tels que les amis

---

<sup>42</sup> Notons à cet effet, que le règlement de compte, à l'instar de Reuter (1984), reste la dernière solution aux litiges ; car « tuer quelqu'un » rime rarement avec « récupérer son argent ».

<sup>43</sup> Equivalant de l'enfer des chrétiens.

ou la loi du « donnant-donnant ». Les sujets oscillant entre périodes dynamiques et passives, selon un mode bipolaire marqué par une alternance phasique : engagement/retrait.

Pour étayer notre démonstration servons nous des propos d'Adler (1985). Immergée dans une communauté de dealers et de consommateurs de drogue, elle avance que ces personnes ne peuvent jamais arrêter ce genre de carrière. Passant de la phase active (soit de trafic ou de consommation voire les deux) à la phase passive dite d'arrêt où elles tentent de mettre un terme à leurs activités et/ou absorption de narcotique. Mais taraudé par le manque d'argent, la vie facile, le plaisir et la drogue, elles se redirigeraient inéluctablement vers les vicissitudes de la délinquance en phase active.

Finalement, d'après nos données, tel Sisyphe, certains acteurs illégaux se trouvent dans l'incapacité de pouvoir mettre un terme à leurs activités. La phase passive (abandon temporel de leurs business), pourrait être comparée au fait de gravir la montagne, mais une fois au sommet, l'effort serait toujours à refaire puisque redescendant inexorablement en phase active.

#### **4.2.2 Voyou d'un jour – voyou pour toujours**

A la suite des résultats que nous avons présenté dans ce chapitre, nous pouvons dire que les acteurs de ce microcosme social n'arrêtent jamais, à quelques exceptions près, leurs activités illégales. Ou, du moins, s'ils s'en éloignent, nous avons vu qu'ils pouvaient replonger. Afin de compléter notre précédente démonstration, prenons l'exemple d'Alcazar.

Alcazar est un homme d'un certain âge, ayant le respect de tous, qui nous a dit avoir arrêté sa carrière. Aujourd'hui, il a mis un terme à ses différentes entreprises,

après avoir passé toute sa vie dans le crime, puisqu'il estime ne plus avoir besoin d'argent :

*« Quand tu estimes avoir amassé assez d'argent et construis quelque chose de ta vie, je pense que c'est là que se fait l'abandon. En tout cas, c'est vrai pour moi. Comme on dit, tu te retires des affaires. Mais attention, ce n'est pas parce que j'ai arrêté le business, que je ne reste pas dans le Milieu. J'ai simplement arrêté de travailler. Si un ami a besoin de mon aide pour se cacher je l'aiderai. Je ne travaille plus, c'est tout. C'est différent. Toute ma vie et jusqu'à ma mort, j'aurais cette mentalité. Rien ne pourra me l'enlever. C'est ma vie, tu comprends. C'est ce qui a fait ma réussite ! C'est ce qui fait que mes enfants sont à l'abri du besoin aujourd'hui. Je n'abandonnerai jamais ce que je suis, ce que j'ai fait et ce en quoi je crois toujours. Toute ma vie j'ai refusé d'être un pantin et ce n'est pas maintenant que je vais changer » Alcazar.*

Mais, la réalité des faits s'avère bien différente de ses dites intentions. Nous avons tenu à présenter cette interview parce qu'elle est très révélatrice des propos que nous avons développés jusqu'à présent. Il faut savoir que cette entrevue a été réalisée en détention. Le sujet venant d'être condamné à sept années de prison. Ces assertions corroborent donc avec nos écrits : « Voyou d'un jour – voyou pour toujours ». Sans être péjoratif. Car il ne s'agit pas d'un jugement mais d'un constat sachant que sur 15 de nos répondants, seulement 4 ont abandonné. Les autres ne le désirant tout simplement pas, ou oscillent entre continuation et désistement. Ce qui ne les empêche pas d'avoir un regard plus que lucide sur les conditions favorables ou non à l'abandon.

De plus, bien que ces caractéristiques ne soient pas des données stables, en raison du manque effectif de sujets, on peut dire que le jeune retraité conserve son « Soi criminel »<sup>44</sup> : il ne regrette rien de son passé et se délecte des différents

---

<sup>44</sup> Pour Fischer (1996), il représente : « L'ensemble des caractéristiques qu'un individu considère comme siennes et auxquelles il accorde une valeur socio-affective. L'identité implique donc une définition du Soi, dans le sens où celui-ci comporte, d'une part, l'idée de qui on est et renvoie, d'autre part, au sentiment de demeurer toujours le même, à travers l'image que nous avons de nous-



parfums qui ont constitué sa vie. Ce que soutient Irwin (1970) lorsqu'il écrit que l'ex-criminel conserve son identité latente en conservant ses relations d'antan.

En somme, malgré la prise de décision de l'acteur illégal d'abandonner ses activités criminelles, il reste partagé entre deux mondes : « le Tartare » de la pègre où il a vécu, aimé et pleuré, sans ne jamais rien regretté, et le nouveau monde, « l'Amérique », la société conventionnelle, qu'il n'a jamais réellement quitté et dont il rêve pour ses nouveaux nés. Ce qui représente pour lui un véritable nœud gordien.

---

mêmes, c'est-à-dire d'avoir une impression de continuité par rapport à soi, même si la vie et l'environnement changent. », Fischer (1996, p.185).

## ***V. Conclusion***

## 5.1 Résumé de recherche

Tout au long de cette recherche, nous nous sommes penchés sur les processus, motivations et outils, qui permettent la réussite criminelle en nous fondant sur les carrières d'acteurs qui évoluent dans un contexte particulier : le Milieu marseillais. La démarche reposait sur une hypothèse originale, à savoir : qu'une carrière criminelle réussie est une carrière riche en capital social.

D'abord, notons que la richesse, en tant qu'absolu de réussite sociale, n'est pas forcément imputable au capital financier ou matériel accumulé par un individu, ni ne demeure *stricto sensu* dans ses compétences (capital humain). Elle réside également dans le rapport à autrui, dans la qualité des relations et leur capacité d'action collective. La proximité sociale, la confiance dans les autres et les groupes, sont des ressources d'une autre nature que celles que les biens attribuables aux individus.

Ensuite, les résultats des analyses explicitent que la délinquance professionnelle, en tant que carrière, est la résultante d'une accumulation d'événements critiques, de rencontres, et de moments de transitions au cours de l'histoire d'un individu (Hagan et McCarthy, 1998).

Que l'on parle de trajectoire ou de carrière criminelle, trois types de facteurs composent le lit de la délinquance. Primo, nos résultats montrent que l'expérience de la misère à long terme constitue une situation de handicap qui favorise l'ancrage idéique que la déviance ne peut être que positive. En effet, l'interaction entre un vécu substantiel, durable ou permanent, de pauvreté et un environnement générateur de criminalité facilite le passage à l'acte, la délinquance, en raison du sentiment frustrant d'injustice subi. Secundo, si chaque individu développe sa propre conception de la réalité au cours du temps et en particulier pendant la période de l'adolescence, les fratries et les amis d'enfance contribuent à façonner

les attitudes et les conduites de leurs frères et pairs en leur inculquant des schémas cognitifs et comportementaux déviants. En ce sens, nous pouvons dire que le comportement criminel est appris (Sutherland, 1939). En revanche, le crime ne peut uniquement s'expliquer par un surcroît d'interprétation défavorable au respect de la loi sur les interprétations favorables. Tercio, nous avons mis en évidence que la famille, les amis et la proximité au milieu criminel, exercent une influence mimétique sur leurs pairs. Pourquoi ? Parce qu'ils contribuent à structurer les comportements autour de concepts comme : la confiance, l'identité et l'idéologie et parce que le modèle de réussite sociale par le crime, le pôle fascination/attraction, poussent les individus vers la délinquance en raison de son caractère attractif.

Pourtant, devenir délinquant professionnel n'est pas, comme on peut le croire, à la portée de n'importe quel individu. On ne se lance pas dans le négoce de stupéfiants à l'échelle internationale sans au préalable avoir suivi une « solide formation » (apprentissage des techniques criminelles), sans être reconnu de ses pairs et sans posséder un réseau d'interconnaissances, rendant possible la mise en œuvre d'un tel trafic. Il faut, pour cela, que l'individu franchisse une série d'étapes qui lui permettront, s'il possède les aptitudes à la délinquance et s'il est décidé, d'optimiser son capital humain, que l'on qualifiera de criminel, social et symbolique, nécessaire à sa réussite. Sachant que le capital criminel réside dans l'individu et le capital social dans les relations sociales.

Les résultats de nos analyses indiquent que le capital criminel se constitue dans des cadres culturels précis, lors d'activités formelles d'enseignement et de formation, tout au long de la vie du délinquant en différentes occasions (fratrie, groupe d'amis, associations différentielles, rencontres, équipes). Mais, le lieu le plus propice à la transmission des techniques criminelles, l'université du crime, est la prison. Véritable filtre qui permet de distinguer les individus les plus aptes, le capital criminel est évalué par rapport à des compétences psychologiques et des

savoirs faire ; ainsi qu'au travers des capacités non cognitives, comme les comportements, qui peuvent être modifiés par l'apprentissage. Dans un milieu qui ne laisse pas de place à l'échec, les caractéristiques des personnes deviennent donc très importantes : le travail en équipe demandant un niveau élevé de coopération source de confiance.

Nos résultats nous enseignent également que le stock de capital criminel, la qualité des savoirs faire d'un individu, est un des deux moteurs qui conditionne la réussite criminelle. Au niveau individuel : il permet aux jeunes délinquants de s'insérer dans des groupes de pairs expérimentés (des groupes d'amis aux associations, par exemple) en leur donnant la possibilité de participer à certains types de délits (Hagan et McCarthy, 1998) ; et il favorise la cooptation pour les personnes qui possèdent en plus des « compétences génériques d'employabilité ». L'individu qui effectue des dépenses pour améliorer sa formation criminelle le fait dans la perspective d'obtenir des gains futurs. Le délinquant qui investit pour lui-même afin d'atteindre certains objectifs précis est par conséquent rationnel (Cusson, 1998). Au niveau groupal : le capital criminel conditionne l'aptitude d'une équipe à innover (nous pourrions, ici, prendre comme exemple la cooptation d'un génie de l'informatique permettant au groupe criminel de maximaliser son champ d'action), à s'approprier les bénéfices de la formation de tel ou tel individu, à combler un manque (cooptation d'un bon chauffeur) ou encore à se protéger (cooptation des jeunes les plus ambitieux afin que ces derniers ne rentrent pas en conflit avec eux).

Or, si le capital criminel contribue à la réussite du délinquant, elle ne peut se réaliser sans l'interaction du capital social. Un individu multipliera ses chances de réussite à la condition *sine qua non* qu'il possède un réseau de relations d'interconnaissances et d'inter-reconnaissance lui permettant d'avoir accès aux ressources désirées (Bourdieu, 1980). Nos résultats de recherche montrent, d'abord, que l'absence de capital, quel qu'il soit, pousse les individus les plus

déterminés à se constituer du capital à partir des occasions qu'ils trouvent (Hagan et McCarthy, 1998) : du capital criminel à travers les diverses formes de crime pratiqué (vol de voiture, cambriolage, deal de drogue), du capital social à travers le groupe et le « quartier », et du capital symbolique à travers la violence et la réussite personnelle d'action délictuelle. En ce sens, nos résultats valident la recherche de Hagan et McCarthy (1998) et confirment le paradigme des « tensions » et des opportunités de Merton (1968). Néanmoins, s'il existe une « innovation », la délinquance, dans la recherche d'opportunités, ne peut trouver son accomplissement que dans le groupe (Cohen, 1955). Les groupes sont des ressources qui permettent d'affronter la misère, de résoudre plus facilement des problèmes d'ajustements identiques, d'obtenir des biens matériels sur lesquels on peut compter en cas de conflit. Ils participent à la construction des délinquants en leur transmettant leur volume de capital criminel, des anciens vers les nouveaux venus, ainsi que leur réseau de connaissances. En fait, pour être plus exact, nous devrions dire qu'ils communiquent des connaissances explicites à tous leurs membres afin que ceux-ci acquièrent un savoir et des pratiques qui ont conduit par le passé à des résultats favorables. Enfin, ils imprègnent leurs membres d'une connaissance collective qui représente l'ensemble des valeurs sociales et des normes comportementales portées par la rue et le Milieu. Quatre types de groupe favorisent la création et le développement de capital : la famille et les groupes d'amis, qui en sont le socle, les associations, qui promeuvent des valeurs propices à la coopération, la prison, lieu de rencontre où plusieurs réseaux sociaux peuvent se côtoyer, et les équipes criminelles, qui en sont les pools. Le processus d'insertion criminelle résulte donc de contacts avec des délinquants (Hagan et McCarthy, 1998) : fratries, amis d'enfance ou encore délinquants rencontrés dans la rue, les bars et les clubs de nuit. Ces délinquants agissant comme des mentors ou tuteurs (Sutherland, 1939 ; Sutherland et Cressey, 1966 ; McCarthy, 1996).

Ensuite, le capital social a des réalisations à son actif : il est productif et facilite l'atteinte d'objectifs (Morselli et Tremblay, 2004). C'est l'aspect clef de notre recherche : l'évolution criminelle comme la réussite est favorisée par la capacité individuelle à pouvoir « réseauter » et créer du capital social. Nos résultats mettent en évidence qu'au niveau individuel, il est une ressource qui permet : la transmission et le perfectionnement des techniques criminelles, la possibilité de participer à certains délits et d'évoluer au sein de la voyoucratie, stade par stade, jusqu'à la cooptation. L'évolution d'un individu et à fortiori sa réussite dépend de ses relations, ou simplement en étant connu d'eux en ayant une bonne réputation. En d'autres termes, pour qu'un acteur illégal bénéficie d'un capital social, il faut qu'il dispose de l'opportunité d'entrer dans des transactions sociales ; les membres du réseau doivent être motivés pour agir en faveur de l'acteur et doivent avoir la capacité de le faire. Grâce à ses relations un membre du réseau (l'équipe) peut donc bénéficier d'une influence, d'une promotion ou d'un pouvoir, plus ou moins fort ; le volume de capital criminel, social, symbolique et financier, se réfléchissant en un double mouvement causal : de l'équipe à l'individu mais aussi de l'individu à l'équipe. Les opportunités qui orientent les trajectoires individuelles dépendent bien de la richesse des réseaux de codélinquance (Morselli et Tremblay, 2004). Enfin, au niveau des équipes, le capital social permet la création d'externalités : soit par la multiplication des réseaux criminels non redondants sources d'opportunités de business (Morselli et Tremblay, 2004), soit par l'intermédiaire de la corruption et du clientélisme leur octroyant la possibilité d'évoluer en toute impunité (silence des autorités, obtention de faveurs, de zones franches du crime). Le capital social a bien un effet direct et positif sur les chances de réussite criminelle (Morselli et Tremblay, 2004). En fait, « ce qui compte, ce n'est pas ce que vous connaissez, mais *qui* vous connaissez », dirait le vieil aphorisme populaire.

Néanmoins, si le capital social est vecteur de cooptation, d'accès à toutes les formes de capital, nos résultats démontrent qu'il ne peut suffire, seul, à faciliter ce processus. Pour qu'il soit rendu possible, il faut que l'individu démontrent ses compétences et prouvent, notamment en cas d'arrestation, sa capacité à être un homme. Puis, au bout d'un certain temps, généralement assez long, s'il remplit les conditions requises aux « postes » à pouvoir, s'il s'acquitte correctement de ses tâches d'apprenti et s'il le désire, il sera coopté. Ce type de réseau est donc fermé et d'accès difficile.

L'insertion au sein d'une équipe qui compose le Milieu est très importante pour quiconque désire réussir. Pourquoi ? Parce que les équipes sont des patrimoines collectifs au service d'un individu. Microsystèmes sociaux régis par des lois, elles ont pour habitudes de prendre soin des besoins de leurs membres en leur assurant une sécurité financière et matérielle continue. Comme elles satisfont leurs besoins sociaux et identitaires. Enfin, de par le maintien d'une cohésion interne forte fondée sur l'émotion, l'affection et la loyauté, elles permettent à ceux qui en font partis de franchir les différentes épreuves qu'ils rencontrent au cours de leur vie.

Nos résultats nous renseignent également qu'une carrière réussie dépend de facteurs ontogénétiques comme de stratégies collectives connues sous les noms de violence, corruption et clientélisme (nous ne reviendrons pas ici sur ces deux derniers outils). Effectivement, les personnes qui réussissent le mieux, qui possèdent le plus de capital financier et matériel, sont celles qui travaillent en équipe, le tout est plus grand que la somme des parties, qui agissent en étroite coordination et coopération, qui mettent en œuvre un certain nombre de tactiques pour assurer le succès de leur entreprise, qui ont de bonnes facultés d'adaptation, qui pensent sur le long terme et qui sont en rébellion.



En ce qui concerne à la violence, nos résultats corroborent l'exégèse de Reuter (1984) à savoir qu'elle n'est pas systématique. Elle est utilisée de manière fonctionnelle. Elle est avant tout une activité imposée par un emploi et n'est générée que lorsque aucun accord ne peut être trouvé entre les parties en conflit. Les équipes vont plutôt chercher à régler leur différent par l'intermédiaire d'un « juge » de paix évitant ainsi une inutile effusion de sang, risquant, de par leur capital social, de se transformer en véritable guerre. Mais, lorsque aucun accord n'a pu être trouvé entre les groupes, la violence, en tant qu'acte réparateur de préjudice subi, le « *self-help* » de Black (1983), deviendra inévitable. La délation, quant à elle, est automatiquement sanctionnée par la peine capitale car aucun acte de trahison ne peut être toléré dans le Milieu. Rappelons que ne pas tuer, dans ce cas, comme dans les autres, signifierait tomber au plus bas niveau de la hiérarchie criminelle, perdre tout honneur, tout respect, et abdiquer de sa position de leader (Arlacchi, 1983). Finalement, la violence permet de s'élever dans la voyoucratie à la condition que ceux qui l'utilisent, possèdent un haut niveau de capital criminel et symbolique.

L'autre résultat mis en exergue par cette recherche est sans doute le lien existant entre la difficulté d'abandon et le capital social. Si nous avons vu que les individus pouvaient mettre un terme à leurs activités illicites - prise de décision personnelle motivée par l'âge, la corrélation âge et année potentielle de prison ou la peur d'être tué - les arrêter définitivement semble chose plus que difficile (Adler, 1985). Nos résultats démontrent qu'il existe un coût psychologique lié à la sortie du capital. Le départ d'un individu est parfois assimilé à un acte de trahison ou à l'atteinte des valeurs d'une équipe. Ainsi, si un individu veut se retirer des affaires, il ne pourra le faire qu'à la condition que le groupe n'exerce pas de pression sur lui. Enfin, les services sont aussi des contraintes sociales latérales puisqu'ils se doivent d'être rendus. Ne pas le faire engendrerait automatiquement une sanction. Nous comprenons mieux pourquoi même las des années de prison et

décidé à se ranger, un individu éprouve des difficultés à mettre un terme définitif à ses activités : Voyou d'un jour – voyou pour toujours.

## 5.2 Perspectives de recherche

Cette recherche, sans prétention, se voulait une première tentative de réponse à une des questions charnières posées par la criminologie : est-il possible de réussir dans le crime ? Si oui, comment ? Les analyses ont été menées sur la base de quinze interviews ce qui ne peut constituer une validation complète de notre hypothèse de départ. Cette précision étant faite, nous espérons que de nouveaux faits viendront dans l'avenir confirmer ou infirmer les questions que notre étude a pu soulever.

Nous pensons en particulier au rôle central qu'exerce la détention au cours de la carrière d'un individu. Contrairement aux idées reçues, la neutralisation, qui consiste à isoler les délinquants condamnés afin de protéger la société en empêchant la récidive, ne joue qu'un rôle dissuasif limité. Nous avons également constaté que pour les individus déterminés à faire carrière dans le crime, la prison est un centre de distinction actif qui consacre les meilleurs d'entre eux en leur conférant un statut et une réputation (Chantraine, 2002). Véritable université du crime, en opposition à la rue, qui en est l'école, elle est un centre de formation permanent à la délinquance qui offre des perspectives d'évolution hors des murs. En ce sens, elle est une étape essentielle dans la construction du délinquant ; le passage en prison ne devient plus inéluctable mais calculé (Chantraine, 2002). De ce fait, pour cette tranche minoritaire de la population carcérale dont l'effet dissuasif de la peine ne semble que peu fonctionner, ne devrions-nous pas mettre en œuvre des mesures palliatives fondées sur l'instruction et la formation professionnelle hors du cadre institutionnel ? Un élément d'explication peut se trouver dans le manque de qualification de base, dans le manque de capital humain et culturel, qui poussent certains individus à se construire un avenir, du capital,

dans le crime (Hagan et McCarthy, 1998). Il semble a priori souhaitable de mettre en œuvre des politiques de réhabilitation, des conseils individualisés, loin du système carcéral, qui éloigneraient les jeunes délinquants de la possibilité de se créer du capital criminel. Sachant qu'une population qui partage une promiscuité fait le lit de la récidive.

Notre deuxième axe de réflexion s'articule autour du lien évident qui existe entre le capital social et la récidive. Si nous avons vu que la création et le développement de capital social jouent un rôle positif dans l'atteinte d'objectifs, de la maximalisation des gains illégaux (Hagan et McCarthy, 1998 ; Robitaille, 2001 ; Morselli et Tremblay, 2004) à la réussite délinquante, nous avons également démontré qu'il possédait une caractéristique additionnelle : celui-ci comporte des coûts (services) et les liens sociaux (amis) en fin de carrière peuvent être un poids. La découverte de ces contraintes sociales nous donne l'occasion de relancer la réflexion sur la récidive dans plusieurs directions prometteuses. Une recherche qui tenterait de découvrir les différentes situations où le capital social empêche l'individu de mettre un terme à ses activités serait souhaitable. Elle apporterait des éléments de compréhension autres que ceux fondés sur l'immaturité des délinquants, leur incapacité à se maîtriser ou encore leur présentisme. Elle mettrait également en évidence le fait que les délinquants ne sont pas des sociopathes incapables de respecter les lois édictées par la société.

Nos résultats de recherche nous ont également permis de mettre en évidence l'inefficacité des mesures stratégiques punitives pour réduire la récidive. Nous avons constaté qu'il existait un lien entre le volume acquit de capital financier et la récidive. En ce sens que, si le jeu en vaut la chandelle, l'individu passera à l'acte même si le nombre d'années de prison encouru est élevé. Nos exégèses corroborent les commentaires de Robitaille (2001) notamment lorsqu'il écrit :

*« Les sentences actuelles sont mal adaptées et peu susceptibles de dissuader les personnes qui retirent des profits élevés de la criminalité. Peu impressionnés par les coûts du crime en comparaison de ce que le crime leur rapporte, l'abandon de la carrière ne va pas de soi pour tous » (Robitaille, 2001 : p.135).*

Par conséquent, nos résultats nous permettent de relativiser la portée de la théorie de Cusson (1983) sur le présentisme ainsi que celle de Gottfredson et Hirschi (1990), qui considèrent la majorité des délinquants chroniques, en raison de leurs nombreuses incarcérations, comme des incapables.

Ensuite, nous voudrions dire que la théorie du capital social, comme le mentionne Hagan et McCarthy (1998), s'est avérée un excellent outil pour analyser les voies qui conduisent et favorisent la réussite criminelle ; quels que soient les théories ou paradigmes sous-jacents qui viennent s'y greffer. Afin d'être complet, puisque nous considérons le crime comme un métier qui demande un apprentissage et offre des perspectives d'évolution, ne peut-on pas qualifier les acteurs de notre étude d'investisseur en capital de risque ? Après tout, nous avons constaté que les délinquants professionnels possèdent un haut niveau d'intelligence interpersonnelle qui leur permet d'entreprendre ce qu'on appelle le processus de « diligence raisonnable » pour évaluer les risques du passage à l'acte, comme tout entrepreneur légal.

Enfin, au niveau méthodologique, nous aimerions soulever une interrogation. A-t-on entériné trop vite l'existence du Milieu sans profondément s'interroger sur ce qu'appartenir au dit milieu ou faire carrière veut dire ? Peut-être que la limite de ce mémoire, ou plus exactement celle de nos entretiens, est d'en livrer une représentation ? Une analyse ultérieure serait peut-être nécessaire pour souligner comment les acteurs du Milieu en question construisent leur réalité.

## **Bibliographie**

Adler, P. (1985). *Wheeling and dealing: an ethnography of an upper-level drug dealing and smuggling community*, New York: Columbia University Press.

Arlacchi, P. (1983, 1986). *Mafia et compagnies: l'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble.

Arlacchi, P. (1992). *Les hommes du déshonneur: la stupéfiante confession du repentant Antonio Calderone*, Paris: Michel.

Arlacchi, P. (1994). *Buscetta: la mafia par l'un des siens*, Paris: Editions du Félin.

Attard-Maraninchi, M-F. (1997). Le Panier, village corse à Marseille, Français d'ailleurs, peuple d'ici, *Autrement*, HS n° 98.

Becker, H.S. (1963, 1985). *Outsiders, Etudes de la Sociologie de la Déviance*, Paris: Métailé.

Becker, H. (1964). *Human capital*, New York: National Bureau of Economic Research.

Black, D. (1983). Crime as social control, *American Sociology Review*, vol. 48, 1, 34-45.

Blanchet, A. (1987). "Interviewer", in A. Blanchet, R. Ghiglione, J. Massonnat et A. Trogon (eds), *Les techniques d'enquête en sciences sociales: Observer, interviewer, questionner*, Paris: Donud, p. 87-126.

Boissevain, J. (1974). *Friends of friends: Networks, manipulators and coalitions*, Oxford: Basil Blackwell.

Bonnewitz, P. (1998). *Premières leçons sur la sociologie de Bourdieu*, Paris: PUF.

Bottanski, L. & Chiapello, E. (1999). *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris: Gallimard.

Boura, O. (1998). *Marseille ou la mauvaise réputation*. Paris: Arléa-poche.

Bourdieu, P. (1964). *Les Héritiers*, Paris: Les Editions de Minuit.

Bourdieu, P. (1970). *La reproduction*, Paris: Les Editions de Minuit.

- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*, Paris: Les Editions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). Le capital social, Notes provisoires, *Actes de recherche en Sciences Sociales*, n°31.
- Bourdieu, P. (1986). The forms of capital, in J. G. Richardson (dir.), *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education*, New York: Greenwood Press.
- Bourgois, P. (1995, 2001). *In Search of respect: Selling Crack in El Barrio*, New York: Cambridge University Press.
- Burin des Rozières, P. (1995). *Cultures mafieuses*, Paris: Stock.
- Cartier-Bresson, J. (1996). Etats, Marchés, Réseaux et Organisations Criminelles Entrepreneuriales, in *Criminalité Organisée et Ordre dans la Société*, Aix-en-Provence: Presses Universitaires d'Aix-Marseille, pp. 1-16.
- Cartier-Bresson, J. (1999). *Noir, gris, blanc : les contrastes de la criminalité économique*, Paris: Les cahiers de la sécurité intérieure.
- Chambliss, W.J. (1978). *On a take: from pretty crooks to Presidents*, Bloomington: Indiana University Press.
- Charif, O. (2001). *Quai du Belge*, Marseille: L'écailler du sud.
- Cloward, R.A. & Ohlin, L.E. (1960). *Delinquency and opportunity, a Theory of Delinquent Gangs*, London: Routledge & Kegan Paul.
- Cohen, A.K. (1955). *Delinquent Boys. The Culture of the Gang*, New York: The Free Press.
- Cohen, L.E. et Felson, M. (1978). Social change and crime rate trends: A routine activity approach, *American Sociological Review*, vol. 44, 588-608.
- Coleman, S. (1988). Social Capital in the Creation of Human Capital, Foundation of Social Theory, *American Journal of Sociology*, vol. 94, 95-120.
- Coleman, J. (1990). *Foundations of social theory*, Cambridge: Mass.
- Conklin, J.E. (1972). *Robbery and the criminal justice*, Philadelphia: Lippincott Toronto.

- Cordeau, G. (1989). Les homicides entre délinquants : une analyse des conflits qui provoquent des règlements de comptes, *Criminologie*, vol. XXII, 2, 13-34.
- Cornish, D.B. et Clarke, R.V. (1987). Understanding Crime Displacement: An Application of Rational Choice Theory, *Criminology*, vol. 23, n°4, 933-947.
- Crétin, T. (1998). *Mafias du Monde*, Paris: PUF.
- Cressey, D. (1961). *Theft of the nation*, New York: Harper & Row.
- Cusson, M. (1981). *Délinquant pourquoi ?*, Paris: Armand Colin.
- Cusson, M. (1983). *Le contrôle social du crime*, Paris: PUF.
- Cusson, M. (1997). La notion de crime organisé, in *Criminalité organisée et Ordre dans la société*, Aix-en-Provence: Presses Universitaires d'Aix-Marseille, pp. 29-43.
- Cusson, M. (1998). *La Criminologie*, Paris: Hachette (Les Fondamentaux).
- Cusson, M. (1998). *Criminologie Actuelle*, Paris: PUF.
- Dannefer, D. (1984). Adult Development and Social Theory: A Paradigmatic Reappraisal, *American Sociological Review*, n° 49, 100-116.
- Della Porta, D & Mény, Y. (1995). *Démocratie et corruption en Europe*, Paris: La Découverte.
- Deslauriers, J.P. (1991). *Recherche Qualitative*, Montréal: Chenelière/McGraw-Hill.
- Duprez, D. & Kokoreff, M. (2000). *Les mondes de la drogue : usages et trafics dans les quartiers*, Paris: Broché.
- Durand, J-P. & Weil, R. (1997). *Sociologie contemporaine*, 2<sup>e</sup> Edition, Paris: Vigot.
- Durkheim, E. (1897, 1986). *Le suicide, Etude de Sociologie*, Paris: PUF.
- Echinard, P. (1989). La mauvaise réputation, Marseille, histoire de famille, *Autrement*, HS n° 36, 142-156.



Elmer, N. (1994). A Social Psychology of Reputation, *European Review of Social Psychology*, n°1, 171-193.

Falcone, M. & Padavoni, M. (1991). *Cosa Nostra*, Paris: Austral.

Fischer, G.N. (1996). *Les domaines de la psychologie sociale*, Paris: Dunod.

Gassin, R. (1994). *Criminologie*, Paris: Dalloz.

Glueck, S & Glueck, E. (1974). *Of Delinquency and Crime*, Springfield: Charles C. Thomas.

Gottfredson, M.R. & Hirschi, T. (1990). *A General Theory of Crime*, Stanford: Stanford University Press.

Hagan, J. & McCarthy, B. (1997). *Mean streets: youth crime and homelessness*, Cambridge: Cambridge University Press.

Hagan, J & McCarthy, B. (1998). La théorie du capital social et le renouveau du paradigme des tensions et des opportunités en criminologie sociologique, *Sociologie et sociétés*, vol. XXX, n° 1, 1-14.

Hirschi, T. (1969). *Causes of Delinquency*, Berkeley et Los Angeles: University of California Press.

Hobsbawm, E.J. (1966). *Les primitifs de la révolte dans l'Europe Moderne*, Paris: Fayard.

Ianni, F. A. J. (1973). *A Family Business; kinship and social control in organised crime*, New York: Russel Sage Foundation.

Irwin, J. (1970). *The Felon*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.

Klockars, C.B. (1974). *The professional fence*, New York: Free Press.

Kokoreff, M. (2003). *La force des quartiers, de la délinquance à l'engagement politique*, Paris: Payot.

Kokoreff, M & Duprez, D. (2000). Usages et trafics de drogues en milieux populaires, *Déviance et Société*, vol.24, n°2, 143-166.

Laperrière, A. (1997). Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique, In Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (eds). *Le recherche qualitative: enjeux*

*épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, Qc: Gaëtan Morin, pp. 309-332.

Letkemann, P. (1973). *Crime as work*, New Jersey: Prentice Hall Inc.

Lupo, S. (1999). *Histoire de la mafia des origines à nos jours*, Paris: Flammarion.

Marrazzo, G. (1985). *Le camorriste: vie secrète du parrain de Naples*, Paris: Flammarion.

Matsueda, R.L., Gartner, R, Piliavin, I and Polawkoski, M. (1992). The prestige of Criminal and conventional Occupations: a Subcultural Model of Criminal Activity, *American Sociology Review*, 57, pp. 752-770.

Matard-Bonucci, M-A. (1994). *Histoire de la mafia*, Bruxelles: Editions complexe.

McCarthy, B. (1996). The attitudes and actions of others, tutelage and Sutherland's theory of differential association, *British Journal of Criminology*, vol. 36, n°1, 135-147.

Meisenhelder, T. (1977). An exploratory study of existing from criminal careers, *Criminology*, vol. 15, n°3, 319-334.

Merton, R.K. (1965). *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris: Plon.

Merton, R.K. (1968). *Social theory and social structure*, New York: Free Press.

Milza, P., Gervereau, L et Termine, E. (1998). *Toute la France, Histoire de l'immigration en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris: Somogy.

Morselli, C. (2000). *Contacts, opportunities, and crime: Relation foundations of criminal enterprise*, Université de Montréal: Ecole de criminologie.

Morselli, C. (2001). Structuring Mr. Nice: Entrepreneurial Opportunities and Brokerage positioning in the Cannabis trade, *Crime, Law and Social Change*, 35: pp. 203-244.

Morselli, C & Tremblay, P. (2004). Délinquance, performance et capital social: une théorie sociologique des carrières criminelles, *Criminologie*, 37, 89-122.

Naylor, R. (1997). *Mafias, Myths, and Markets: On the Theory and Practice of Organized Crime*, *Transnational Organized Crime*, 3: pp.1-45.

Palazzo, F. (1998). La mafia d'aujourd'hui: évolution criminologique et législative, *Problèmes actuels de science criminelle*, vol. XI, 61-77.

Paoli, L. (2003). *Mafia Brotherhoods: Organized Crime, Italian Style (Studies in Crime and Public Policy)*, New York: Oxford University Press.

Pasquino, G. (1985). *Il sistema politico italiano*, Bari: Laterza.

Pierrat, J. (2003). *Une histoire du Milieu*, Paris: Denoël.

Pinsonneault, P. (1985). L'abandon de la carrière criminelle: quelques témoignages, *Criminologie*, vol. 18, n°2, 85-116.

Pires, A.P. (1997). Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique, In Poupart, J., Deslauriers, J-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., Pires, A. (eds). *Le recherche qualitative: enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, Qc: Gaëtan Morin, pp. 113-169.

Quinney, R. (2000). *Bearing witness to crime and social justice*, Albany: State University of New York Press.

Raufer, X & Quéré, S. (2000). *Le crime organisé*, Paris: PUF.

Reiss, A. J., Jr. (1988). Co-offending and criminal carers, in M. Tony and N. Norris (ed.), *Crime and Justice: An Annual Review of Research*, vol.10, Chicago: The University of Chicago Press.

Reiss, A.J., Jr. & Farrington, D.P. (1991). Advancing knowledge about co-offending: Results from a perspective longitudinal survey of London males, *Journal of Criminal Law and Criminology*, vol.82, 360-395.

Reuter, P. (1983). *Disorganized Crime: the economics of the visible Hand*, Cambridge: MIT Press.

Reuter, P. (1984). Social control in illegal markets, in D. Black (ed.), *Toward a general theory of social control*, vol. 2, London: Academic Press.

Reuter, P. (1990). *Money for crime. A study of the economics of drugs dealing in Washington, D. C.*, Santa Monica: Rand.

- Robitaille, C. (2001). *Gains criminels et facteurs individuels de réussite: Une ré-analyse du sondage de 1978 de la Rand Corporation*, Montréal: Ecole de criminologie.
- Rowe, D.C. & Farrington, D.P. (1997). The familial Transmission of Criminal Convictions. *Criminology*, vol. 35, n°1, 177-201.
- Sahlins, M.D. (1972). *Stone Age Economics*, Chicago: Adline Atherton.
- Sampson, R.J. & Laub, J.H. (1993). *Crime in the Making: Pathways and Turning Point through Life*, Cambridge: Harvard University Press.
- Shaw, C.R. & McKay, H.D. (1942, 1969). *Juvenile Delinquency and Urban Areas. A Study of Rates of Delinquency in Relation to Differential Characteristics of Local Communities in America Cities*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Shover, N. (1985). *Aging Criminals*, Beverly Hills: Sage.
- Shover, N. (1996). *Great Pretenders: Pursuits and Careers of Persistent Thieves*, Colorado: Westview Press.
- Sommier, I. (1998). *Les mafias*, Paris: Montchrestien – clés.
- Steffensmeier, D.J. (1986). *The fence: in the shadow of two world*, Totowa, NJ: Rowman & Littlefield.
- Sutherland, E. (1937, 1963). *Le voleur professionnel*, Paris: Spes.
- Sutherland, E. (1939). *Principles of Criminology*, Philadelphie, Lippincott, 3<sup>e</sup> éd.
- Sutherland, E. & Cressey, D.R. (1966). *Principes de criminologie*, Paris: Cujas.
- Sutherland, E. (1973). *On analyzing crime*, Chicago: University of Chicago Press.
- Tremblay, P. (1998). Attrition, récidive et adaptation, *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, vol. 52, n°2, 163-178.
- Tremblay, P. & Morselli, C. (2000). Patterns in criminal achievement: Wilson and Abrahamse Revisited, *Criminology*, vol.38, n°2, 633-660.

Tremblay, P. & Paré, P-P. (2002). La « vida loca »: délinquance et destinée, L'âge et la question criminelle, *Criminologie*, vol.35, n°1, 25-52.

Sellin, T. (1938). *Culture Conflict and Crime*, New York: Social Science Research Council.

West, W. G. (1978). The short term careers of serious thieves, *Canadian Journal of Criminology*, vol. 20, n°2, 169-190.

## Références Internet

- Parodi, P. (2002). *Citoyenneté et Intégration : Marseille, Modèle d'intégration* :  
[http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr/pedago/ecjs/paro\\_001.htm](http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr/pedago/ecjs/paro_001.htm)
- X Passion – Marseille : Marseille, Métropole Cosmopolite  
<http://www.polytechnique.fr/elevés/binets/xpassion/article.php?id=55&page=4>.
- Centre universitaire juridique de recherche sur les menaces criminelles contemporaines (Centre MCC) de l'université Panthéon Assas – Paris II, 12, Place du Panthéon, 75005. Site Internet la base de données du Centre MCC :  
<http://www.u-paris2.fr/mcc>.
- Conseil de l'Europe – Rapport sur la situation de la criminalité organisée dans les pays membres du conseil de l'Europe – 1996 – 1997 – 1998 – 1999 – 2000 – 2001, Comité Européen pour les Problèmes Criminels (CDPC), Comité s'experts sur les aspects du droit pénal et les aspects criminologiques de la criminalité organisée :  
[http://www.coe.int/T/E/Legal\\_affairs/Legal\\_co-operation/Combating\\_economic\\_crime/](http://www.coe.int/T/E/Legal_affairs/Legal_co-operation/Combating_economic_crime/)
- Sociologie de la délinquance par Denis SZABO, professeur titulaire à l'Ecole de criminologie de l'université de Montréal, directeur du centre international de criminologie comparée, université de Montréal, président de la société internationale de criminologie, chargé de cours à l'institut d'études politiques de Paris :  
<http://aejcpc.free.fr/articles/szabo.htm>

## **Appendices**



UNIVERSITE DE MONTRÉAL  
ECOLE DE CRIMINOLOGIE

Carlo Morselli  
Chercheur régulier  
Ph.D. criminologie, Université de Montréal

Monsieur le Procureur de la République  
Tribunal de Grande Instance  
13 100 Aix en Provence, France

Montréal, le Avril 2002

Objet : Demande de sauf conduit.

Monsieur le Procureur,

Je me permets de vous demander de réserver le meilleur accueil à ma requête concernant mon élève français :



Actuellement étudiant en 2<sup>ème</sup> cycle à l'Ecole de Criminologie de l'Université de Montréal.

Dans le cadre de son Master et notamment pour la rédaction de son mémoire dont le sujet est « Carrière criminelle dans le Milieu marseillais », il lui est indispensable de pouvoir rencontrer certains détenus.

Pour ce faire, je vous serais reconnaissant de bien vouloir l'autoriser à pénétrer en milieu carcéral.

Il ne fait aucun doute que Frédéric Perri a les moyens de ses ambitions. Sérieux, déterminé, il a démontré sa maturité et le sens des responsabilités.

Je ne peux que soutenir sa démarche et je recommande vivement sa candidature.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur le Procureur l'assurance de ma parfaite considération.

Carlo Morselli





# MINISTÈRE DE LA JUSTICE

DIRECTION  
DE L'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE  
  
DIRECTION REGIONALE  
DES SERVICES PENITENTIAIRES DE MARSEILLE  
  
DEPARTEMENT RESSOURCES HUMAINES

Le Cabinet

N° 328

Dossier suivi par: Mme Allaman  
Tel: 04 91 40 95 16

Marseille, le 28 mai 2002

Le Directeur Régional  
A

Monsieur Frédéric PERRI

## OBJET: Autorisation de laisser-passer.

Monsieur,

En réponse à votre courrier du 22 mars 2002 et en complément de la transmission du directeur de la maison d'arrêt d'Aix, j'ai le plaisir de vous faire connaître qu'il vous sera possible de recueillir les témoignages de détenus, dans le cadre de votre mémoire sur « la criminalité organisée à Marseille » entretiens indispensables pour la validation de votre DEA.

Toutefois cette autorisation vous est délivrée sous la réserve expresse :

- \* que les détenus soient majeurs, volontaires, condamnés définitifs et choisis par le chef d'établissement
- du strict respect de leur anonymat physique et patronymique ( l'autorisation des détenus ne constitue pas une levée de cette obligation),
- que les faits qui ont conduit à l'incarcération ne soient pas évoqués.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de mes salutations distinguées

Copie : Monsieur le Directeur de la MA d'Aix-Luynes  
Monsieur Carlo MORSELLI, Professeur à l'Université de Montréal, CP 6128 ?  
succursale Centre-Ville, Montréal QC H3C 3J7

DRSP MARSEILLE  
4 traverse de Rabat  
BP 121  
13277 MARSEILLE CEDEX 09  
Tél : 04 91 40 86 40  
Fax : 04 91 40 08 87

R E P U B L I Q U E F R A N C A I S E  
 MINISTÈRE DE LA JUSTICE

DIRECTION  
 DE L'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE

DIRECTION REGIONALE  
 DES SERVICES PENITENTIAIRES  
 DE MARSEILLE

MAISON D'ARRÊT  
 D'AIX EN PROVENCE

SECRÉTARIAT DE DIRECTION  
 ☎ 04 42 37 93 19

N 266 SECILE/AMB/B7  
 Affaire suivie par Laurence ELLENA

AIX EN PROVENCE, le 22 mai 2002

Le Directeur

a

M Frédéric PERRI  
 5207, avenue Mac Donald  
 MONTRÉAL QUÉBEC H3A2V9

**Objet : Votre demande de laisser passer.**

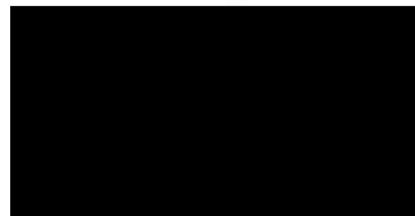
Monsieur,

En réponse à votre courrier du 22 mars 2002, je vous informe que j'ai apporté une réponse favorable à votre demande sous réserve de l'accord de la Direction Régionale des services pénitentiaires de MARSEILLE.

Cependant, concernant votre demande sur « la criminalité organisée à Marseille », il serait plus opportun de prendre attache avec le centre pénitentiaire des Baumettes à MARSEILLE.

Pour de plus amples renseignements, vous pouvez prendre contact avec Mme ELLENA Laurence, Directrice Adjointe au 04.42.37.93.29.

En l'attente de précisions complémentaires concernant votre requête (durée, date...), je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.



Copie à :

- M. le Directeur Régional des services pénitentiaires de MARSEILLE
- M. Carlo MORSELLI, Professeur à l'Université de MONTRÉAL

MAISON D'ARRÊT D'AIX EN PROVENCE  
 13085 AIX EN PROVENCE CEDEX 2  
 ☎ 04 42 37 93 00  
 04 42 37 93 16

## APPENDICE IV

### GUIDE D'ENTRETIEN

Numéro d'identification :

Date :

Endroit :

Durée de l'entrevue : de      à      heures

### DONNEES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES

Age :

Citoyenneté :

Origine ethnique :

Statut : ( ) célibataire ( ) marié ( ) divorcé

Nombre d'enfants :

Scolarité :

Profession : Mère :

Père :

Sœurs :

Frères :

### ***Emploi***

- 1- Aviez-vous un emploi avant de débiter vos activités illicites ?  
Si oui, lequel ?
- 2- Combien d'heures travaillez-vous par semaine ?
- 3- Quels étaient vos revenus ?
- 4- Avez-vous présentement un emploi ?
- 5- Quel genre d'emploi est-ce ?
- 6- Combien d'heures travaillez-vous par semaine ?
- 7- Pouvez-vous me donner une estimation de votre salaire ?

8- Vivez-vous des gains issus de vos activités illicites ?

### **PHASE INTRODUCTIVE**

9- Pourriez-vous me parler de votre parcours dans le monde du crime de vos débuts à aujourd'hui... sorte d'autobiographie de votre vie ?

10- Pourriez-vous me raconter, dans l'ordre chronologique, l'évolution de vos activités illicites au cours de votre vie ?

### **PHASE SEMI-DIRECTIVE**

#### ***Le Milieu***

11- Pourriez-vous me donner une définition de ce que l'on appelle le Milieu ?

12- Comment se structure-t-il ?

13- Pourriez-vous me dire si vous faites parti d'une équipe qui compose le Milieu ?

14- Existe-t-il une hiérarchie ente les équipes qui composent le Milieu ?

15- Qu'est ce qu'une équipe ?

16- De combien de personnes se compose votre équipe ?

17- Pourriez-vous me dire quelle est la structure de votre équipe ?

18- Existe-il une hiérarchie de position au sein de votre équipe ?

#### ***Carrière Criminelle***

##### **Entre 14 et 17 ans**

19- Pourriez-vous me parler des principaux délits que vous avez commis entre 14 et 17 ans ? (Genre de délits et le raisons).

Entre 18 et 22 ans

20- Pourriez-vous me raconter votre évolution personnelle de 18 à 22 ans ?

21- Pourriez-vous me parler des délits que vous avez commis pendant cette période ?  
(Genre de délits et raisons).

La Prison

22- Pourriez-vous me dire quel rôle joue la prison dans la carrière d'un délinquant ?

23- Pensez-vous que l'expérience carcérale exerce une influence positive dans le devenir délinquant ?

24- Est-il vrai que la prison est le centre par excellence de formation à la délinquance ? Si oui, pourriez-vous m'expliquer comment ?

22 ans et plus

25- Pourriez-vous me parler de votre évolution personnelle du moment où vous avez été reconnu par vos pairs jusqu'à aujourd'hui ?

26- Comment intègre-t-on une équipe ?

27- Comment avez-vous choisi ou choisissez-vous vos partenaires ?

28- Existe-t-il des critères de sélection ? Si oui, lesquels ?

29- Pourriez-vous me dire ce qui vous a attiré vers le crime professionnel ?

30- Pourriez-vous maintenant me dire ce qui vous a poussé vers cette voie ?

### Les Qualifications

31- Pourriez-vous me dire quelles sont les qualifications nécessaires à la réussite criminelle ?

32- Préparez-vous vos actions illicites ? Si oui, comment procédez-vous ? Et, qui les organisent ?

### La Violence

33- Pourriez-vous me dire si vous utilisez la violence dans vos actions illicites ? Si oui, comment et pourquoi ?

34- Est-ce que la violence est souvent employée dans le Milieu ? Si oui, comment et pourquoi ?

35- Est-elle nécessaire ? Si oui, comment et pourquoi ?

36- Quand est-elle le plus souvent utilisée ?

37- Existe-t-il des palliatifs à la violence ?

### Corruption et clientélisme

38- Pourriez-vous me dire si la corruption fait partie des différents outils que vous utilisez de manière à arriver à vos fins ?

Si oui, comment la définiriez-vous ?

39- Pourriez-vous me dire comment vous procédez ?

40- Existe-t-il des personnes qualifiées dans ce domaine ?

41- Est-ce que le clientélisme fait partie des pratiques que vous utilisez ?

42- Pourriez-vous me dire quels avantages vous retirez de tels rapports ? Et inversement, les personnes qui coopèrent avec vous ?

### Les contacts

- 43- Pourriez-vous me dire comment se font les contacts dans le milieu criminel ?
- 44- Pourriez-vous me dire s'ils sont indispensables ?  
Si oui, en quoi sont-ils justement indispensables ?
- 45- Que pensez-vous de l'idée selon laquelle les contacts sont la clef de la réussite criminelle ?
- 46- Est-ce qu'il existe des « bons » contacts versus des « mauvais » contacts ? Si oui, pourriez-vous me dire ce qui les différencie ?

### Abandon et légitimation

- 47- Pourriez-vous me dire si vous avez arrêté vos activités illicites ?
- 48- Pourriez-vous me raconter comment vous êtes venu à ne plus commettre de délits ?
- 49- Pourriez-vous me dire si vous avez déjà pensé à arrêter vos activités illicites ?
- 50- Avez-vous de la difficulté à vous en tenir à votre résolution d'arrêter vos délits ?
- 51- Quels sont les facteurs qui vous en permis d'arrêter vos activités ?
- 52- Que pensez-vous de l'idée selon laquelle arrêter ses activités illicites lorsqu'on a passé toute sa vie dans le crime est impossible ? Si oui, pourquoi ?

### ***Questions subsidiaires***

- 53- Pensez-vous qu'il soit possible de réussir dans le crime ? Si oui, comment et pourquoi ?
- 54- Quels sont, selon vous, les facteurs de réussite criminelle ?
- 55- Que pensez-vous de l'idée selon laquelle l'accès aux équipes criminelles est synonyme de réussite criminelle ? Si oui, pourquoi ?